STORAGE-ITEM
MAIN LIBRARY

LPA-B21A
U.B.C. LIBRARY

Library
of the University of
British Columbia

This book is the gift of

Dr. Bruce Cannon

Date 1944

Les Plaisirs passionnés

DU MÊME AUTEUR :

L'Affaire Derive, mœurs de province.
Sépulcres Blanchis, mœurs de Paris.
La Carapace, mœurs de Paris.
Mimi et les Profiteurs, mœurs de province.
La Messe mondaine, mœurs de Paris.
La Courtisane passionnée, mœurs de Paris.
Claire Técel, mœurs de Paris.
Franz Hals, étude.
La Courtisane triomphante, mœurs de Paris.
Hossegor, mémoires de l'auteur.
Les Beaux Yeux de Paris, mœurs de Paris.
Fanchon-la-Belle, nouvelles.
La Toile d'araignée, nouvelles.
Le Soupçon, nouvelles.
La métisse amoureuse, mœurs de Paris.
Les Furies, roman.
Les Chaperons Blancs, étude historique.
Le Bilatéral, mœurs de Paris.
Marc Fanc, mœurs de Paris.
La Charpente, mœurs de Paris.
La Fauve, mœurs de théâtre.
Thérèse Degaudy, roman parisien.
L'Indomptée, roman parisien.
L'Immolation, nouvelles.
L'Impérieuse Bonté, roman.
Vamireh, roman préhistorique.
Eyrimah, roman préhistorique.
La Guerre Anglo-Boër, étude historique.
La Fugitive, nouvelles.
Vers la Toison d'Or, roman.
Contre le Sort, roman.
L'Epave.
Le Septième Sens.
Renouveau, roman.
Le Docteur Harambur, roman.
Nymphée.
Printemps parfumé.
Les Retours du Cœur.
Etc., etc.

J.-H. Rosny jeune
de l'Académie Goncourt

Les Plaisirs passionnés

Roman

PARIS
J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS
9, Rue Antoine-Chantin, 9

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE : CINQ EXEMPLAIRES SUR JAPON FORME SUPER NACRÉ. NUMÉROTÉS H. C. 1 à 5 : CINQ EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN GELDER ZONEN. NUMÉROTÉS 1 à 5 : DIX EXEMPLAIRES SUR PUR FIL LAFUMA. NUMÉROTÉS 6 à 15 : QUINZE EXEMPLAIRES SUR VELIN BIBLIOPHILE. NUMÉROTÉS 16 à 30 : CENT EXEMPLAIRES SUR ALFA NUMÉROTÉS 31 à 130.

Copyright by J. FERENCZI ET FILS 1929

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

PREFACE

Le roman de mœurs est le dernier né de nos romans français. On le trouve de plus bonne heure installé en Angleterre, parce que le goût du public français va plutôt à la passion... L'imitation de Walter Scott nous a jetés dans le romantisme et dans une sorte de roman historique où le moindre souci de l'auteur était l'histoire. Il a fallu Balzac et Stendhal, continués par les réalistes du second empire et de la troisième république, pour donner à l'étude des mœurs une importance de premier ordre. Malgré la fantaisie qui règne aujourd'hui dans le roman français, j'ose dire, dans le roman de toutes les nations cultivées, le fond est encore de mœurs.

Celles de nos jours sont particulièrement

intéressantes. Elles se ressentent de la guerre et de la révolution russe. La guerre nous a donné une conception païenne de l'amour, la révolution russe y a ajouté une perversion profonde, un bouleversement de toutes les notions d'honnêteté, de pudeur, de justice... Il est bien difficile à un romancier de ne pas rencontrer à chaque instant une légèreté qui aurait fait crier jadis.

Peut-être me reprochera-t-on d'avoir poussé au noir le caractère d'André de Gérard. C'est un arriviste! Il y en eut toujours. Mais il a pris l'habitude d'une sincérité dangereuse que la vie et la mort sous la mitraille enseignaient. Il ose dédaigner les déguisements, et reconnaître des vices, des faiblesses, des ambitions dont nos pères rougissaient... C'est aux héros de Balzac et de Stendhal qu'il s'apparente, en sautant par-dessus la période mystico-sentimentale de 1848 *à* 1870, *et en évitant la bêtise et la petitesse des moyens de la période naturaliste. Il est intelligent et sceptique; mais il a des nuances dans son cynisme même qui le surclassent par comparaison avec les héros d'avant* 1914.

Pour les femmes, le changement est plus radical. La Vasantena représente celle qui

veut connaître des jouissances diaboliques, et qui, tout de même, regrette de s'y être livrée. Georgette est la femme éternelle, pour qui seuls comptent l'amour et ses enivrements. Malgré sa légèreté, elle possède une moralité solide... Ni le jazz, ni le demi-nu des vêtements, ni le spectacle des amours contre nature, ni l'infidélité des femmes de son monde, n'ont eu de prise sur elle. L'amour la sauve, la rend franche, loyale, fidèle... L'amour et le goût, c'est-à-dire l'amour et l'art, ces deux flambeaux qui continueront d'éclairer l'humanité dans la nuit où elle se plonge.

Nous sommes dans un siècle de phonographes, de sans-fils, de cinémas, de danse... Les Martemort pratiquent ces belles choses. Il est naturel qu'André de Gérard aille à ces gens-là qui représentent à la fois leur temps et tous les temps, créatures chargées de remplir les vides d'une société imparfaite... Ne doutez pas qu'ils sont à la fois millionnaires et bolchévistes, fantaisistes et économes, cubistes et bons bourgeois... Il leur faut presser le pas pour tenir le rang à l'extrême gauche d'une aile marchante en conversion rapide. Demain, ils prendront le deuil de leur propre légèreté, se frapperont la poitrine, porteront des jupes

longues et ne se laisseront peloter que par Tartufe et le jésuite à la mode.

« Autre temps, autres mœurs », s'écrie l'auteur ancien. Bonne raison pour que nous nous hâtions de peindre les nôtres.

Il serait trop tard demain.

J.-H. Rosny jeune,
de l'Académie Goncourt.

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

Les autos s'arrêtèrent toutes ensemble dans la nuit, sur un coup de sifflet venu de l'avant.

André pencha sa tête à la portière...

On ne voyait rien.

Les trois femmes et l'homme qui étaient avec lui dans la voiture ne dirent pas une parole d'abord; mais, le silence persistant, une femme murmura :

— On attend le balai...

Celle-là était, sans doute, une professionnelle de la partouze, puisqu'elle donnait un nom technique à l'auto chargée d'assurer les derrières de l'aimable société qui fuyait sur la route de Rambouillet à la recherche d'un endroit connu du chef seul.

André s'ennuyait un peu... Il avait dû, pour

payer tant de services à lui rendus en Amérique, suivre son ami, Reckie Pipe, dans une de ces expéditions de nuit à la mode.

Pour un Parisien, il était facile de discerner le côté agence de cette partie de plaisir; mais quand il connut les détails qu'on lui fournit à foison dès qu'il eut été présenté, il fut surpris d'apprendre que les quelques demi-mondaines engagées pour donner le ton n'étaient qu'un cadre assez restreint, que des jeunes femmes de la bourgeoisie profiteuse de la guerre, à bout de jouissances, se mêlaient à ces saturnales renouvelées de Néron ou d'Héliogabale .. Beaucoup d'*amateurs* des deux sexes appartenaient à la colonie étrangère, et il s'y ajoutait des personnages parisiens qu'on retrouve dans toutes les extravagances, à la fois millionnaires et adeptes de Moscou, amoralistes et fidèles de toutes les religions qui se partagent la France...

Rentré de New-York la veille, après avoir fait d'abord un long séjour au Japon, André de Gérard eût préféré se reposer chez lui, en fermant sa porte aux fâcheux; mais Reckie Pipe avait insisté; il avait fallu faire honneur à des promesses anciennes.. Le jeune diplomate ne sut jamais comment le milliardaire avait dépisté cette partie : il est tout à fait

probable qu'on le guignait et qu'on escomptait de lui une large contribution financière... Cependant, on lui tenait la dragée haute, on exigeait un répondant français...

Tout ce qu'André put dire pour éviter une pareille corvée se trouva inutile : l'Américain s'entêtait... Alors il se mit en campagne. Connu dans tous les mondes, il eut les renseignements qu'il voulut... Il s'agissait d'une expédition dirigée, si un tel emploi de mots n'est pas abusif, par des gens honnêtes. Comme on le fait pour un cercle ou pour un salon, il fallait être présenté par des parrains sûrs, jurer sur l'honneur la discrétion, l'oubli eternel de ce qu'on pourrait surprendre, obéir *ac cadaver*, et ne pas oublier les règles de la plus parfaite courtoisie. Moyennant cela, et un chèque de cinquante mille francs pour les frais et débours, Reckie Pipe et son jeune ami furent autorisés à se joindre à l'expédition.

Ainsi, par fatigue, afin de se débarrasser d'un importun, et aussi par une sorte de curiosité, André se trouvait faire partie d'une bande audacieuse et équivoque, dont le premier acte avait été de le séparer de son compagnon, de le fourrer au hasard dans une voiture, lui, cinquième, entre deux femmes avec, en vis-à-

vis, un monsieur et une dame brune énergique... En outre, l'homme du volant...

— Ne croyez pas, lui avait-on dit, que cette répartition vous impose des devoirs... Au contraire, nous vous séparerons à l'arrivée... La partouze cesserait d'être une partouze si elle admettait des combines. Sa loi est le hasard, la fantaisie...

André pensa que cette fantaisie, ce hasard devaient être quelque peu arrangés, et il essayait d'apercevoir la figure de ses deux compagnes, de deviner leur âge par leurs gestes, leur condition sociale par leur toilette... Mais toutes deux portaient des loups qui s'arrêtaient à la bouche, et l'obscurité était profonde... Le quidam épais, assis en face de lui, ayant tiré de sa poche un briquet, se vit prévenu par l'homme du volant :

— Vous avez juré de n'allumer aucune lumière, rappelez-vous...

— Mais on peut fumer une cigarette...

— Allumette tison...

— Je n'en ai pas...

— Je vous allumerai.

L'homme grommela un moment, puis tira de sa poche un étui d'Aïchas et les offrit à la ronde... Tout le monde accepta... On ne fut

pas obligé de demander la permission, car, ces dames, les premières, se mirent à fumer...

Au faible éclair, à la faible lueur de l'allumette, André préféra la femme qui se trouvait à sa gauche, et qui lui sembla jeune et jolie; du moins en jugea-t-il ainsi par la bouche au pur dessin, par le menton et ce qu'on pouvait voir de la joue.

La voiture, après l'arrêt, repartit dans la nuit... On devait être proche... Tous les cent mètres, un virage jetait l'auto dans une allée latérale...

— Ne m'abandonnez pas, murmura une voix près de l'épaule d'André, j'ai peur. Cet homme, en face, me fait peur... Tout à l'heure, il m'a odieusement bousculée... C'est une brute!

Une haleine à la fois chaude, fiévreuse et parfumée caressait la joue du jeune homme, tandis qu'une main cherchait sa main... Il répondit à la pression des doigts légers, et sentit que le corps de la jeune femme s'abandonnait le long du sien...

— Ma foi, pensa-t-il, autant celle-ci qu'une autre!... La voix est jolie; c'est une marque de distinction. Le léger accent étranger ne la déflore pas...

Il sourit à ce mot « déflorer », si peu de circonstance; mais une secousse coupa son sourire : l'auto venait de s'arrêter de nouveau brusquement...

L'étrangère, détachée de l'épaule d'André, tombait sur la poitrine de l'homme épais qui ferma les bras et tint la jeune femme serrée comme une oiselle, tandis qu'elle se débattait...

– Vous n'avez pas le droit, j'en appelle à ces dames...

— Non, vous n'avez pas le droit, déclara la grande brune; vous devez attendre le signal...

— Lâchez madame, dit péremptoirement le conducteur.

L'homme paraissait décidément une sombre brute, malgré l'élégance de sa toilette. Il jeta un regard vers André et, sans voir le jeune visage remarqua la haute taille, la largeur des épaules... Sans doute, craignit-il aussi des représailles qu'on disait assez farouches; il lâcha sa conquête... Elle se remit auprès d'André, toute frissonnante...

Un silence de crainte mêlée de curiosité et d'effroi succéda au réflexe des colères... C'était la rançon du crime contre l'amour, de cette recherche d'une volupté perverse et libi-

dineuse... Elle régnait dans toutes les voitures. Seuls, les malades, les fous, les grossières crapules, continuèrent d'avoir la vision de jupes ravagées, de chairs mises à nu, de jouissances infinies. Tout ce qui gardait une sensibilité dans l'âme ou une finesse de l'esprit, recula en pensée devant l'accomplissement du stupre... Mais il était trop tard... Pour quelques femmes, une telle contrainte était la sensation cherchée... Les autres se révoltaient, se recroquevillaient, prêtes à se trouver mal... Elles avaient rêvé d'un oubli soudain et monstrueux où le cri de leur chair violée leur procurerait des plaisirs décuples... D'autres y avaient vu une sorte de sacrifice, un renoncement à cette pudeur dont elles avaient si longtemps souffert... Pour beaucoup, le sacrilège, le besoin et la joie d'insulter à une divinité qui opprimait toutes les heures de leur vie, de se rouler aux pires turpitudes afin de connaître ensuite d'ardents repentirs, des prostrations atterrées dans le confessionnal, puis le retour à la sainteté avec le pardon de l'Eucharistie... Chez les demi-mondaines, attirées dans ces ignobles ruées par l'argent ou la débauche, le bonheur satanique de ne plus porter seules la coulpe de la prostitution, de voir la chair des hon-

nêtes femmes livrée aux frénésies des inconnus, de voir partager leur turpitude, de ne plus former qu'un magma de vices triomphants.

Les hommes étaient d'autre mesure... Ceux qui étaient habitués depuis l'adolescence aux débauches des maisons closes, découvraient un excitant nouveau à imaginer ces luttes dans l'ombre avec des femmes honnêtes, ces accouplements dont l'anonymat couvrait la frénésie... Quelques-uns, timides par caractère, par éducation ou par religion, trouvaient enfin un exutoire à des passions difficilement contenues, débordant le cadre tranquille dans lequel un entourage austère, une profession, un mariage, une paternité les enfermaient...

Le guet du tigre, l'inconscience voulue de la bête, le crime toujours à l'état latent dans l'homme, dominaient les bons bourgeois honorables qui, sans ces terribles orgies n'auraient pas connu les frémissements du soldat auquel on livre une ville, ces frémissements dont la guerre leur avait laissé la hantise.

— Est-ce déjà l'arrêt, dit André en ouvrant la portière et en descendant sur le chemin.

— Pas définitif, murmura l'homme au volant... Vous entendrez un coup de sifflet.

André scrutait la route obscure qui s'enfonçait sous bois.

On devinait confusément la file des autos, tous feux éteints... Quelque part, à l'horizon, un quartier de lune montait sur les taillis, accentuant encore la masse de l'ombre.

D'une mare proche montait le coassement des grenouilles...

Il faisait chaud et humide. Les bois exhalaient une odeur de pain chaud, de champignons et d'herbe fraîche.

Le silence pesait sur les voitures comme l'aura mortuaire.

— C'est lugubre, pensa André.

Et il eut tout à coup un remords d'avoir accepté cette abomination, en se rappelant tant de minutes d'amour et de tendresse.

Cependant, depuis la guerre, il s'était détaché de plus en plus des intimités de la volupté. Ç'avait été d'abord les frottements épidermiques des gueuses qui séjournaient assez près du front pour contenter l'ardeur lubrique des soldats, puis les permissions, les femmes accordant leurs faveurs aux guerriers, prétexte agréable à des chutes rêvées; enfin, il avait rencontré les étrangères, la Chine lui livrant ses courtisanes du midi et ses petits Sian Kone

du nord; le Japon lui offrant des sexes dont la peau n'avait point de douceur, enfin le flirt anglo-saxon, délicieux erzatz briseur de nerfs, qui arrêtent les victimes, eperdues au sein des pires pâmoisons, devant toutes atteintes qui dépassent d'un centimètre les privilèges admis...

La pratique de tant de vices laissait debout une personnalité, un cœur ou, tant s'en faut, un caractère, un tempérament.

Sans doute, était-ce trop encore... Quelques fous, quelques sadiques éperdus, inspirés des épisodes de la guerre, avaient imaginé ce viol dans les ténèbres.

— En route, cria l'homme au volant.

André rentra et reprit son coin... La femme qui était là avec lui, s'effaçant un peu, l'enlaça de nouveau, suppliante et ardente à la fois :

— Ne m'abandonnez pas...

Abaissant vers elle son visage pour la rassurer d'un mot, il sentit sur ses lèvres des lèvres toutes froides qui se donnaient avec ardeur...

Ce baiser dura, puis la femme se laissa tomber comme un enfant qui quitte la mamelle et parut s'endormir sur le bras dont il avait entouré sa nuque.

— Cela non plus ne devrait pas être permis, dit avec un accent de colère concentrée l'homme assis en face d'André et qui, sans doute, en véritable fauve, y voyait la nuit.

— Si ma main sur la figure peut vous être agréable, dit André.

La brute se contenta de mâchonner une injure. L'homme au volant réprima :

— Chacun a donné sa parole de rester dans les limites de la plus stricte courtoisie...

La jeune femme s'était encore réfugiée plus près d'André.

Soudain, un coup de sifflet déchira la nuit...

— N'oubliez pas, dit l'homme du volant, qu'il y a six bouteilles de champagne dans la voiture, et que vous pouvez les boire avant qu'un deuxième coup de sifflet soit donné, le coup de sifflet définitif.

Il avait arrêté sa voiture et tendit successivement aux hommes présents des bouteilles coiffées d'or, une boîte de sandwiches et des coupes.

— Pas de lumière, répéta-t-il, c'est défendu.

André aida à distribuer les coupes, et, habitué à l'obscurité, remplit celles qu'on lui tendait.

Personne ne mangea, mais on but avec une avidité que des gens fatigués de la vie eussent mise sans doute à vider des coupes de poison.

— Sortons maintenant, dit l'homme du volant, et allons rejoindre les autres.

André, descendu le premier, offrit la main aux dames.

Il ne les avait pas vues encore... Elles semblaient toutes habillées par des couturiers habiles à faire valoir les formes, ou, suivant la mode, à les dissimuler...

Le long de la file, les portières ouvertes déversaient un flot léger et suave de femmes et des masses plus sombres et plus denses d'hommes.

André retrouva à côté de lui sa compagne de voiture... Son masque de velours cachait son nez et ses yeux, mais laissait sa bouche libre... Ce qu'il apercevait et devinait de cette bouche annonçait décidément la jeunesse. Un petit grain de beauté ornait la lèvre supérieure.

Le champagne avait versé une animation factice à cette morne troupe, conduite à l'abattoir du plaisir. Elle défila sous les arbustes du bois. La sensation continuait d'être sinistre, malgré l'effort des hommes pour entretenir, à l'aide de quelques plaisanteries, une sorte

de gaieté... Tout le monde pensait à la scène orgiaque qui devait suivre, les femmes surtout... La plupart auraient voulu être à cent lieues, mais elles marchaient quand même avec la fatalité qu'on remarque au cours des exécutions révolutionnaires.

Une voix forte et vibrante cria :

— Les dames vont traverser cette éclaircie et se répandront dans les fourrés... Il est rappelé à tous que la plus exquise politesse est de rigueur...

Une musique préluda aussitôt, composée de deux violons et d'une flûte.

— C'est un orchestre d'amateurs, ajouta la voix, destiné à vous inspirer des pensées poétiques...

Il sembla, en effet, que la musique rétablît le lien social, comme s'il se fût agi seulement d'un bal.

Les femmes traversèrent l'éclaircie... Un peu de lune les baignait... Leurs pas légers foulaient l'herbe... Elles rappelaient les nymphes de Corot... Par une inspiration subite, ou par des ordres muets, elles se donnèrent la main et dansèrent une ronde...

André, malgré toute l'éducation de la guerre,

et surtout de ce qui avait suivi, ne réalisait pas cette minute farouche... Il regardait, la danse, les jolis corps dégagés, libres, où l'on devinait plus d'angoisse que de désir... Deux petites Anglo-Saxonnes délicieuses lui plurent particulièrement. Il les devinait blondes, avec ce mélange singulier de féminité et de garçonnisme qui les rend si virginales, si séduisantes... Des Slaves dansaient éperdument pour s'étourdir; le rythme de leur danse, en dénonçant la souplesse de leur taille, attisait le feu secret qui se propageait chez les hommes...

La mêlée devait être très proche; car c'est une règle observée de ne pas perdre de temps, afin de dépister l'active surveillance de la police...

Un dernier coup de sifflet...

Les hommes jaillirent du couvert... Des couples se joignirent... On les vit tomber sur l'herbe... C'étaient les plus audacieux et les plus audacieuses, sans doute les couples payés... Les autres femmes eurent un mouvement de fuite vers l'ombre des fourrés. Elles y furent saisies, enlacées... Quelques cris percèrent la nuit... Une minute de flottement, puis les dernières résistances s'atténuèrent. Déjà de

grands soupirs, des plaintes pâmées, des exclamations de plaisir...

André ne bougeait pas... Il n'était pas assez neuf de sens, ni assez naïf, ni assez timide pour avoir besoin d'un pareil coup de fouet. Cependant, l'atmosphère générale, les souffles chauds qui venaient à travers les arbres, le champagne qui bruissait dans sa tête. la présence de tant de jolis corps, agissaient sur sa jeunesse, le livraient à l'effervescence panique... Ce qui le retenait? La crainte de tomber sur quelque femme grossière... Il se décida donc à poursuivre une jeune hamadryade qui avait ôté son masque et montrait un profil frais et les jambes fines et nerveuses de la vingtième année... Mais il fut précédé dans sa course par une espèce d'Hercule trapu qui saisit l'enfant au passage. Elle s'opposa deux minutes, puis tomba sur l'herbe, vaincue... André l'entendit pousser un cri léger où une protestation se noyait dans le commencement d'une ivresse...

Les nerfs tendus par cette scène, il faisait deux pas en arrière quand il se sentit saisir par le bras.

C'était, en plein rayon de la lune, son in-

connue de la voiture... Elle s'agrippait à lui avec ferveur.

— Prenez-moi, prenez-moi...

Alors il reconnut qu'elle était suivie par la brute de la voiture, par l'homme épais et courtaud... Quand il la vit dans les bras d'André, cet homme s'arrêta...

— Dépêchez-vous, dit-elle.

Il se dépêcha, l'enlaça... Le poursuivant, d'ailleurs, venait de trouver sur sa route une complice qu'il accepta, faute de mieux...

Alors André et son inconnue se prirent dans un baiser très long où ils perdirent le souffle, et, parmi les autres couples, ils connurent les joies profanatrices du sabbat...

CHAPITRE II

— Trop tard, monsieur, toutes mes voitures sont louées...

— Qu'est-ce que je vais faire, alors? dit rageusement André en raccrochant le téléphone.

— Monsieur pourrait prendre une de ces Citroën qui parcourent maintenant Paris, dit le valet de chambre... Elles sont nouvelles et font figure d'automobiles de luxe...

— Eh bien! va m'en chercher une... Qu'est-ce qu'il a eu, Duroc, à me faire venir ainsi au débotté? C'est le pieu qu'il me faudrait...

Il évoqua la partouze de la nuit précédente, et cette jolie femme qu'il avait reçue du hasard...

Qui était-elle?...

Rien de commun dans ce qu'il avait aperçu de sa figure. Au contraire, une bouche charmante où son baiser s'enfonçait avec délice...

D'autres images plus précises le hantèrent.

— Comment s'est-elle mêlée à cette orgie?

Y avait-elle été entraînée par des sens vifs, par quelque soudaine folie? Peut-être ce serait-il complu dans cette dernière idée, s'il ne s'était rappelé qu'elle ne portait pas de culotte, et que sa combinaison n'offrait aucune fermeture.

— La mâtine! pensa-t-il, en songeant aux détails de l'étreinte qui les avait rapprochés...

Baptiste interrompit sa rêverie :

— Monsieur aurait tort de ne pas accepter... Monsieur sait combien M. Duroc est son ami, et si Mme Duroc trouve que c'est nécessaire, dame, c'est nécessaire...

— Tu le sais aussi, Baptiste, à ce qu'il paraît?

— Monsieur n'est pas sans ignorer que nous sommes, Joseph et moi, des pays... Voilà quinze ans qu'il est chez M. Duroc, et dix ans que je suis avec Monsieur... Il connaît son maître comme je connais le mien.

— Va donc, bavard... Dix heures! On ne ramasse plus les taxis à la pelle à ces heures-là... Paris, le soir, est la pire des provinces!...

— J'en trouverai, vers le cercle, au coin du quai... Que Monsieur ne s'en fasse pas...

Quand il fut parti, André de Gérard monologua :

— Baptiste me protège...

Il sourit à cette idée, pensa aux affranchis romains, à Pallas, à Narcisse :

— Pas à dédaigner, cette protection !...

Boutade de diplomate qu'il développa dans un besoin d'analyse propre à son personnage :

— Je tiens mon Duroc dans les liens d'une amitié compliquée; mais Joseph a ses privilèges; Baptiste aussi. Nous sommes de la vieille comédie !... Si un de ces deux bougres-là me prenait en grippe, Joseph me démolirait auprès de Berthe... Une brouille de nos valets aurait de pires conséquences que les plus fatales gaffes professionnelles... Et on dit que le monde a changé depuis Louis XV !

Il se promenait de long en large, ne s'arrêtant que pour se regarder dans la glace.

Une expression de dédain crispa sa lèvre à la vue de sa propre image; car il appartenait à la génération à laquelle la mort a appris des sincérités dangereuses... En se méprisant ouvertement, il méprisait toute l'humanité...

— Joli encore, mais pour combien de temps? Farceur, va!...

Malgré cette dérision, il achevait de s'observer... La vieillesse qu'il évoquait était loin... Son âge, celui de la plénitude, ne laissait rien deviner de l'avenir sur ce masque satisfait... A peine, dans les cheveux plus rares de la tempe, un soupçon de gris, et, parmi ce gris, une artère saillante qui pouvait annoncer de la faiblesse rénale... C'était très loin encore... Il le savait, mais, par goût et par habitude, il avait le souci des traditions... Elles exigeaient qu'il fît une fin... Les petites Japonaises ayant fortifié son scepticisme, et les Américaines épuisé ses vices, il rapportait en Europe des projets dont le principal était son mariage avec Clotilde de Martemort; beau nom, belle fortune...

— Monsieur peut descendre, cria Baptiste essoufflé en ouvrant la porte...

Et risquant une plaisanterie :

— L'automobile de Monsieur est avancée...

— Mets-moi mon pardessus...

Le valet s'empressa :

— Monsieur a-t-il sa montre, son argent?

— Ça va... Et couche-toi... J'emporte la clef...

— Je souhaite à Monsieur une bonne soirée.

Tout ce qu'on a dit de l'assimilation des domestiques à leur maître se retrouvait chez Baptiste : le ton discret, les manières graves des chancelleries... Il s'inclina, et ne voulut rien savoir quand André, dans les meilleures traditions de Duroc, lui dit froidement :

— Soûle-toi, vieille ficelle!...

La Citroën attendait à la porte... Elle avait bon air et mena grand train dans Paris désert... Il ne lui fallut pas cinq minutes pour arriver à l'ambassade d'Indulie, le plus éclatant modèle du style colossal à Paris, et dont les colonnes ioniennes tenaient la façade entière du bâtiment...

Débarrassé de son pardessus, de son chapeau, le secrétaire apparut alors dans sa beauté. Son visage à pans nets avait la froideur des blonds, mitigée par une sorte d'ardeur qui s'exprimait dans l'éclat de ses yeux bleus cerclés de noir et dans ses joues maigres, tragiquement tirée vers une bouche sensuelle...

L'ambassadeur, marquis de San Giorno, le reçut avec l'affabilité indulienne, teintée depuis peu de gravité antique, et le passa à l'ambassadrice...

Frappé par la noble mine de San Giorno, André de Gérard donna peu d'attention à la marquise. Ses devoirs rendus, il fut en quelque sorte happé par son ami Duroc dont l'influence était sans conteste aux Affaires Etrangères, à cause de sa parenté avec le directeur pour l'Europe dont il était le collaborateur...

— Vous voilà, misérable, dit avec une grande cordialité cet homme important... Vous m'avez maudit, et je vous réserve la plus aimable surprise.

— Je vous retiens, mon bon, répliqua André, imitant le ton de badinage qu'ils employaient entre eux... Comment, j'arrive à peine, le temps d'ôter mes bottes, vous m'enjoignez d'assister à une soirée où je vais prendre la migraine définitive!

— Deux cachets d'aspirine avant de vous coucher, dit Duroc en riant... Mais vous n'avez pas le bandeau sur l'œil de l'homme à la migraine... Au lieu de ronchonner, venez saluer Berthe et prendre langue dans le monde indulien qui renferme les plus jolies femmes de Paris...

— Puisqu'il y a Berthe, répliqua André faisant sa cour à Duroc, en flattant la jeune femme de celui-ci, exquise Parisienne dont

les trente-deux ans rayonnaient de blancheur parmi des femmes au teint mat et à la bouche un peu forte de toutes les beautés rendues immortelles par les artistes et les poètes italiens :

— Vous voilà revenu, monsieur de Gérard!...

Et elle le présenta autour d'elle, tandis que Duroc souriait d'un air de malice.

André, tout en baisant les mains, jetait aux jeunes femmes un regard agile qui remontait en rasant ses sourcils. Il semblait boire la beauté comme à une source. Son charme était ce regard félin et tendre à la fois devant lequel chacune avait le petit frisson de la biche au début de la chasse... Sa réputation de séducteur le précédant, l'aidait à troubler les cœurs; sa haute taille, ses larges épaules, ses traits émus par la nature et froidis par la volonté, faisaient le reste.

— Vous déconcertez et vous écrasez, disait Duroc, homme spirituel et replet à qui les conquêtes d'André étaient une sorte de revanche pour tant d'impondérables rebuffades.

— C'est vrai qu'il y a ici des beautés remarquables, souffla André : *mulieres forma eximia...*

— Vous n'avez rien vu!...

Et Duroc entraîna son ami vers un deuxième salon où le luxe indulien s'était donné carrière avec des rouges et des bleus vifs mordant l'un sur l'autre dans la sorte de naïveté des antiques... Les toilettes des femmes auraient soutenu difficilement le contraste des tentures et des meubles si l'artifice d'une lumière tombant du plafond à travers une coupe renversée d'onyx n'avait noyé tant de couleurs...

Une femme s'y trouvait, ayant autour d'elle un cercle d'hommes debout et quelques femmes assises, dont la vieille duchesse d'Orsola, la jeune marquise de Moalle, mère et fille, Mme Bevonpin, célèbre jadis sous le nom de Lespina, dont le dernier époux passait pour l'homme le plus riche de France, et quelques moindres princesses.

— C'est la comtesse Dorini, souffla Duroc.

André ne vit qu'elle.

Bien qu'elle fût brune, son teint avait tout l'éclat des blondes, et sa nuque très dégagée, allait d'une souple inflexion jusqu'à la naissance de cheveux courts qui enveloppaient sa tête à la manière d'un casque, en formant deux volutes vers les tempes. Sous la lumière

adoucie, ses cheveux brillaient et paraissaient noirs... Mais ce qui frappait le plus, c'était les beaux yeux logés entre les cils comme des bijoux... Quand elle les levait, montrant un peu du blanc de la sclérotique, un charme exquis se détachait d'elle et frappait le cœur des hommes... Toute femme apporte le népenthès, sans cela la terre serait un lieu de désolation, mais celle-ci donnait avec une force singulière l'impression que rien ne comptait en dehors d'elle et de sa beauté, qu'elle pourrait verser l'oubli de tout devoir, de toute fortune comme de toute douleur...

André de Gérard avait trop l'habitude des femmes pour ne pas saluer ce charme en quelque sorte magique qui fait les grandes amoureuses, et il ne put s'empêcher de dire à Duroc, tandis qu'ils étaient arrêtés près de la porte :

— Qui est-ce?

— Une simple grue, répondit froidement Duroc qui adorait étonner ses interlocuteurs...

— Comment la reçoit-on ici? demanda André.

— On la reçoit parce qu'elle est l'image de la politesse et de la sagesse... Nulle en ce monde n'a mêlé plus de grâce à une profession

que l'antiquité envisageait avec faveur. Elle est belle, pleine d'esprit, pleine aussi de modestie... Ajoutons qu'elle est la maîtresse de l'ambassadeur, notre aimable amphitryon... Par un phénomène connu au delà des Alpes, et qui nous échappe, l'ambassadrice elle-même lui sourit agréablement. D'ailleurs, la pauvre Mme de San Giorno se console avec le petit jeune homme que vous apercevez dans l'autre salon, à gauche, propre neveu du marquis de San Giorno, premier secrétaire de son oncle... Bien difficile d'affirmer s'il se pousse seulement dans la Carrière ou si c'est une passion véritable...

— Elle n'est pas Indulienne, cette noble impure?

— Française... L'ambassadeur l'a connue à Paris... Elle a longtemps appartenu à Bochard, un de ces journalistes qui vivent en marge de la finance... Mais pendant quatre ans, de dix-sept à vingt et un, elle fut l'épouse légitime de l'avocat que vous voyez parlant à la vieille Mme d'Orsola... Parfaitement, ce superbe blond à barbe, espèce devenue rare, qui renverse sa taille et roucoule devant la bonne dame, comme si elle avait cinquante ans... Ne vous y trompez pas, il aime son ex-femme et

ne manque jamais une occasion de la retrouver... Elle aurait pu lui faire accepter les pires situations : elle s'y est refusée, préférant un divorce loyal... Sans doute, faut-il voir un génie supérieur dans la manière dont elle a arrangé tout cela, et gardé des amis dans la personne de chaque amant.

— Elle les retrouve de temps en temps dans leur garçonnière?

— Erreur!... La contessina, — c'est ainsi qu'on l'appelle depuis son aventure avec San Giorno qui lui a fait donner un titre de noblesse —, la contessina a mieux que de l'honnêteté, une franchise, une volonté de vivre au grand jour, de suivre son cœur et ses sens, qui lui valent une réputation très imméritée de cynisme...

— Et ce nom de Dorini?

— Anoblie par le roi d'Indulie qui ne peut rien refuser à San Giorno...

— Je n'ai pas su tout cela!...

— Vous avez été au Japon ou en Amérique, cher ami. Vous connaissez les scandales d'un monde où le scandale n'offre aucun intérêt; vous ne pouvez pas connaître aussi les scandales parisiens : ce serait du cumul!

— Son âge?

— Ah! ah! elle vous intéresse. Vous vous documentez!... Je vous préviens que San Giorno, très grand seigneur, est follement amoureux, et que la petite contessina a mordu à cette passion presque officielle qui lui ouvre le monde des chancelleries...

— Bon, ricana André de Gérard, je viens de prendre les plus amusantes geishas et de violer à moitié les plus affolantes Américaines, je vous avoue que la contessina me paraît bien pâle auprès de ces splendides poupées-là!

— Cruelle injustice, et vous la commettez volontairement... Il n'y a pas dans le monde entier une femme comme la Parisienne, celle-ci surtout, la fleur de nos salons...

— Comment a-t-elle fait pour en arriver là?

— Elevée exprès, cher ami... La maman appartient à l'espèce de bourgeoisie parisienne qui prépare ses filles pour la haute mondanité ou pour le demi-monde. Mais le Conservatoire ne suffit plus. La contessina est bachelière, licenciée, doctoresse peut-être... Cependant, elle chante comme un ange! Par là, elle garde la tradition... Une cantatrice n'est jamais une hétaïre comme les autres...

— Dans quelle rage la mère a dû se mettre

quand la petite a épousé ce grand flandrin d'avocat...

— Ces foucades sont aussi une tradition, dit Duroc... Elle avait dix-sept ans et voulait couper le cordon famili-ombilical... Vous n'en trouverez pas une qui n'ait eu de ces histoires... Regardez seulement la belle Lespina, la grandissime Lespina, en robe bleu de roi constellée de diamants!...

— C'est un autre genre, mon cher, le genre conjugal... En comptant sur mes doigts, elle est à son quatrième mari, et toujours de plus riche en plus riche, comme chez le Nicollet de nos pères!

— Elle avait mal commencé, avec ce benêt de Flip, trancha Duroc.

— Deux millions, avant la guerre!

— Mais on voyait bien qu'il les perdrait!...

— En tout cas, il a perdu Lespina... Mais, comme on dit à Bayonne, elle a su y faire... De Flip, elle a passé à Sernot, le Levantin grécisant, de Sernot à Paulinard, l'entrepreneur, de Paulinard au soyeux Bevonpin... Quelles histoires, ces histoires-là!... Et nous parlons de nos petites intrigues de chancellerie! Les femmes nous dépasseront toujours...

— Eh bien! la contessina vous donnera d'au-

tant mieux la mesure de cette supériorité, que c'est dans le monde diplomatique qu'elle a levé son dernier lièvre, que dis-je, son dernier lion...

— Qui est-ce, San Giorno?

— Je vous l'ai dit : un grand seigneur, mieux, un type chic, qui a écrit l'histoire remarquable des démêlés de la papauté avec la monarchie italienne... Du nerf avec cela, trois duels induliens, — plus dangereux que les nôtres à cause de la mimique de race —, et une affaire en Dalmatie où il a fallu de la poigne... Homme à passions : outre Madeleine Borab, la belle actrice, presque concurremment avec la duchesse de Chiera, on lui attribuait la princesse romaine de Quadro, la femme du poète Aluno... Et il a toujours mené en amour...

— Cette fois aussi?...

— Je ne crois pas... Il est au seuil de la vieillesse et la Dorini est une femme supérieure.

— Comment a-t-elle fait pour s'éprendre d'un Indulien?... Je ne me figure pas la passion à travers tant de zézaiements et de roulements d'yeux...

— Vous n'y êtes pas... San Giorno parle le français comme vous et moi... Peut-être un bout d'accent, juste ce qu'il faut pour pimen-

ter des reparties célèbres, car il a de l'esprit, — j'en sais quelque chose —. Il a fait ses études à Paname, et il est le petit-fils du défunt duc de Brémouille, le cousin du Brémouille actuel... Un as, mon cher, un as international... Et cette physionomie mobile, ce nez à peine aquilin, ces beaux yeux noirs derrière des sourcils un peu épais, mais si bien dessinés!... Touchez à la contessina, c'est à lui que vous aurez à faire...

— Je ne toucherai pas à la contessina... J'ai mieux...

— Je vous en défie... La contessina, c'est toute la beauté avec tout le charme et tout l'esprit... On ne trouve pas une femme comme celle-là sur cent mille...

— Bah! fit André, ce qu'il en reste au réveil de la première nuit!... Je suis un grand sceptique...

— Vous êtes un gobe-mouche-trotter... Seulement, on nous remarque; nous avons l'air de conspirateurs... Je vais vous présenter à la contessina; la duchesse et sa fille lèvent le camp...

En disant ces mots, Duroc s'approcha de la comtesse... Deux femmes et trois messieurs

très assidus s'effacèrent devant le tout-puissant directeur du cabinet...

M. de Gérard vit alors une jolie femme, de taille moyenne, mais qui semblait petite tellement ses grâces se résumaient dans la douceur de sa figure, la rondeur de ses épaules et de sa gorge, le pliant roseau de sa taille, ses hanches encore garçonnières, ses jambes longues dont on voyait les délicieux mollets et les chevilles, son pied cambré dans des petits souliers en or... Il était bien difficile de se figurer que cette belle aux yeux virginaux faisait déjà l'amour depuis huit ans... Sans doute possédait-elle l'admirable vigueur de la race, ce rebondissement qui laisse la Parisienne jeune jusqu'au bout... Un autre charme que le physique s'attachait à sa physionomie : des grâces nombreuses, venues du cœur et de l'esprit, une simplicité qui n'était qu'une manière plus rapide de comprendre et d'apprécier...

— André de Gérard, comtesse Dorini, présenta Duroc...

M. de Gérard monta jusqu'à ses lèvres une main délicieuse qui s'abandonnait :

— Je suis un paysan du Mississipi et de l'Hudson, madame.

— Et aussi un japonisant, un chinoisant, fit Duroc... Si jamais vous avez une minute à donner à des objets de collection, ce que vous montrera Gérard sera tout à fait exquis... Mme Dorini, ajouta-t-il en se tournant vers l'attaché, possède, elle aussi, quelques chinoiseries intéressantes...

Ils se regardèrent un instant dans l'embarras et l'ennui de ces minutes de présentation... Gérard avait redressé sa haute taille et effacé ses épaules... Son trop charmant visage, quasi féminin par l'excès de la sensibilité, avait, nous l'avons dit, pêle-mêle des douceurs et des froideurs, presque des cruautés... Le dédain qu'on surprenait dans son sourire même, pouvait être un appareil diplomatique, mais la glace soudaine de son regard et les traits d'une impitoyable ironie immobilisés autour de sa bouche par le fréquent usage, ne trompaient pas : l'homme joignait à la passion une faculté de se reprendre qui aurait dû détacher de lui, dès la première vue, toute femme soucieuse d'armer contre le chagrin... La Dorini n'y pensait pas. Avec cette insouciance dont le destin profite, elle se laissait méduser. Gérard lui parut un cavalier beau et aimable... Le regard qu'elle lui adressa, après le papillotte-

ment du début, fut de bon accueil et de sympathie.

Il avait tellement l'habitude de plaire qu'il sut à ce signe imperceptible que le disque était tourné, la voie libre...

S'y engagerait-il?

Il reprit :

— Notre ami Duroc se moque de moi, et peut-être de vous, chère madame, car nul n'a le droit d'être chinoisant ou japonisant devant lui.

Le son clair de la voix accompagnait l'ingénuité du regard, et cette espèce de familiarité de bon ton qu'on n'attrape guère lorsqu'on n'est pas un initié de naissance...

Elle sourit :

— M. Duroc est un moqueur, du moins en ce qui me concerne... J'ai acheté, comme tout le monde deux douzaines de kakémonos et une centaine d'objets en jade que j'aime passionnément tenir dans ma main... A cela se borne ma chinoiserie... Mais vous, monsieur, qui avez été en Extrême-Orient, vous avez pu rapporter des choses précieuses?

— Il a rapporté, dit Duroc, de telles estampes d'Outamaro et de tels vases de Kanghi que je me tords les mains de désespoir en pensant

qu'un autre que moi les possède... Elles ne sont pas des plus honnêtes, d'ailleurs, ses estampes...

— Je suis tombé sur une collection d'érotiques du plus érotique des peintres japonais... Seulement, Outamaro, en véritable amoureux de la femme, garde du respect, de la mesure dans sa frénésie même...

Sous le voile de l'art, elle écoutait ces choses avec sérénité; cependant, un observateur aurait discerné sur son visage on ne sait quel léger souffle qui orientait vers l'extase ses traits pâlis. Elle appartenait à la race des femmes qu'une ardeur amoureuse saisit à toutes les minutes où elles s'exaltent, et, bien qu'elle fût un prodige de décence, cette ardeur, sans doute, se communiquait à son insu, et à l'insu de ses interlocuteurs, car il était bien rare qu'elle ne provoquât pas une ou deux passions dans sa soirée... André, dont les nerfs étaient à fleur de peau par suite de ses coucheries au Japon, de ses flirts brisants à New-York et de son aventure de la veille, fut plus sensible à ce frémissement qu'un Parisien d'habitude, car il leva vers elle des yeux soudain dorés par le désir...

Elle aussi le regardait avec attention.

Un sourire aux dents blanches, soignées, une langue fine qui découpait les mots avec la précision et le rythme du français fut la première chose qu'elle remarqua en lui; sans doute parce que la bouche de San Giorno, cachée derrière une moustache, n'avait aucun des charmes de la jeunesse... Le marquis fumait trop, et, si occupé qu'il fût de ce qui regardait sa toilette, il n'avait pas su défendre ses dents contre des atteintes cachées par des revêtements d'or... L'enfance préservée au visage de Gérard frappa aussi Georgette, bien que l'admirable masque de San Giorno dépassât de beaucoup par le caractère, l'énergie et l'intelligence celui du jeune diplomate... Mais un léger souffle soulevait délicatement l'aile d'un petit nez droit, et un frisson de vie courait comme des rides sur de l'eau dans ce dessous des paupières qui garde la sensibilité de l'œil lui-même à la lumière et se rétracte ou s'épanouit avec des délicatesses de pétales..

Elle aimait et craignait l'esprit, comme toutes les femmes; en ayant assez elle-même pour savoir ce que la légèreté du propos peut voler à l'intelligence, et qu'elle se confond trop souvent avec la méchanceté ou l'égoïsme; mais l'esprit d'André de Gérard lui plut comme

Gérard lui-même : il lui sembla timide, gracieux et souriant... C'est le grand art du séducteur de cacher son emprise sous des enfantillages passionnés. Gérard ne disait que des choses qu'il savait bien, mais il les dérobait, en les brisant, pour ainsi dire, dans le miroir où il les montrait.

Duroc, pour quelque raison secrète, aidait à l'œuvre de séduction, servait de tremplin aux mots, faisait valoir les effets de torse de son ami, lui renvoyant la balle des reparties... Outre son dessein de se venger des quelques mots durs de San Giorno, il était de la race qui s'amuse aux désordres du cœur et qui se réjouit de constater la frivolité des femmes.

Ce qui échappait encore à Georgette et à Gérard ne lui échappait pas à lui. Il voyait la jeune femme s'allumer des couleurs que la nature met sur un visage comme les directeurs de théâtre mettent des illuminations sur leurs façades. Gérard avait sa moue des grands jours : il voulait plaire et ne quittait plus les yeux de Georgette, cherchant à s'y noyer dans une caresse infinie...

— Voici la Vasantena, dit Georgette, en s'avançant au devant d'une jeune femme parfaitement belle... Vous chanterez quand vous

voudrez, ma chère... Manceau vous attend au piano.

— Mais j'ai le temps, n'est-ce pas?

— Beaucoup de temps... Vous connaissez monsieur Duroc... Laissez-moi vous présenter monsieur de Gérard, retour de Washington... Mon amie, Vasantena.

— La grande cantatrice? fit André en s'inclinant sur une main velours et soie qu'il sentit devenir de marbre sous son baiser... Je n'ai jamais eu le bonheur de vous entendre chanter.

On ne pâlit pas sous le fard excessif que les femmes se mettent à présent, mais la Vasantena offrit des traits décomposés par une sorte de terreur, et ce fut cette terreur qui attira l'attention d'André, bien que la cantatrice se fût reprise aussitôt...

Il remarqua, à gauche d'une bouche charmante, un petit grain de beauté semblable à celui qu'il avait entrevu la nuit passée dans la clairière de Fontange, alors qu'un rayon de lune lui montrait un visage extasié par la jouissance amoureuse.

Ce pouvait être une coïncidence, mais la Vasantena ayant prononcé quelques mots, il

crut aussi reconnaître la voix si chaude et si prenante qui lui murmurait à l'oreille :

« Comme il serait doux de vous aimer! »

Pendant qu'elle causait avec Georgette, il se pencha vers Duroc :

— Qu'est-ce que cette Vasantena? une grue aussi sans doute?

— Eh bien! vous vous tromperiez en le pensant... On ne lui connaît pas de liaison. Est-ce froideur, est-ce volonté? Craint-elle de perdre sa voix?...

— Allons donc, une chaste, cette femme-là!... Avec ces yeux, cette bouche, ce corps plus souple que celui d'une panthère...

— Une Polonaise, mon cher, c'est-à-dire une Slave, une énigme.. En tout cas, mes renseignements sont parfaits... D'ailleurs, vous pouvez demander des éclaircissements à la belle contessina... Elles sont intimes... Amitié qui date du Conservatoire...

Duroc venait de jeter un regard sur le groupe des deux femmes :

— Mais elle vous dévore des yeux, la belle cantatrice... Vous en avez de la veine! Deux à la fois... Mes compliments...

— Si c'est aussi sérieux qu'avec madame Dorini...

— Eh! cela me paraît très sérieux avec la comtesse... Je ne suis pas un professionnel de la séduction, mais enfin, je sais voir :

« *Elevé dans le sérail...* »

Comme pour donner raison à Duroc, la Dorini et la Vasantena se rapprochèrent... André dut reconnaître que les yeux de la Polonaise ne le quittaient pas...

— Une chaste, se disait-il... Je me suis certainement trompé.

— Monsieur de Gérard revient aussi du Japon, dit la contessina...

— L'amour y est-il aussi facile qu'on le prétend? demanda Duroc, voulant remettre la conversation sur un sujet léger... Ne me répondez pas que je devrais le savoir après mes deux voyages là-bas : on ne connaît bien que ce qu'on pratique... Or, je ne pratique pas...

— A quoi tient la réputation d'un homme! ricana André... Je passe à la chancellerie pour un noceur... C'est écrit dans mon dossier...

— Pas de fumée sans feu... Peut-être vous a-t-on calomnié, mais vous êtes la coqueluche de nos salons..

— En vérité! dit la Vasantena en souriant

comme si cette révélation lui eût fait plaisir... J'avoue mal comprendre la légèreté en amour...

— Vous êtes la dernière romantique, Vasa, murmura tendrement Georgette...

— On affirme que les Japonaises n'ont pas les sens assez vifs pour se contenter d'un amant européen? reprit Duroc...

— Et pourquoi donc? demanda la Vasantena subitement intéressée...

— Une lutte trop âpre contre l'inclémence de leur climat leur a fait sur tout le corps un épiderme semblable à celui que nous avons sur les mains, répondit Duroc... Nous manquons de patience...

La vive rougeur qui parut aux joues de la Vasantena pouvait faire supposer que ces propos offensaient sa chasteté légendaire; mais son œil, fixé sur celui d'André eut ce papillottement singulier qui marque une émotion ou une cruauté chez les Slaves. Pour détourner, sans doute, la conversation, elle dit à Duroc :

— Monsieur de Gérard s'est certainement plus occupé des arts du Japon que des femmes. Ces arts ont tellement révolutionné les nôtres que nous sommes mal remis de la secousse

— Les Japonais ont le défaut quand on

s'attache à eux, de rendre fade le dessin et la couleur des autres, madame... Nos trop fameux farceurs n'ont sans doute été frappés que de cela, et se contorsionnent pour prendre le pas sur un style si naturellement original dans ses raccourcis, ses drapés, ses coloris...

— En tout cas, ceux que vous appelez des farceurs, avec quelque raison, dit la contessina, nous ont rendu de leur côté le service de nous familiariser avec ce qui paraissait tellement forcé jadis... Grâce à eux, les Japonais et les Chinois, contorsionnés et antinaturels pour nos pères, représentent maintenant la sérénité et la profondeur.

— Monsieur de Gérard a tort de condamner en bloc tout le mouvement extrémiste de l'art d'aujourd'hui, s'exclama Duroc qui, ayant toujours eu une dose aimable et révolutionnaire à la fois de snobisme, defendait avec autant d'esprit que de sottise les auteurs impénétrables et les peintres désaxés... C'est un classique... Il n'en sortira jamais...

— J'ai eu trop de peine à y entrer, fit ironiquement Gérard...

— Il y paraît, riposta Duroc... Car vous profitez de ce que vous en êtes pour en réduire

les accessoires poétiques en petits morceaux. Il est paradoxal que ce soit vous qui maltraitiez les novateurs...

— Leurs morceaux ne sont pas bons, dit Gérard... Je ne vois aucun mal dans un puzzle, à la condition qu'on y trouve, au bout, une figure lisible... Ne me reprochez pas de marcher trop soigneusement au bord de leur chaos qui n'est que décombres : je n'aime pas me salir.

Duroc ne répliqua rien... Il aurait eu trop à dire... C'est une des singularités de notre temps qu'on n'y défend jamais son propre personnage... André de Gérard, accusé de tout le baroque dont il accusait les autres, se vengeait en renvoyant les pierres dans le jardin de ses amis...

Georgette goûta cette causerie si rapide, si étincelante... Elle était avec Gérard, non par le snobisme du retour vers les classiques dont il se réclamait curieusement, mais parce qu'elle avait besoin des grandes harmonies où se tissent des finesses et des couleurs à la fois éclatantes et apaisées comme celles des tapis de Smyrne... Elle y était surtout pour la raison qui domine tous nos actes, sa préférence sentimentale pour le beau jeune homme... Duroc,

plus représentatif, plus rempli de sens, elle en avait goûté les plénitudes avec San Giorno.. Une femme a toujours besoin de faire des enfants, qu'ils soient spirituels ou matériels! Le visage de Gérard, sa fausse ingénuité, la fraîcheur de son teint, et le blanc si pur de ses sclérotiques, répondaient à cette exigence...

Elle se rappelait avoir lu de lui des livres sur lesquels elle avait bâillé avec l'assurance que San Giorno lui donnait de leur ennui... C'était des espèces de casse-tête écrits dans une langue charmante, et dont l'obscurité se rachetait par de la lumière et de l'imprévu, à la manière des jardins abandonnés où de jolies fleurs percent l'envahissement de l'herbe... Aujourd'hui, elle ne voyait plus que cela : des couleurs exquises, des violets, pensait-elle, des saumons, excités par des bleus et des jaunes.

Elle faisait un jardin où placer la statue du bon jeune homme! Mais, attentive à la fête, elle perçut, à quelque signe, que l'heure était venue pour la Vasantena de chanter son morceau.

— Vous seriez bien aimable, monsieur de Gérard, d'offrir votre bras à notre diva.

Quand la Vasantena fut suspendue à son

bras. André la regarda de biais... Le signe de beauté était bien apparent, la bouche était très semblable à celle qu'il avait baisée dans les bois de Rambouillet, et cette taille souple, ces longues jambes qu'il avait senties s'enrouler autour des siennes, apparaissaient les mêmes...

— Est-ce possible? Est-ce possible? se demandait-il.

Afin de jeter un pont entre ce voluptueux hier et ce brillant aujourd'hui, il dit :

— Il me semble que je vous ai déjà vue?

Elle devait être préparée à cette question, car elle répondit tranquillement

— Peut-être au théâtre?

— Est-ce que vous y jouez avec un loup?

La petite main posée sur son bras se mit à trembler, et la nuque si fraîche prit une teinte rose...

Cependant, elle fit, sans que sa voix parut altérée :

— Quelle singulière question!...

— Pourquoi singulière?

— Il me semble que vous ne me reconnaîtriez pas si vous m'aviez vue avec un loup?

La phrase pouvait être à double entente et renfermer un reproche. Il pensa que si la

Vasantena était la femme de la clairière de Fontange il en avait déjà trop dit pour un galant homme...

— Une image qui me persécute, avoua-t-il...

— Seriez-vous amoureux de la femme au loup?

Ses yeux bleus brillaient et riaient dans sa jolie figure, et elle eut un regard si candide que, de nouveau, le doute remplit André.

« Ce grain de beauté est en somme une coïncidence bien légère, pensa-t-il... C'est dommage... J'aimerais mieux celle-ci qu'une autre. »

— Ma foi, sans être amoureux de la femme au loup, j'ai gardé d'elle un souvenir charmant... La vie a de ces bizarreries... On se passionne pour une jolie fille à peine entrevue et on néglige les plus belles créatures qu'on voit en pleine lumière!

— J'espère, répliqua-t-elle en riant, que ce n'est pas pour moi que vous dites ça, et que je ne suis pas une de ces créatures que vous négligeriez...

Elle s'était arrêtée près du piano, tandis que Manceau préparait son accompagnement et tournait dans ses mains la feuille de musique dont elle avait fait un rouleau.

— Personne ne vous soupçonnera de pou-

voir être indifférente à aucun homme, murmura-t-il d'une voix basse et appuyée...

— Vraiment?...

Ils se regardèrent dans une confusion pleine de charme.

— Nous autres, musiciennes, dit-elle enfin, nous dédions nos chants comme les religieuses dédient leurs prière : je vais chanter pour vous.

C'était comme si elle avait dit : « Je vous aime », mais son regard parlait encore plus que ses mots... Il en reçut un choc.

— A quoi dois-je un tel bonheur? balbutia-t-il.

— A cette dame au loup. Je voudrais, moi aussi, vous laisser une impression ineffaçable.

— Dites ineffable!

Leurs yeux de nouveau se rencontrèrent... Elle rougit, et, pour se donner une contenance, demanda le *la* à Manceau, tandis qu'André reprenait sa route à travers le salon pour rejoindre la contessina.

— Est-ce miss Helyett? pensait-il... Prétend-elle retouver son partenaire?...

Il se mit à rire :

— Elle m'a montré bien autre chose que ce qu'avait montré la jeune beauté britannique!

Ce long entretien d'André et de Vasantena avait déplu à Georgette... Une jalousie soudaine la mordait au cœur; car elle était dans cet état où la femme s'imagine que tout le monde lui dispute un amant... La Vasantena était bien audacieuse, avec ses regards coulés!...

— Est-ce que cela m'importe? se murmura-t-elle... Est-ce que je l'aime?...

Un flot de tendresse passionnée remplit aussitôt sa poitrine, et elle dut baisser ses paupières quand André fut de retour auprès d'elle, pour ne pas céder au désir de l'enivrer tout de suite d'un de ses longs et irrésistibles regards, qu'elle reprochait à la Vasantena... Il remarqua seulement comme elle avait les cils longs et fournis, et combien sa beauté, auprès de celle de la Vasantena, avait de chaleur et de couleur...

Duroc finissait de parler d'une petite affaire en cours... Il avait toute l'intelligence qu'il fallait, mais il était froid et sarcastique, chose dont une véritable femme sera toujours choquée... Aussi la contessina, qui prétendait persister dans le rêve d'amour dont elle se berçait, chercha une aide auprès d'André à la façon de ces chattes qui attirent de leur patte

de velours la main qui leur caressera le ventre...

— Et vous, monsieur, dit-elle, pensez-vous ainsi?

— Duroc est le parfait sceptique, répondit André... Cela n'empêche pas qu'il soit mordu de la tarentule comme les autres, et qu'on le voie se passionner tout à coup pour un traité, c'est-à-dire pour le vide et le néant... Après coup, ce vide et ce néant lui apparaissent, et, s'il se moque alors, c'est de lui-même... A force d'aller, toutes ces petites phrases des protocoles ont pris une signification qui échappe au vulgaire : la lutte des personnalités remplace les « grands intérêts nationaux »... Cela s'est vu de tout temps... S'il n'en était pas ainsi, est-ce que les relations des peuples souffriraient encore les plus cruels empêchements et les plus stupides réticences : il faut que la bête vive, et elle gigote sous l'amoncellement des papiers...

Duroc rit encore cette fois, mais avec quelque amertume.

— Vous ne savez pas l'épaisseur de la bureaucratie, dit-il, sinon vous ne parleriez pas de papiers, vous parleriez de sottise...

Gérard était lancé; il dit froidement :

— On peut vaincre bien des sottises, mais,

la chancellerie n'a plus d'acide; elle ne mord plus; elle est saturée...

Tout ce qu'il disait, Georgette le trouvait merveilleux... Parfois, dans une intimité charmante, San Giorno riait avec elle des routines et des bourdes diplomatiques; mais il était de la race des dieux et prenait aux anecdotes le même plaisir que Louis XIV ou Louis XV... Gérard, d'un coup d'aile, franchissait le mur de cette propriété trop princière. Au delà, il y avait le large que, dans l'injuste pensée de Georgette, San Giorno ne pouvait concevoir... Est-ce cela qui la passionnait?... Ou se trompait-elle volontairement, et faisait-elle ce que nous faisons toujours, mettait-elle son âme à la place de celle d'un homme trop spirituel pour être vraiment profond, mais qu'elle aimait déjà dans le secret de son cœur?...

Duroc soupirait :

— Vous mordez le sein qui vous nourrit, jeune homme...

— Plût au ciel qu'il me nourrît : j'y mets du mien, vous ne l'ignorez pas... Et vous aussi...

Cette dernière phrase arrangeait un peu l'affaire à l'égard de Duroc et prouvait assez que Gérard, bon diplomate, ne manquait pas de garder sa présence d'esprit parmi les en-

traînements de la discussion... Mais, comme toujours, la chance l'emportait de beaucoup sur l'habileté : Duroc avait besoin d'André pour sa vengeance... Il oubliait toute autre chose...

— Quel feu, dit-il... Je croyais que la guerre avait amorti cette ardeur...

Et, suivant toujours son idée, qui était de présenter André de Gérard comme un héros, selon le modèle que nous en a fourni le *Roman d'un jeune homme pauvre*, il ajouta :

— Car ce beau monsieur nous a donné de l'inquiétude...

— Vous avez été blessé? murmura-t-elle, prête sans doute à panser des plaies rétrospectives...

— Comme tout le monde...

— Non, dit Duroc, pas comme tout le monde... Il aurait très bien pu remplir son rôle à l'arrière. Il a préféré s'engager et se faire salement amocher...

— L'avion était mon faible...

— Aviateur! s'écria-t-elle en pâlissant comme si l'objet soudain de sa tendresse eût encore plané au trop vaste ciel...

Duroc n'avait pas fait la guerre, obligé de rendre des services plus importants... Il par-

donnait à Gérard, parce que Gérard se moquait aimablement de son héroïsme; mais il se hérissait contre les autres...

— Heureusement, dit André, j'ai pu finir la campagne en Amérique...

— Grand blessé, reprit Duroc... Et dans quel état! Un chiffon! Je l'ai fait envoyer dresser les recrues... Pas d'homme qui connaisse mieux les Américains : il les a fait marcher!...

— Vous oubliez les petites Parisiennes qui se sont jetées à leur cou en 1919... Elles les connurent mieux que moi, y ayant laissé de leurs plumes, pauvres mignonnes!

Georgette observa dans sa voix une rancune contre les filles jolies et stupides pendues au bras des cow-boys épais ou des officiers puritains qui les engrossaient de promesses et d'enfants...

— Elles n'ont vu que la gloire, ricana Duroc.

— Et l'argent!... Car notre pioupiou l'apportait, lui, cette gloire... Et un peu mieux... Or, il était abandonné... Ai-je jamais éprouvé pareille indignation!...

— Jalousie, répliqua Duroc, assuré d'avancer les affaires de son ami... Monsieur de Gérard aime la jeunesse et la beauté, madame...

La contessina lui en voulut de ce trait, qui

n'en porta pas moins. Car, petites ou grandes, rien ne les atteint plus sûrement que la jalousie... On vient de le voir avec la Vasantena... Georgette avait quinze ans en 1919... Elle se retrouva à cet âge, pour plaire à Gérard, dans les bras d'un soldat français... Cette idée la fit frissonner, parce qu'elle reconnaissait, dans ce soldat, Gérard lui-même auquel elle faisait un rempart de son corps... Sans doute portait-il l'uniforme si seyant, avec les ailes sur le collet...

Un silence se fit... Manceau préludait au piano. Après une longue discussion, la Vasantena chantait le morceau de son choix.

La voix de pur cristal s'éleva, puis descendit à des profondeurs passionnées que nul n'attendait:

— Elle chante pour moi, pensa André, appuyé au dossier d'un fauteuil et cherchant à surprendre le regard de la cantatrice...

Ce regard lui arriva tout à coup comme une flèche au moment où elle entamait une sorte de berceuse... Le poème musical, largement rythmé interprétait le rêve éperdu d'une amoureuse :

Je t'aime, je t'aime, encore et toujours,
Et voici le printemps, et voici les beaux jours,

Etonnée de cette mélodie qui n'était pas au programme, la contessina recevait le flot musical dans son cœur même... Elle aussi chercha le regard d'André et remarqua l'espèce de complicité du jeune homme avec la cantatrice...

— Je l'aurai, je l'aurai, se jurait-elle à elle-même avec toutes les griseries de la passion naissante... Il ne la connaît pas... Je suis la première...

Elle était bien surprise elle-même de la rage qui lui venait tout à coup. Secrètement, elle s'ennuyait... On n'a pas vingt-cinq ans avec gratuité... Malgré tant d'occupations, elle n'arrivait pas à remplir ses journées, ou plutôt, elle donnait trop de soin à les bien remplir... Si San Giorno n'avait pas été aveuglé par un trop éblouissant bonheur, il s'en serait aperçu et en aurait frémi... Allez donc dire à un marquis millionnaire et comblé du sort qu'il n'est pas l'idéal complet de la petite Georgette Estimal, fille de madame Estimal... Il l'adorait, ne lui refusait rien... Elle l'aimait moins et lui refusait parfois le plaisir sous ces prétextes où les femmes cachent leur lassitude et leur désillusion...

Vainqueur à cinquante ans, d'un journaliste

de quarante, il pouvait espérer de garder l'avantage... Il y employait des forces intactes, une immense fortune... La contessina, roulée dans le luxe le plus délicat, possédait une maison délicieuse où elle déployait les merveilles d'un goût si sûr, que ce goût suffisait à expliquer son empire sur les hommes...

Elle tenait beaucoup à sa maison, à son luxe... Toute femme y tient. Est-ce le besoin d'enveloppement de la faiseuse de nid qui la fait s'entourer de soie, de velours, d'or, de lumière, de fleurs, de ciselures, de peintures? Mais l'argent est toujours, par quelque côté, pour les femmes, le « deuil éclatant du bonheur ». la contessina en dépensait trop pour qu'on ne perçut pas dans sa prodigalité une manière de consolation... Elle appartenait à la catégorie des amoureuses qui ne ruinent pas celui qu'elles aiment. Or, elle coûtait des millions au somptueux ambassadeur. Bien qu'il se félicitât de lui voir un tel appétit de beauté, de curiosité, prît plaisir à tous les tapis de Perse ou de Turquie, à toutes les porcelaines de Chine, et crût mirer son amour dans l'eau changeante des tentures, dans les criantes harmonies des tableaux modernes, il lui manquait toujours quelque chose : ce que

Shakespeare appelle le cœur du cœur de sa maîtresse...

Parmi la sottise officielle qui le pressait, ces grandes et inutiles affaires entre les nations, ces rapports nombreux et fastueux destinés au sommeil dans les cartons des ministères, et qui ne sont lus, comme les romans, que s'ils renferment de gros et scandaleux potins, ces réceptions données et reçues, ces fêtes toujours les mêmes où se complaisait le goût médiocre de l'ambassadrice et de son jeune amant, la contessina apportait une fraîcheur de nature et d'art, une conversation aimable, simple et forte, sa beauté toujours diverse, ses caprices plus brillants que des bijoux, plus doux et plus rafraîchissants que des fruits ou des fleurs, ses joies, ses tristesses, les petits cris émerveillés d'un jeune être qui ne connaît de la vie que les douceurs et les splendeurs, et dont la seule défaite est l'humiliation que lui inflige chaque mois la nature!...

Comme tous les hommes, San Giorno s'étonnait, n'arrivant pas à saisir de quelle manière cette chose si simple devenait un lien si fort... Avons-nous rien d'équivalent dans quelque passion humaine, rien où nous soyons ainsi roulés, noyés, éperdus?... On peut faire un

art de la gourmandise, un art de la domination, un art de l'avarice; on n'en fait pas le tourbillon qui enveloppe l'amant à l'idée de sa maîtresse, les affres de la jalousie, les grandes heures où l'on s'éloigne avec, aux lèvres, le miel des baisers, avec la vision des nouvelles délices promises... Toute la vie, toute la pensée de San Giorno avaient pour objet une Georgette frémissante, des bras passés autour de son cou, une haleine parfumée près de sa bouche, une petite main pressant sa main, un corps tendu contre le sien, un spasme dans une extase...

Il faut être ce que le peuple appelle un homme à femmes pour connaître un tel adorable, si plein et si profond servage... Quand le besoin d'aimer à chaque minute de la vie tombe, chez un homme comme San Giorno, sur la féminité d'une Georgette, sur cette perfection née pour l'amour, il reçoit toutes les récompenses qu'on en peut attendre, et, sauf l'angoisse de perdre son trésor, sauf les heures où une tristesse apparaît dans les grands yeux, l'ennui précurseur du désenchantement final, sauf ces heures-là, c'est le paradis sur la terre...

Quand la Vasantena eut fini, on l'acclama.

— Vous vous êtes surpassée, Vasa, cria Georgette.

Parmi tant de mains, la chanteuse retint un moment celle d'André :

— Ce morceau vous a plu?

— Autant que la femme au loup, dit-il dans un coup d'audace qui pouvait être une cruauté.

Mais elle resta souriante et fit :

— Non, pas autant... Je serais trop heureuse si je vous plaisais un peu...

— Nous chanteras-tu aussi la cavatine? interrompit Georgette?

— Je suis pressée de partir, chère amie...

Déjà elle se sauvait. La contessina eut l'impression que ce départ était celui de la femme qui emporte une espérance...

Qu'est-ce donc qu'elle avait dit à André?

La jalousie avant l'amour même, c'est toute la femme.

Georgette se tourna vers le jeune homme :

— Je reçois prochainement à dîner quelques amis... Nous avons eu une conversation si intéressante, mais on ne peut facilement parler ici. Comme ce serait aimable à monsieur, à madame Duroc et à vous d'être des nôtres... Est-ce que mercredi?...

Elle crut qu'il hésitait; elle joua grand jeu :

— Vous y rencontrerez la Vasantena, dit-elle, puisque vous l'aimez.

Il ne répondit pas à ce trait, et consulta d'un œil vif Duroc.

— Pour moi, madame, ce serait absolument impossible, fit celui-ci... J'ai toute une quinzaine d'engagée... Mais rien n'arrêtera notre ami qui n'a pas eu le temps d'accepter d'autre invitation que celle de son chef hiérarchique...

— Vous l'avez prié pour mercredi?

— J'allais le faire, madame... Mais je cède le pas à la plus jolie femme de Paris...

Elle leva vers André son œil bleu si caressant...

— C'est bien de l'honneur pour moi, dit-il avec le léger sarcasme de l'homme du monde. Et croyez que je ne viendrai pas pour la Vasantena...

Elle rougit de plaisir :

— Je vous écrirai un mot pour vous rappeler le jour...

Il s'inclina, comme s'il acceptait une servitude amoureuse...

— C'est dans l'intimité, ajouta-t-elle. Je n'aime pas les repas cérémonieux...

— Une fois qu'on y est fait, ricana Duroc, ce sont les plus agréables... La raideur de l'habit, du plastron, c'est comme si on vous mettait des œillères : vous ne voyez que dans votre compartiment... Pas besoin non plus de sortir tout son esprit à la fois... Vous ne tournez qu'à moitié la tête vers votre voisine : vous laissez tomber peu de mots tandis que vous dégustez un poisson ou une volaille... Par exemple, il est indispensable que le dîner ne soit pas mauvais...

— Vous faites peu de cas de ces dames des ambassades, murmura-t-elle avec un regard moqueur... Elles ne sont pas sottes, cependant...

— J'apprécie beaucoup qu'elles aient une espèce de consigne, et je m'amuse à les en faire démordre... Parfois, les plus fermées, tout à coup, livrent le secret de la comédie...

— Des secrets! fit-elle en riant doucement...

— Oh! ce qu'elles supposent tels, répliqua-t-il en entrant dans son jeu... On pourrait les hurler sur la place de la Concorde, personne ne se retournerait... A cette table, où les diplomates jouent serré sur des histoires qui

datent d'Alexandre le Grand ou de Napoléon Ier, cela fait figure de mystère et de profondeur... Une manière de sport règle ce jeu-là comme les autres... Le son de la voix, l'allure confidentielle, la petite mise en scène du gilet et de la cravate y font plus que la matière des confidences... On comprend que Bismarck ait pris un plaisir sadique à choquer tant de réserve et d'application. Au fard et aux larmes de Jules Favre, il opposait son poing abattu sur la table.

Tout autour d'eux, on dansait, et le champagne aidant, la soirée devenait plus capiteuse. La fusion des groupes s'était faite... San Giorno, d'abord condamné à entretenir l'ambassadeur d'Angleterre, celui des Etats-Unis et celui d'Espagne, pouvait enfin songer à son propre cœur...

Une force invincible l'attirait vers la contessina...

Il est naturel qu'un homme de l'âge de San Giorno ait de la jalousie et s'efforce de défendre son bien; mais le marquis poussait cette défense beaucoup plus loin qu'on n'a l'habitude de le faire.

Son sang mêlé lui donnait un tempérament où la fougue le disputait à une force tran-

quille et sûre... Tout son esprit ne pouvait le retenir quand la soudaine fureur nationale lui montait à la tête... Il le savait, et, s'étudiant beaucoup, se raccrochait à la gouaille française comme à une faculté compensatrice, se moquant de lui-même et des autres... Malgré sa loyauté, bâtie sur sa bravoure, il usait souvent de boutades et de saillies qui démolissaient mieux un homme que des critiques sérieuses et combinées.

C'est avec une âme de Comanche sur le sentier de la guerre qu'il se rapprocha petit à petit du groupe où il voyait sourire Georgette et flamber ce nouveau venu d'Amérique, ce « jeune M. de Gérard », comme il l'appelait avec l'instinct de le diminuer à ses propres yeux...

Quand il put enfin saisir quelque chose de la conversation, ce qu'il entendit lui parut rassurant. Etrange erreur d'un homme si fin! Déjà Georgette s'embarquait pour Cythère; et, pensée qui eût paru sacrilège à l'ambassadeur, la seule chance de sauver la situation n'était pas du côté de la contessina, elle était dans l'arrivisme résolu de M. de Gérard qui lui interdisait une aventure périlleuse pour sa fortune...

Cependant, le marquis croyait avec raison à la vertu de Georgette. Les preuves qu'elle en avait données le trompaient — car nous sommes toujours trompés par ce que nous aimons le mieux, et aucune révolution n'a réussi à renverser un prince sans le consentement de ses gardes du corps —, André de Gérard héros, ou André de Gérard arrivé au bon moment, la question était oiseuse : l'amour a ses lois, et la fameuse conjugaison des planètes de nos pères repose sur un fond plus solide que nous ne le supposons.

Quand San Giorno, arrivé près du groupe, crut habile de suggérer :

« Vous n'avez pas dansé encore, chère amie?...

pensant arracher Georgette à André, il la jetait dans ses bras. Elle regarda le bel inconnu comme pour dire : « Voilà une occasion de savoir que je pèse moins qu'un oiseau »... Il obéit à ce regard :

— Il est vrai, madame, dit-il. Nous en sommes cause, Duroc et moi... Je n'ose vous demander, en guise de réparation, ce fox-trot?...

— Et pourquoi pas, mais certainement, répondit-elle en déchirant le cœur de San Giorno par la désinvolture avec laquelle elle

confia tant de trésors ardemment convoités au jeune secrétaire..

— Ils dansent à ravir, fit observer Duroc qui mangeait froidement sa vengeance...

San Giorno regarda le diplomate... Les deux hommes étaient à une grande distance l'un de l'autre dans la vie passionnelle... Duroc vivait le tranquille amour domestique, comme un poisson dans l'eau. Sans cela, il eût peut-être renoncé à briser une si noble existence, quoiqu'il y ait toujours pour les gens sédentaires un plaisir aigu à voir mourir Napoléon sur son île... Mais, ainsi que le pense Edgar Poe, une vengeance anonyme est un régal pour les dieux, mais pas pour les diplomates. Duroc, impassible, éprouva le besoin de lancer un brocard qui pût indiquer à San Giorno d'où venait le coup qui le frappait.

— Notre ami Gérard n'a pas une tête de bois; on n'y planterait pas de cornes!...

San Giorno tressaillit... Son vif et profond coup d'œil essaya d'atteindre l'adversaire jusqu'à l'âme... La douleur s'y disputait avec la fierté... Il ne pouvait plus douter; car la phrase de Duroc reproduisait textuellement un propos tenu par lui, San Giorno, dans une conversation, en réponse à un trait empoisonné

de Duroc sur l'Indulie... Le patriotisme allait-il lui coûter si cher!... Combien il avait eu tort de déclencher l'horrible guérilla où la noblesse risquait tout, la vulgarité, rien...

— Hélas! pensa-t-il avec sa vivacité ordinaire, quelle sottise de ma part, et quelle injustice... Berthe est si tranquille!... Et c'est dans ma Georgette que je suis menacé...

Aborder ingénument Duroc, d'homme à homme, il en fut tenté... Hélas, de pareilles explications sont impossibles? Les règles du jeu veulent qu'on se tire d'affaire par des moyens indirects... La franchise tuerait la vie de société... San Giorno pouvait emmener brusquement Georgette, la séparer pour six mois de ces gens-là... Ce serait le plus prudent; car, une fois son secret livré, Duroc ferait des gorges chaudes avec ce « petit de Gérard », même s'il renonçait à poursuivre sa vengeance, et Georgette en souffrirait...

« Le petit de Gérard » revenait justement. La contessina marchait à son bras, on ne sait quelle illumination sur sa chère figure...

San Giorno réclama à son tour une danse et entraîna sa maîtresse vers le deuxième salon, loin de Gérard et de Duroc. Il crut alors, avec l'ingénuité de l'amour, que Georgette ré-

pondait à sa sollicitation, tandis qu'elle goû-tait seulement l'ivresse du souvenir...

André de Gérard resta planté devant Duroc :

— « Que m'ordonnez-vous, seigneur, pré-sentement? »

Duroc acheva avec cruauté :

— « De plaire à cette femme, et d'être son amant. »

CHAPITRE III

Quand Georgette trouva André de Gérard et Duroc partis, elle se sentit soudain fatiguée et le dit à San Giorno... Double et instinctif prétexte pour éviter de passer la nuit avec son amant, et pour penser plus à son aise aux événements de cette soirée qui, pour elle, changeaient la face du monde...

— Je veux vous reconduire, ma Georgette, dit San Giorno, amoureux comme à vingt ans, et commettant cette faute de l'assiduité importune, la plus vaine et souvent la plus dangereuse.

— Vous ne devez pas, Gabriele, quitter l'ambassade cette nuit...

— Je ne perdrai jamais une minute du temps que je peux passer auprès de ma Georgette... Je reviendrai ici tout de suite...

C'était ce qu'elle voulait. Surprise par la soudaineté du typhon qui l'arrachait à tout ce qu'elle aimait pour la mettre à la merci

d'un bel inconnu, elle rassemblait avec peine ses idées et souhaitait une solitude où elle pût résumer enfin tant d'impressions et tant d'émotions... Mais elle sentait bien qu'elle devrait essuyer d'abord la petite scène où l'inquiétude de San Giorno voulait trouver ses apaisements, et elle attendit, dans la voiture, les paroles qui ouvriraient le feu.

San Giorno, outre sa perspicacité indulienne, possédait une expérience qui aurait dû lui donner l'avantage dans ce duel avec une petite fille inattentive et négligente. Mais il en est de nos facultés supérieures comme de nos maladies : il faut un terrain pour les développer... Le marquis savait cette vérité-là avec beaucoup d'autres, et, vaincu par l'amour, se contentait généralement des armes les plus ordinaires alors qu'il pouvait manier les plus subtiles.

Dès que la voiture roula, il dit :

— Vous avez beaucoup parlé avec Duroc, ma chérie?... Est-ce que son indulophobie s'est donné carrière?

— Je ne l'aurais pas permis...

— Oh! des pointes seulement... Ce fut toujours une surprise pour moi de trouver chez un homme comme celui-là des préventions

qu'il serait bien embarrassé de justifier.

— Dites d'expliquer... Il se laisse guider par quelque femme... Sa femme peut-être?... La plupart des hommes en sont là...

— Hélas! soupira San Giorno, oserais-je avoir une opinion qui ne soit pas la vôtre?

— Quelle supériorité de le savoir!... Il n'y a pas plus entêté que vous, Gabriele, et il est bien rare que mes opinions n'aient pas été soigneusement introduites par vous dans mon petit bec d'oiseau... Je suis bonne fille, je me laisse faire, et, d'ailleurs, j'y gagne... Vous savez tant de choses que j'ignore...

— Si j'avais à choisir entre votre jugement et le mien, Georgette, soyez sûre que je n'hésiterais pas... Ce qui m'étonnerait chez Duroc, ce n'est pas qu'il écoutât une maîtresse adorée et intelligente comme vous l'êtes, c'est qu'il se laissât influencer par un ramassis de sots et de sottes... Je sais par la femme de Ninolo, une Française...

— Déla Minguet?... Duroc la déteste de la manière souriante qu'il a de détester?... Mon cher Gabriele, le plus fort de sa rancune contre l'Indulie serait la joie de déplaire à Mme Ninolo, je n'en serais pas surprise... Diplomatie de la République, retour de Louis XIV!...

— Je ne veux pas m'en étonner, non plus, Georgette. Il y a, comme vous le dites, d'illustres exemples... Mais condamner tout un pays, moi, je ne le ferais pas...

Elle sourit dans l'ombre :

— Vous n'auriez pas d'excuse. Vous aimez une Française, Gabriele... Aucune passion n'explique les préventions de Duroc qui n'est pas un passionné. Les papotages de l'intimité contre lesquels son orgueil l'empêche d'être prévenu, voilà la véritable origine de sa rancune...

— Comme c'est juste, Georgette, tout ce que vous dites là... Mais aussi quelle puissance, ce papotage!... La camarilla! Le mot est classique, la chose ne l'est pas moins... Que ce soit chez le Pape, chez l'Empereur ou en République, la *camera* l'emporte : familiers, domestiques, quelquefois les plus bêtes...

— Privilège de la médiocrité...

Plus il allait, plus il pensait à André de Gérard... Elle le savait, elle le regardait venir, s'efforçant d'éviter le choc, parce qu'elle n'était pas très certaine de garder la mesure qu'il faudrait.

— La nôtre et la leur, répondit-il.

— Mais oui, la médiocrité est un état dont

nous sortons de temps en temps... « Je vis de bonne soupe », disait Molière...

— Nous avons besoin des sourires de nos intimes!...

— Idée indulienne... Vous êtes des sentimentaux... Duroc aime de paraître insensible... Il n'en est que mieux ficelé... Les Anglais croient bien se couvrir, eux aussi, du voile épais de leur égoïsme! La moindre totote les fait marcher!...

Il écoutait, charmé de tant d'esprit, frémissant de son vieil amour, et il tournait sa langue dans sa bouche, avec la vision cruelle d'un Gérard lui dérobant la proie délicieuse...

Enfin il se lança à corps perdu :

— Justement, ce Gérard me semble un anglomane... C'est le mot égoïsme qui m'y fait penser...

Un silence...

Il aurait voulu se taire, il ne le put :

— Par exemple, je ne me le figure pas accessible à la tendresse de l'intimité... Il n'en a pas besoin... C'est un séducteur de profession, m'a-t-on dit, sans cœur et sans amour véritable...

Georgette, dans l'ombre, posa une main sur le bras de San Giorno :

— Gabriele ne dites pas de mal de M. de Gérard, je ne vous le pardonnerais pas...

Il s'effondra comme si une large blessure venait de s'ouvrir dans sa poitrine. Il perdait tout son sang, et une torpeur l'envahissait.

Jamais Georgette n'avait eu ce ton péremptoire...

Que s'était-il passé? Qu'avait fait ce Gérard?...

Cette question le réveilla...

Il ne s'était rien passé.

Lui seul, imprudent, avait déclenché par sa hâte la repartie de Georgette... Ah! se taire désormais, ne laisser tomber que de petites perfidies calculées...

Hélas, cela même n'était plus possible, car la voix de Georgette s'éleva avec la sorte de suavité qu'elle prenait dans les grandes occasions :

— Je reçois M. de Gérard mercredi prochain...

Et elle ajouta en riant :

— Je compte sur vous...

Il ne répondit pas.

Après le coup de stylet, il venait d'attraper un coup d'assommoir.

CHAPITRE IV

André de Gérard ne dormait pas encore à quatre heures du matin... Impatienté, il se leva, se promena en robe de chambre.

Il luttait rageusement contre le coup de foudre.

Lui qui avait arrangé sa vie!

La noblesse réelle s'y démenait habilement avec l'ambition... Les hommes de ce genre savent tout ce que cachent les honneurs, les emplois, les titres, les grades et s'y attachent justement parce que le vide est le meilleur support d'une existence, quoi qu'on ait écrit là-dessus. Car il en est d'un honneur inexplicable comme d'un bonheur inexplicable : la destinée, les imposant *quia absurdum*, ferme la bouche aux retours sur soi qui tuent les grandes âmes désintéressées... Ces choses remplacent, pour nos élites bourgeoises, la fiction de la naissance dont jadis le moindre gentilhomme ornait sa vie... M. de Gérard, am-

bassadeur, dignitaire, riche, bien apparenté, bien marié se couvre d'une carapace derrière laquelle il est ce qu'il peut, ce qu'il veut, grand ou petit, ou les deux ensemble. Il n'a pas à rendre de comptes, la société, trop heureuse de prendre ce qu'il veut bien lui donner, s'il a quelque talent. Telle fut la conception de Balzac, de Stendhal et, telle est la nôtre. André riait, raillait et, se trouvant un peu ridicule à porter la mitre ornée de diamants, la portait quand même. Le diplomate tournait le dos aux gens qui font de l'esprit avec les choses les plus sacrées. Quoi de plus indestructible d'ailleurs que les préjugés! N'a-t-on pas vu les Soviets russes créer un ordre national avec des médailles, des rubans, et une hiérarchie dorée? Irrésistible retour de la caste dans le cycle.

L'idéal des peuples se fait jour comme il peut, et il ne peut pas beaucoup...

L'idéal d'André était la petite Martemort jolie femme, du meilleur monde, d'un grand nom, d'une grande fortune; mais d'une fortune qui était encore dans la main des parents, circonstance qui déplaisait en général aux décavés en quête de millions immédiats.

André avait sur eux l'avantage que, possé-

dant assez d'argent personnel pour faire figure, il lui suffisait de laisser l'héritage des Martemort aux enfants qu'il aurait de Clotilde...

Qu'il dût souffrir de la sottise de sa femme, de la petitesse de la famille, c'était indubitable... Seulement, il souffrirait bien davantage enfermé dans une grande passion pour la contessina, avec toutes ses vanités saignantes!...

L'amour est un accompagnement profond; il ne faut pas qu'il gêne les plaisirs de tous les jours...

Telle était du moins l'opinion d'André de Gérard. Aussi une aventure avec la contessina le troublait-il beaucoup, et essayait-il de toutes ses forces de s'en dégager...

Deux ans plus tôt, tout s'arrangeait... Il avait eu ces deux ans-là à donner, à dépenser, comme il disait... Argent de poche!... Mais maintenant qu'il avait commencé les grands placements, qu'il allait recevoir la rosette et que ses fiançailles avec Clotilde de Martemort imminaient, cette femme tombée du ciel, cette courtisane dont l'amour aurait au moins une exigence, le temps, il en était agacé, il s'en mordait les doigts.

— Non, non, disait-il, en marchant à grands pas dans sa chambre, cent fois non!... Cet animal de Duroc qui veut me faire jouer le rôle de Ruy Blas! Cela tombe à pic, vraiment!

Un souffle tiède venait par la fenêtre ouverte. Les fleurs d'un marronnier accentuaient à chaque minute leur blancheur sous la lumière montante...

André se regarda dans une belle glace moitié dans la lumière venue d'une ampoule, moitié dans la crudité de l'aube... Une sorte de poussière était sur sa peau un peu tirée et très pâle. Là-dedans, les yeux luisaient, pensaient à Georgette... Mais, au total, dans la fatigue, un ennui, un effroi soudain... Il eut soif des Martemort, de Clotilde, de son beau mariage, de sa belle situation!

— Assez de folie!...

Mais, ce qu'il n'attendait pas, vint une réaction où il se rappela sa réputation de séducteur qui, elle aussi, l'avait servi... Le rire à la fois excitant, admiratif et profanateur de Duroc, des bons camarades, surtout le désir de goûter à ce beau fruit, le désir du velours chaud de cette chair, du baiser de cette bouche spirituelle, s'accrût de tout un passé de conquêtes, de ce besoin si français de ce qu'on

a appelé « faire la cour »; comme si toute femme était une reine...

Il entrevit la fatale destinée :

— Je suis stupide... Mes trente-cinq ans sont sonnés... Demain je serai un vieux?...

Il ne se dit pas: « Un passe-temps, une amourette! » Il y a des lois dans l'amour le plus libre... Il savait qu'il « l'aurait » mais qu'elle « l'aurait » aussi. Même en délimitant la durée de cette union, il ne pouvait en limiter la force, ni en prévoir les pièges... L'amour était là, comme un sonnet : il faut les quatrains et les tercets, la coupe et le vin...

Alors comme pour départager Georgette et Clotilde, une troisième silhouette s'éleva dans son sens intime... Une femme libre, souple, vivante, éclatante qu'il avait possédée dans le mystère d'un sous-bois et dans la honteuse promiscuité d'une foule... Peut-être à cause du loup qu'elle avait sur la figure, il ne se rappelait que le corps frémissant, cette croupe ardente, cette taille qu'il avait prise, ce spasme qui les jetait l'un sur l'autre, et ce baiser sans fin...

Une pareille femme, soit... Elle ne serait qu'une passade... Le mépris qu'il aurait d'elle

lui serait un garant de la brièveté de leur amour.

Il essaya de faire lutter ces deux images si différentes : une Georgette délicieuse, avec ses traits purs, son amour fier et désintéressé, et la gourgandine vautrée sur le gazon acceptant l'étreinte anonyme parmi la foule abominable...

Après s'être séparée de lui, elle avait disparu... Sans doute, quelque autre l'avait reprise. Lui-même, plusieurs fois sollicité, voulant garder un souvenir à peu près propre, avait préféré s'en aller...

— Quelle catin! pensa-t-il.

Mais il ne le disait pas sans jalousie. D'ailleurs, il ne le pensait pas... Car pour lui, cette inconnue était la Vasantena, une créature qui en valait la peine, belle et mystérieuse...

A la fin, ce fut encore Georgette qui l'emporta, son charme éclatant, son élégance de Parisienne, sa démarche, et surtout ses beaux yeux si fins, si purs...

— Celle-là a beau être une courtisane de carrière; c'est un être adorable, une femme à laquelle on pourrait consacrer sa vie...

Il avait prononcé ces paroles tout haut, dans une sorte de rêve, sans les entendre

d'abord... Lorsqu'elles frappèrent après coup ses oreilles, il éclata de rire.

— Je deviens fou!...

Et il cria pour étouffer la voix de cette passion nouvelle :

— Clotilde de Martemort!...

Il répéta une deuxième fois ce nom comme un exorcisme à celui de Georgette qui lui brûlait les lèvres.

Puis il évoqua l'ambassade de Londres, les croix, les cravates, les plaques, la vie que sa sécheresse de nature convoitait comme une nécessité pour établir son personnage, un personnage à la fois administratif et littéraire...

Les Martemort répondaient à ce programme. Guy de Martemort, un moment attaché avec lui à la chancellerie, faisait partie du groupe Gérard et Mortal, qui se reliait à Duroc par un scepticisme bon enfant et snob à la fois... Ils pratiquaient tous une sorte d'innocence cornichonne de l'esprit, obtenue par la rupture du sens ordinaire des mots. Pas à proprement parler du calembour; plutôt une mise en l'air, un amour du baroque, un dédain de toute pensée suivie qu'on remplaçait par des singularités acquises laborieusement... Guy en avait tiré ses histoires charmantes à

bâtons rompus, qui lui valaient une réputation de cénacle et de petits journaux. Gérard excellait dans une sorte de vision cinématique par renversement et mélange de couleur et de situation, dans un pittoresque collé sur des milieux à la fois banals et bien observés...

Clotilde, hardie, ravissante était un oiseau capable d'avoir du cœur, mais ne devait jamais connaître la passion. Elle goûterait la joie de vivre dans des décors conventionnels après avoir si longtemps vécu au vieux faubourg, dans la sévère maison dix-septième siècle, de ses parents.

Bien qu'elle fût flirteuse, ou plutôt frôleuse, elle savait se garder. Sa fortune l'aidait et l'aiderait à se défendre aussi bien que les Anglo-Saxonnes. Au fond de toutes les bêtises, elle se retrouvait une Martemort richissime devant laquelle les jeunes gens hésitaient à se montrer brutaux. André de Gérard lui plaisait parce qu'il serait ambassadeur. Il plaisait au vieux Martemort parce qu'il ne parlait pas de dot. Ce vieil homme avare était suivi dans son avarice par toute la famille. Clotilde sentait dans le jeune diplomate une volonté ferme d'arriviste: il lui avait plu par là... Le reste n'était pas dédaigné, savoir qu'il

était beau garçon, élégant, qu'il écrivait bien que l'Académie agitait pour lui ses prestiges...

Après une toilette minutieuse, la douche, le bain, le masseur, la manucure, des soins pour la beauté du visage, un choix fait parmi cinq complets en tweed de couleur claire, André se dirigea à pied vers la rue Saint-Dominique.

— C'est toi? dit Guy... Tu as mauvaise mine.

— J'ai la mine d'un mineur... Voilà une bonne matinée que je me creuse.

— De la moutarde, mon cher, affirma Guy. Supérieur contre le cafard... Tu mettrais du Grey Poupon sur tes bifteks, il n'y paraîtrait plus...

— « J'aime mieux ma mine ô gué! » chantonna André... Veux-tu déjeuner avec moi? ajouta-t-il... Je t'emmène...

— Non, dit Guy qui n'acceptait rien dans la crainte de devoir le rendre et d'être entraîné à de grosses dépenses. Mais la côtelette est mise sur le gril pour toi... Une côtelette de première!

— J'ai besoin d'un cabaret pour passer mon cafard, répliqua André, trop heureux d'échapper aux à peu près de Guy... Verrai-je Clotilde?

— Pourquoi pas?... Elle n'est pas ultra violette :

Sa forme est d'un cristal secrètement fêlé,

jeta Gérard.

C'était des petits vers de Guy... Flatté, il répondit :

Et récapituler, en baisers sur ta lèvre,
L'heure de mes soucis et l'heure de ta fièvre

C'était des vers d'André

— Nous pourrions continuer, dit celui-ci... Cela me fatigue...

— Alors, soulève cette tenture... Tu entendras un ramage de perruches; c'est Clotilde qui parle avec sa modiste.

— Dis-lui que je veux lui présenter mes hommages...

— On ne dérange pas un tête-à-tête de ce genre :

Sa tête en un bonnet, ses cheveux dans une nasse,
Une tarte, seigneur, flanquant son beau front pur,
Ah! pourvu que ça tienne et pourvu que ça passe!
Et n'assombrisse pas de ses beaux yeux l'azur...

Il plongea dans la portière.

Une voix s'éleva, fine et gracieuse...

— Qu'il entre, mais qu'il ne regarde pas...

— Contemple en fermant les yeux, commenta Guy.

- Et qu'est-ce que je regarderai, dit André la bouche en cœur.

— Je rétablis, dit Clotilde, l'harmonie de ma coiffure.

Pouvez-vous vous soumettre à pareille torture!
Ah! pourvu que ça vienne et pourvu que ça dure!

Chantonna Guy, qui continua

— E pourquoi cela ne durerait-il pas?... Il ne s'agit pas d'une chevelure naturelle, mais d'une permanente d'Auguste qui supplée la zoologie... Dieu a fait des permanentes pour que les jolies femmes de Paris puissent boucler la boucle devant les yeux de leurs amants aviateurs...

— Guy, cria Clotilde, tu es insupportable!... André n'est pas mon amant...

— Candidat, répliqua André... Faites-vous un mirador avec des barreaux, je passerai ma vie à soupirer devant, et j'y gagnerai une maladie de cœur!

— On connaît ce cœur! Que dites-vous de ma cloche?

Cette cloche marquait l'économie de Clotilde... Elle ne sortait pas de chez le bon faiseur. Le « je ne sais quoi » et le « je ne sais comment » faisait défaut... André le pensa, mais voila sa pensée...

— Le beau moyen d'en juger, dit-il, si vous la mettez sur votre tête. Une si charmante figure ferait tort au bourdon de Notre-Dame...

— Qui ne voit qu'une cloche, ne voit pas le bon ton, ajouta Guy.

Clotilde se tourna vers la modiste pour la consulter :

— Il est certain, dit celle-ci, que cette cloche gagne beaucoup à coiffer un joli front comme celui de mademoiselle...

— Je ne saurai rien, cria Clotilde, je suis entourée de flagorneurs. A moi, mon véridique miroir!...

Eau froide par l'ennui dans son cadre gelée.

déclama Guy.

Et André :

Clotilde le dégèlera au feu de ses regards..

— Je fais venir papa, déclara-t-elle. Il me

dira de cruelles vérités, mais cela balancera vos fadaises!...

— « Martemort, Martemort, nous t'avons oublié! » hurla Guy dans la direction du salon.

Martemort parut... Il était grand, maigre, osseux :

— Vous vous querellez?

— Nous avons besoin d'un arbitre, dit Guy... Monsieur que voilà refuse de donner à Clotilde la prime qu'elle réclame au sujet de son chapeau... Il prétend qu'elle triche.

— Qu'elle triche! s'exclama le comte.

— Entendons-nous, dit André... J'ai dit qu'on ne pouvait juger d'un chapeau quand on le voyait sur la tête de Clotilde... Elle embellit ce qu'elle touche.

— J'interprète : la laideur de ma fille embellit ses chapeaux!

André se jeta à genoux :

— Je me remets pieds et poings liés à la merci de Clotilde... Si elle en juge comme vous, je perds la tête...

— Oh! vous la retrouveriez, monsieur, dit Clotilde... Donnez plutôt des gages... Ici, nous ne sommes pas pour la peine de mort...

— Nous sommes pour les frais d'instances et la ruine totale des parties, dit Guy... Levez-vous, monsieur André de Gérard, et exécutez la danse du ventre...

— Suis-je donc si coupable?

— On l'est toujours, plus ou moins, jeta Martemort... Mais la danse du ventre est interdite dans notre antique demeure... Faites plutôt un charleston avec Clotilde... Je vais vous donner le disque...

Il disparut pour revenir avec un petit phonographe Tom Pouce sur lequel il mit un grand plateau d'ébonite... On se servait beaucoup de cet instrument chez les Martemort.

Serrant contre lui la jolie fille, André ne pensait qu'à Georgette. Ç'eût été une autre volupté pour lui de s'appuyer contre la délicieuse courtisane... Il se rappelait les beaux yeux, le sourire spirituel, la voix si chaude, et cette profondeur tellement loin de la frivolité de Clotilde.

— A la bonne heure, dit le comte... Voilà comme les affaires d'honneur se règlent à présent : sous la jambe...

Le disque déroulait sa spirale glacée... Clotilde se collait contre son danseur. Il sentait un corps frêle et nerveux, des petits seins déli-

cats; mais une expression de sottise déparait le visage...

Il y pensait encore dans la rue :

— C'est singulier... Elle n'est pas bête pourtant... Du moins je ne crois pas...

La contradiction vint deux minutes plus tard :

— Et quand elle le serait... Les meilleurs mariages se mangent froids.

Une pensée le fit sourire... Il retomba dans les calculs qui remplissaient sa tête depuis la veille... Aurait-il le temps d'une aventure avant la cérémonie?... Bien que Clotilde ne parût pas très recherchée, — à cause de l'avarice de Martemort —, il fallait cependant prendre une résolution...? Elle pouvait lui échapper!... Dans cette ruée que sont les mariages riches à Paris, il n'avait de son côté que le goût de Clotilde pour les ambassades...

— Ah! murmurait-il en pensant à Georgette, j'en ai tellement envie!

Il en avait envie à crier, soit que cette première Française rencontrée à son retour des Etats-Unis où il avait eu des aventures sans amour l'eût ensorcelé, soit que, Georgette étant d'une élite, il voulût connaître avec elle, avant de sombrer dans le nirvana du ma-

riage, des enchantements qui lui paraissaient avoir été vains ailleurs... Nous retrouvons ici l'éternelle analogie entre cette possession des femmes et d'autres jouissances moins naturelles, l'opium, l'alcool : c'est la même faculté d'oubli des déboires, le même mirage toujours renouvelé... L'ivresse fournie par les Américaines lui paraissait de mauvais aloi, comme le whisky des bootleggers... Il en recherchait avidement une autre...

Cet homme fort, au sens que le monde a donné à ce mot, force qui consiste à ne pas se laisser surprendre, avait décidé que Clotilde serait pour lui une fin, la fin de la vie dangereuse... Se trompait-il?... Il est malaisé de le dire... L'homme avait quelques raisons pour douter de soi; mais ces raisons le portaient à tenir une parole qu'il n'avait donnée qu'à lui-même... On a oublié, dans le classement des êtres, ceux qui renoncent en plein bonheur, non pour gagner le paradis de la vie future, mais pour se mettre hors d'une lutte où on ne sait qui perd ou qui gagne... André entrait dans le monde comme on entrait jadis au cloître... Clotilde, deux enfants, ses ambitions satisfaites, telles étaient les images dont il prétendait peupler son ciel, ou même, s'il le

fallait, son enfer... Ajoutons-y une forme de l'orgueil d'une réalisation facile, particulièrement dans les milieux diplomatiques, mais accessible seulement aux gens très riches et très décorés : le mépris des honneurs...

— Je me croyais saturé, et il n'en est rien, puisque cette petite grue m'a pincé d'une œillade... Mais quel danger ce serait d'entamer la seconde tranche de ma vie sans avoir épuisé la première!... Seulement, ce reste de tranche peut me mener plus loin que je ne voudrais, et voilà l'autre danger... Je suis l'âne de Buridan!

Le soir tombait, un mai trompeur sollicitait les boutons des marronniers pour les geler férocement à la lune rousse :

— Ils le savent pourtant, les boutons!... Il y a assez longtemps que ça dure... Pour quelques-uns qui cèdent, qui éclosent, combien résistent dans leur résine et leur bourre... Voilà mon image... Que j'ouvre mon cœur d'artichaut, toutes les feuilles y passeront. Que je ne l'ouvre pas, ce sera le refoulement freudien, la vie gâtée, la vie gâteuse!

Il frappa du talon le trottoir :

— Si je peux m'en dégoûter, je le ferai... Les Martemort sont mûrs...

Le grand mariage éclipsa Georgette et ses délices...

Sainte Clotilde développa ses splendeurs...

Le Suisse en bas blancs traîna sa hallebarde dans une grande image où Mgr Duhêtre étendait les bras...

— C'est le positif, murmura Gérard... Le reste, on ne sait jamais... Baiser l'anneau de monseigneur et goûter les fruits qui naissent du mariage, tout est là!

CHAPITRE V

San Giorno vint de bonne heure. Georgette regretta de ne pas l'avoir écarté de ce dîner. Il était puissant sur elle, si ferme, si habile qu'elle ne sentait pas le joug, le subissait d'autant plus.

L'ambassadeur aurait été bien empêché de dire ce qui lui donnait le froid de la mort. Ce n'était pas la première fois que Georgette déployait ses séductions pour un autre, et toujours il l'avait reconquise, rapportée dans son nid, reprise à la férocité des choses qui la lui enviaient...

Pourquoi ne triompherait-il pas encore?

— Pourquoi? Parce qu'il vient une heure où César trébuche sur son seuil, où Napoléon voit s'éteindre son étoile... Je suis découragé avant d'avoir commencé la lutte!...

Surtout, il ne voyait pas où prendre cette lutte. Ni le temps ni les circonstances ne lui offraient d'occasion.

Les jours avaient passé... Il avait peu vu Georgette... Elle s'occupait de son dîner... Les pièces se remplissaient de fleurs... Un petit jardin d'hiver que la jeune femme aimait spécialement, reçut des soins nombreux. Elle pressa une robe commandée chez Jenny. Généralement, il allait chez les couturières avec elle, regardant défiler les mannequins, heureux de cette servitude, de ce milieu féminin où il était à la fois très peu de chose et donnait à Georgette un lustre extraordinaire... *L'odor di femina* l'enveloppait de ses effluves parisiens qui grisent si doucement qu'on ne s'étonne plus d'aucune dépense... Pourvu qu'elle sortît de là souriante, le reste n'importait guère...

Quelle amertume de penser que toute cette coquetterie ne serait pas pour lui, ce soir...

Qu'aurait-il dit s'il l'avait vue à sa toilette vers six heures... Bien qu'elle laissât les choses dans ce vague qui est la pudeur des femmes lorsqu'elles sont seules, il lui avait été impossible de ne pas penser à des soins qui devaient la faire belle jusque dans les secrets de son être. Dilatée, épanouie comme une rose, elle se répétait en se regardant toute nue dans sa psyché :

— Si je l'aimais pourtant?

Mais lui l'aimerait-il?

Elle mit une combinaison en voile, si légère qu'un souffle l'eût emportée... Une patte, entre les jambes, réunissait ce vêtement, l'ouvrait sans peine...

Elle rougit en la fermant.

Qu'en serait-il?

Cette chose si douce et si chaude plairait-elle à un amant tellement averti?

San Giorno ignorait tout cela, et cependant la jalousie le transperçait.

Hélas, rien n'empêcherait qu'il eût cinquante ans, que de sournoises pattes d'oie avançassent sur ses tempes, que les plis qui tombaient de son nez vers sa lèvre ne fussent trop marqués et que son menton, jadis sa gloire, commençât de pendre un peu en se ridant. Pour sauver ce menton, il aurait dû laisser pousser sa barbe, touffue encore, et si noire, à peine parcourue de quelques fils d'argent; mais Georgette détestait les visages barbus, prétendant qu'on ne pouvait rien lire derrière des masques où se cachent les bouches fausses, les lèvres sinueuses des gredins. Comme toutes les femmes, elle croyait ne pas être aussi sensible à la vieillesse qu'à la lai-

deur... Les traits puissants de San Giorno, faits pour la sculpture, son front de Jupiter, son nez aquilin, l'énergie de sa joue un peu large, montrant une abondance de nature à la romaine, ne perdait rien, d'ailleurs, à cette nudité du visage qui, certes, convient mieux à la finesse et à l'esprit... Mais l'esprit ici vivait parmi la chair : une beauté véritable la déchirait par l'éblouissement des grands yeux, l'éclairait par la grâce du sourire, l'enchantait par la voix si chaude, si bien timbrée...

Le mâle, enfin, à mi-route du faune et de l'hercule...

Georgette ne s'avouait pas qu'André lui plaisait à cause de sa jeunesse. La nature est la plus forte; elle nous ramène à ses vues en nous trompant sans vergogne... Après les rudes caresses du satyre italien, Georgette rêvait les langueurs pâmées de ce nouvel amour où tout serait en surface lisse et en suavité, comme les baisers qu'on dépose sur le visage d'un enfant...

San Giorno se remonta quelque peu d'un sourire qu'elle lui adressa en sortant des mains de sa femme de chambre... Une seule image peut rendre ses sentiments : celle du petit enfant qui, après une journée trop peu

dure, aux mains de maîtres intraitables, revoit tout à coup sa belle petite maman, et, avec elle, la paix, l'oubli, la sécurité...

Il crut impossible qu'elle s'oubliât jamais aux bras d'un autre.

Il n'y avait qu'à marcher, qu'à laisser continuer la vie :

— Tout a toujours été plus simple que je ne l'ai cru... Un mauvais moment, un souffle, un rien : c'est déjà passé!

Au salon, ils eurent, par habitude, des gestes de mari et de femme. Elle lui enleva un cheveu sur l'épaule et lui demanda si sa robe avait perdu le pli dont elle était tellement contrariée...

Mais enfin, on sonna.

Rivanne.

Un poète, un bohème qu'elle avait hérité de sa mère, grand escogriffe frisé et aquilin.

Il venait tôt pour des raisons de maniaque : échapper au milieu familial, à la tentation de manger quelque chose qui aurait abîmé le grand plaisir de gourmandise qu'il se promettait; ennuyer Georgette, l'obliger à se presser, à gagner quelques minutes sur l'heure du repas; dire, parmi quelques madrigaux, des

rosseries dont il jouirait avec un sourire de coin...

Non seulement, il fut déçu en trouvant Georgette sous les armes, il fut déçu surtout de ne pas la trouver seule... Le marquis était là, dans toute sa gloire, — une gloire de millionnaire et d'ambassadeur qui n'était pas mince pour Rivanne... S'il se moquait de la contessina, il ne riait pas de San Giorno, homme magnifique : « un personnage du seizième siècle, plein de vie et d'éclat », pensait le bohème.

— Duchesse Dorini, je baise le bout de vos ongles roses qui sont plutôt des bijoux, et je salue le marquis de San Giorno, qui aurait pu être un duc de la Brémoille, le sort s'y prêtant...

— C'est pour cela que vous m'appelez duchesse, dit en souriant Georgette, mais vous oubliez que je suis une pauvre petite Estimal...

— Dieu vous fit reine!...

— Rivanne, vous êtes dans vos mauvais jours, répliqua Georgette... Ne raillez pas mon titre; vous savez que je n'y tiens pas...

— Est-ce qu'une déesse attache du prix à autre chose qu'à sa beauté!

Georgette y attachait du prix aujourd'hui plus que jamais, cette beauté étant promise à André de Gérard... Elle dit avec une coquetterie qui ne lui était pas habituelle, et qui frappa San Giorno :

— Oui, au fait, Rivanne, sans ambages, comment me trouvez-vous?

— Royale, impériale, divine!... Et je dois dire que le seigneur marquis est presque aussi beau que vous, bien que ce soit dans un autre genre...

San Giorno fut sensible à cet éloge spontané; car la contessina leva sa charmante figure vers l'ambassadeur dans une sorte d'étonnement à voir un homme qui se permettait d'être beau quand il existait un André de Gérard... Puérilement elle pensa :

— Qu'est-ce que Rivanne dira quand il *le* verra?

Alors qu'elle savait bien que Rivanne mordait comme un chien enragé chaque nouveau venu... Tout étant relatif, elle aurait pu juger les éloges de Rivanne en les divisant par dix, par vingt ou par cent, s'il eût eu cette simplicité d'exagération : mais le féroce bonhomme était d'autre mesure. Sa jauge plus aiguë que toute réalité trouverait mieux le fond de Gé-

rard que le mètre truqué par l'amour de Georgette... Il fallait qu'elle fût bien aveuglée pour ne pas le sentir, et pour courir le risque d'une appréciation aussi chanceuse :

— Nous avons ce soir un secrétaire de légation, monsieur de Gérard, fit-elle la bouche en cœur.

— André de Gérard? demanda Rivanne... Mais c'est un poète, oui, un briseur de phrases, un briseur d'images, un iconoclaste! Pour me résumer : un veau de lune!

San Giorno, qui détestait Rivanne, lui jeta un regard de chaude sympathie... C'était la deuxième fois dans la soirée que le bohème lui apportait du renfort.

La douche arriva tout de suite :

— Mais quel talent dans son genre, quelle vie renouvelée de la métaphore, poursuivit Rivanne.

— N'est-ce pas? dit Georgette, buvant ce lait falsifié.

— Puéril, certes, reprit Rivanne, approuvé par le marquis, coupeur de mot en quatre, obscur, quinteux...

Il allait continuer par un éreintement magistral, quand la porte s'ouvrit pour Lola Benita, laide et piquante. dont les joutes avec

Rivanne étaient célèbres chez Georgette...

— Zé né souis pas en retard, cria-t-elle... Ah! quelle bella Signor marchese! vous êtes un monstre de tenir dans les profondeurs d'un harem une si zolie femme!...

— Mais quelle accusation bizarre, madame!... Georgette a été, voilà six jours, à la soirée de l'ambassade, et elle reçoit aujourd'hui les princes de l'art et de la littérature...

— Les princes? dit Lola... Ah! c'est vous mon cher monsieur Rivanne?...

— A vos pieds, madame, humblement à vos pieds. Pas prince du tout : « ver de terre amoureux d'une étoile ».

— Amoureux, vous! reprit Lola... C'est une licence poétique...

— Une licence tout court :

Car c'est ce grain d'amour et ce grain de folie
Qui fait de moi, madame, en ce siècle effronté,
Le bon valet de cœur dont la lance se plie,
Le valet de carreau dont la lance a plié.

— C'est à moi que vous dites ça, mon cer maître?...

A vous avec mon cœur, à vous avec mon âme,
Je ne puis vous offrir que la mort de la flamme,
Je ne puis vous donner que la fin de la lame.
Je ne puis que mourir en vous disant : « Je t'ame... »

— Pour le coup, c'est une licence!

— A peine, et combien gracieuse!...

— Si je comprends, vous m'offrez des lances sans droiture et des flammes refroidies?

— Je les mets à vos pieds.

— Ce n'est pas là qu'il faut les mettre...

Rivanne regarda la contessina pour voir si elle admettrait une réponse gaillarde à cette saillie qui faisait rire San Giorno... Mais elle eut un imperceptible mouvement des paupières qu'il lut comme une bible du seizième siècle... Jour de pudeur!... Il se tut donc et se borna à joindre son rire à celui de la hardie italienne... Sa récompense ne tarda point :

— J'ai une commission pour vous, Rivanne, rappelez-le-moi, si je l'oubliais, dit Georgette.

Ces commissions-là étaient toujours des envois à Mme Rivanne et aux quatre enfants du poète... Il s'y joignait une enveloppe recéleuse d'un billet de banque. Rivanne rima sa joie :

Je suis le messager, le veuf, l'inconsolé,
Le prince de Monaco à la rouge abolie!

— Pas veinard? dit Lola Benita.

— Si, si signora... Je ne me plains jamais

quand j'ai devant moi le fumet des truffes, le bouquet des vins, et derrière moi :

L'effroyable tanière où je vis enchaîné,
Parmi l'odeur de l'encre et le papier froissé.

Il se tut. Lanoton se tenait devant lui, une main tendue, petit homme à la face brève qui rappelait dans ses traits à la fois les brimades de son enfance et les efforts qu'il avait fait pour y répondre.

— Lanoton! s'écria Rivanne... Je te croyais en loge...

— Tu auras confondu avec l'éloge du *Temps*...

— Vraiment, s'écria Georgette, un article?

— Vous n'y pensez pas, dit Lanoton, deux lignes acides pour se couvrir... Si mes toiles allaient avoir du succès! Le *Temps* ne gaspille pas sa bonne encre.

Le salon se remplissait... Les Valmore étaient déjà là quand André parut... Il avait mis beaucoup de soin à sa toilette, les cheveux ondés au fer, une cravate et un gilet impeccables. Georgette reconnut avec joie qu'elle ne s'était pas trompée, qu'il était beau, rempli de distinction, la bouche spirituelle et le regard innocent... Nouveau dans ce cercle.

un silence l'accueillit. Il n'en fut pas intimidé, se pencha avec une bonne grâce souriante sur la main de la contessina, puis subit les présentations, regardant tout le monde dans les yeux comme pour y lire sa destinée... Un moment ses yeux s'arrêtèrent dans ceux de la Vasantena... Et il revint vers la maîtresse de maison juste à temps pour lui offrir le bras, car le dîner était servi.

Le dîner lui plut, gai, fastueux par le menu, par les vins, mais d'un genre libre, spirituel et, grâce à Rivanne et à Lanoton, assez près de la « blague » pour ne laisser de prise à aucun ennui... Les femmes étaient jolies, Mme Valmore, blonde éclatante, une petite Hindoue, noire au point que son visage brun, et comme passé à la fumée, paraissait blanc, enfin, la Vasantena dont les yeux bleus entourés d'un cercle foncé brillaient de l'éclat des saphirs. Toutes, pour satisfaire au goût du jour, portaient si peu de vêtements qu'on devinait les lignes de leurs corps à chaque mouvement qu'elles faisaient... Ces mouvements eux-mêmes avaient la gaminerie de la mode, et la contessina, dans une robe d'un bleu nattier, laissait voir par l'entre-bâillement de son corsage, des seins plus doux que des colombes,

tandis que ses épaules avaient la blancheur de la neige... Elle s'occupait d'André, assis à côté d'elle, écoutait avec extase ses anecdotes légères...

— J'aimerais voir monsieur de San Giorno autrement qu'en peinture, déclara tout à coup Rivanne.

— Mais vous le voyez très bien!

— Non, dit Rivanne, je ne puis voir le *signore marchese* qu'à travers une branche d'orchidées et les vapeurs du potage bisque. Un velours rouge, ce potage. Oh là! Baptiste, n'économisez pas la *zuppa*, dit-il en retenant le valet par la manche... Il m'en faut pour faire un lit à ma dyspepsie, un lit où je coucherai tout à l'heure une tranche de foie gras rose au porto annoncé sur le menu, après un blanc de poulet et une salade russe, cette salade où notre contessina mêle des noix et des bananes... Quel lit je prépare, et pour quels amours!

Il chantonna d'une voix juste et parfaitement timbrée :

Tous les chevaux du roi
Y passeraient ensemble!

Puis se tournant vers Georgette :

Maaame s vous vouliez,
Madame si vous vouliez.

— Très peu pour moi, Rivanne...

— Vous ne trouvez pas ma chanson jolie?

— Je la connais, je l'ai chantée... Et vous la chantez très bien...

Rivanne, comme tous les bouffons, comme le neveu de Rameau, jouait à l'amoureux... C'est une espèce de tribut auquel ils se croient forcés... Georgette lui pardonnait seulement sa gourmandise, qu'elle trouvait charmante chez un homme capable de l'orner d'esprit...

Elle l'avait fait venir pour qu'il donnât au dîner le ton qu'elle désirait. Assez fin pour le deviner, sentant anguille sous roche à voir Georgette épanouie et San Giorno terne, sa méchanceté naturelle trouva de l'exercice... Il aimait farouchement voir souffrir, ayant beaucoup souffert lui-même... Son œil vert brilla d'une flamme démoniaque pendant qu'il imaginait Georgette amoureuse et le marquis cocu. Il se répandit en saillies, en anecdotes.. Les pointes acérées de Lanoton, de temps à autre, le criblaient avec art comme des banderilles sur la nuque du taureau... Valmore intervenait aussi, sautant sur un nom, racontant

tous les potins de Paris. On s'amusait... Les vins les plus fins accompagnaient les plats les plus illustres... Le foie gras au porto arracha un cri d'admiration à Rivanne, et Lanoton dit avec ironie :

— Mauvais pour toi, cher maître... Tu devrais renoncer en faveur du repos de ta nuit.

— J'en veux, déclara Rivanne, quand je devrais attendre le jour sur l'allège de ma fenêtre... C'est une affaire entre le bon Dieu et moi... Le foie gras ne doit pas me tuer parce qu'un pauvre diable a des réserves pour tous les poisons... Ce sont les effets bienfaisants du jeûne obligatoire... Aucune tranche de cette merveille au porto ne nuira à ma dyspepsie congénitale, parce que ma dyspepsie se nourrit à l'ordinaire de pot-au-feu...

— Et d'ailleurs, cria Lanoton, si tu en mourrais, tu mourrais sur ton champ de bataille... Ta vie se passe à lutter contre l'indigestion... Savoir qui l'emportera?

Rivanne, pour toute réponse, vida une coupe de champagne, puis :

— Je t'en souhaite des indigestions comme les miennes!... Tu n'as jamais rien compris à ma victoire sur la matière... Ce n'est pas avec mon estomac que je digère, c'est avec mon

cerveau... Comment veux-tu que ce poème m'échappe... Regarde cette nappe de graisse parfumée, cette truffe que le *signore marchese* y ajoute de son cru, dont je l'approuve; mon estomac connaît des ressources presque infinies et fait joujou avec les deux essences, l'animale et la végétale: il les met en cent figures comme le demande Montaigne. Il les comprend, donc il les digère. D'ailleurs, avec l'aide de ce blanc de blanc que ne digérerait-on pas! Mets-moi seulement devant un bifteck de canasson et quelque rude pinard, tu la verras, ma dyspepsie; mais, ô blondeur onctueuse, ô noir bonbon de la terre, ô sublime extra dry qui rit dans ma coupe, remèdes à tous les maux, j'en fais offrandes aux dieux!

— Tu en mourrais que tu n'en conviendrais pas, dit Lanoton. Dépêche-toi de m'envoyer le plat...

— Oh! que ces tranches sont grosses, s'exclama pour toute réponse Rivanne en immobilisant le maître d'hôtel.

La plaisanterie n'était pas neuve, et chacun riait d'avance pendant qu'il faisait passer deux de ces trop grosses tranches sur son assiette.

— Jamais, dit Lanoton avec un geste de

dépit, je ne pourrai me mettre à ta hauteur...

— Tu ne t'es jamais regardé, Lanoton... La race, tu penses bien! Sans ça, comme dit Mirbeau...

— Tu n'es pourtant qu'un Savoyard...

— Oui, mais de la montagne.

Avait-il raison? Il étalait une anatomie maigre et dominatrice à la Lamartine... A côté de lui, le peintre semblait de petite nature, malgré son intelligence et sa finesse... Mais il se vengea d'un mot :

— Poète!

— Oh! dit San Giorno, heureux poète!

— Pas plus poète que vous, marquis, qui sûtes nous donner un tel champagne, et pas plus que la comtesse Dorini qui s'entend à trouver ce que l'art de la cuisine peut produire de plus subtil :

Car il est sacrissime et pérambulatoire
Que le souci d'aimer et le souci de boire
Accompagnent toujours le souci de manger,
Et que le blond champagne et le bordeaux léger
Entourent comme un lac le foie gras au porto,
L'un chauffant l'estomac et l'autre le dodo...

Gérard vivait cette heure chaude avec l'animation de la jeunesse et le violent appétit de plaisir qui le grisait bien plus que le vin. « Le

poète qui sommeille » de Musset, a, de nos jours, une autre origine que celle du besoin d'être tranquille... Nos poètes ont eu l'exemple de quelques fins épouvantables : celle de Chateaubriand, celle de Lamartine, par exemple... Ils savent parer à la menace... Beaucoup d'argent pour soutenir beaucoup d'honneurs. Cela, d'abord, le talent ensuite, s'il en reste... N'empêche que les fêtes de l'esprit étaient les véritables fêtes pour ce secrétaire de légation, et que le bohème Rivanne avec sa verve et ses impromptus lui donnait plus d'envie que l'ambassade de Londres ou de New-York... Ce sont les petits dessous de la vie parisienne qui échappent aux étrangers...

Ils n'échappaient point à Rivanne... Libérale et magnifique, sa louange chauffa Gérard comme une lave brûlante... Il ne lui coûtait guère, — au prix de quelle truite saumonée, de quelle aile de chapon et de quelle tranche de foie gras —, de signaler le génie du nouveau favori... Toute l'envie du poète fondait dans le jus des casseroles!

Lola Benita criait :

— C'est pour moi, Georgette, les Paul de chez Rebattet?

— Peut-être, fit Rivanne, oserai-je revendiquer la glace de Boissier.

— Et moi les exquises crèmes à la rose! suggéra Lanoton.

Une paix venait avec le dessert et les fruits, — si merveilleux que Rivanne, qui les guignait depuis le commencement du repas, ne trouvait de place que pour une passe-crassane... Mais il y aurait un petit sac à emporter où il trouverait moyen de mettre deux calville. Il égrena encore une grappe de frankenthal, retour de Boitsfort, et des figues violettes du Soudan.

— C'est tout à fait actuel, murmura Valmore à l'oreille de la Vasantena, ce goût de la bonne chère... Longtemps, il y eut un genre qui consistait à mettre tant de bonnes choses sur la table et à les dédaigner... Aujourd'hui, nos belles les mangent et ne s'en trouvent pas moins minces.

— Elles jeûnent un jour, sinon deux par semaine, cher monsieur... Et au moindre lardon, le massage, le Hamman...

— Oui, il faut qu'une femme soit à point...

— Comme les volailles!

— De luxe, appuya Valmore en riant.

Georgette jeta un regard autour de la table.

La gloutonnerie de Rivanne, à bout devant un dernier petit four à crème jaune, languissait... Lanoton finissait une pêche...

Elle se leva...

Déjà les valets retiraient les chaises, ouvraient la porte du grand salon : le café était servi.

— Eh bien! chère madame, dit André, vous vous y entendez à créer une atmosphère de plaisir et d'amour...

Elle rougit :

— L'amour est de trop, monsieur de Gérard... Comme disait à peu près Lavoisier : il ne se crée pas, il se forme.

On était arrivé au salon, le café servi dans des tasses de porcelaine chinoise, et toute la gamme des liqueurs d'après-dîner. L'animation grandit encore... Rivanne attirait autour de lui les Valmore et la petite Hindoue... Lanoton parlait d'art avec Lola Benita... La Vasantena finissait son café auprès d'André...

Longtemps ils se regardèrent en silence. Elle était émue, mais elle s'efforçait de le cacher.

— Pourquoi donc me regardez-vous ainsi? demanda-t-elle enfin d'une voix un peu bri-

sée... Est-ce que je vous rappelle la femme au loup?

— Plus que jamais, dit André... Elle avait ce grain de beauté sur la lèvre, et cette inoubliable souplesse d'allure...

— Racontez-moi comment vous l'avez connue?...

— Impossible, murmura André, vos chastes oreilles ne soutiendraient pas un tel récit!

— Vous méprisez cette femme?

— Un gros mot, chère madame... Je ne suis pas un imbécile, et je comprends les écarts d'un tempérament.

— Hélas, répliqua-t-elle, vous autres hommes, vous ne lisez jamais au fond de certaines natures désespérées... Je suis sûre qu'il s'agit de quelque malheureuse dont on a brisé le cœur et flétri l'imagination... Elle vous aura aimé, et vous en aurez cru son attitude plutôt que de chercher à pénétrer sa pensée.

— Mais elle ne me le demandait pas!...

— Vous aurez pris une minute d'égarement pour du vice invétéré.

— Je n'ai rien pris du tout, fit André qui trouvait un charme pervers à cette conversation, je n'ai rien pris du tout, sauf la femme elle-même...

Elle pâlit et il pâlit... Il ne doutait plus que ce fût elle qu'il avait tenue dans ses bras, et elle ne paraissait pas vouloir s'en défendre...

— Et je l'ai prise uniquement parce qu'elle s'est donnée... Car si courtes qu'aient été nos relations, je suis bien forcé de reconnaître qu'il y avait de sa part une sorte de choix...

— Dites un choix déterminé, et qu'elle ne se serait donnée à nul autre...

— C'est invraisemblable...

— Elle a pu avoir une de ces aberrations qui s'expliquent par la bassesse des hommes qui entourent une femme...

— Oh! je la plains, s'écria André... Et d'ailleurs, je lui dois un des plus vifs plaisirs de ma vie.

— Un plaisir seulement? murmura-t-elle d'une voix rauque d'émotion.

— Je mentirais, dit-il, elle m'a laissé un souvenir où l'admiration se mêle à la gratitude... Et peut-être serait-il intéressant pour tous les deux que nous nous voyions et puissions nous expliquer...

— Je suis persuadée qu'elle le souhaiterait aussi...

Elle fut interrompue par Georgette dont la

jalousie se réveillait à les voir de nouveau engagés dans une conversation intime.

— Vous connaissez donc la Vasantena?

— Elle a été à New-York, répondit évasivement André.

San Giorno souffrait le martyre et ne voulait pas se l'avouer...

— Je passe à l'ambassade, dit-il à l'oreille de Valmore. Un petit téléphonage avec le ministre Caraccio en présence de mes secrétaires. Je file à l'anglaise...

Quand Georgette s'aperçut de son départ, elle en fut charmée... M. de Gérard, malgré des madrigaux, lui paraissait froid et elle l'attribuait à la présence de San Giorno... Justement, elle regardait avec le beau jeune homme, des bibelots et des tableaux.... Sous prétexte de lui en montrer d'autres, elle l'attira dans un deuxième salon, désert à ce moment... Il s'échauffa, prenant dans sa main des statuettes de Tanagra, parlant de leur origine égyptienne, et se répandant en considérations voluptueuses sur l'amour singulier des Pharaons pour leur sœur...

— Je n'aime vraiment, dit-il, que la ligne égyptienne.

Elle pensa tout de suite qu'elle adopterait cette ligne. Sa hanche étroite, ses traits purs et éveillés s'en accommoderaient.

— Ils nous ont apporté le galbe, appuyait André, cette chose d'abord inconnue des Grecs qui l'ont prise là... Je parle bien entendu, pour une seule époque : la Saïte...

Elle l'écoutait, fervente... Ce qu'il disait, pour être fin et marqué d'expressions choisies, prenait son plus grand éclat de l'attention de Georgette... Il le sentait et, de plus en plus, trouvait, en feuilletant dans l'histoire, des idées si délicates qu'elles le confondaient lui-même; car nous ignorons les trésors que nous avons au fond de nous; il faut une occasion pour qu'ils sortent, et nous sommes les premiers surpris de les trouver, comme un plongeur retenant son haleine devant les splendeurs d'un fond de mer...

Plus belle que la Sulamite, elle levait des yeux de gazelle vers son seigneur, avec un étonnement divin.

— Comme c'est intéressant, chuchota-t-elle.

Elle parlait bas, de peur que le bruit léger de sa voix ne suffît à interrompre cette adorable causerie...

Lui, tout en parlant, l'admirait, enfoncée

dans son fauteuil, un peu penchée en avant, la bouche tendue comme celle d'une petite fille devant des friandises, et ses beaux yeux, noyés dans leur extase, ne recevant la lumière que pour la rendre avec effusion. Sa gorge offrait des seins petits et ronds poussant un peu le corsage, et sa poitrine, pleine et modelée comme un marbre, finissait à des épaules légèrement tombantes, si délicieuses à voir qu'il se sentait évanouir à la pensée d'y poser un jour sa tête avec confiance et volupté.. La jambe, au mollet long, semblait, derrière le bas de soie d'argent, comme une chose sacrée dont on ne se figurait pas sans émotion le prolongement perdu dans les lingeries d'un temps qui laisse la femme si libre d'être peu vêtue. Tout évoquait les deux formes sous lesquelles nous comprenons le mieux la volupté et l'amour : l'enfance, le luxe...

Elle avait la douceur, l'abandon des petites filles et l'éclat, le mystère d'une toilette qui tient toute dans une perfection de la mode, dont le secret échappe aux non-initiés. Il n'échappait pas à Gérard qui savait ce que peut être une Parisienne portant toujours ce qu'il y a de plus chic : des souliers de chez

Pérugia, une jupe de Dœuillet, des joyaux de Boucheron, des bijoux anciens de Vécard, une coiffure soignée par Antoine, des parfums de Chanel...

Par là, sans doute, par ces soins ardemment recherchés, elle était une courtisane, mais elle l'était sans effort, sans caprice, parce que sa mère l'avait élevée dans cette recherche et ne lui avait jamais permis aucun écart... Elle lui abandonnait bien des libertés, elle ne lui laissait pas celle de porter ou d'employer du toc... Ce n'eût été qu'un savon, il fallait le meilleur... Toute dentelle, tout bijou devait être en vrai : l'horreur du faux venait à l'enfant hétaïre comme un réflexe... La mère, si Parisienne, en ne permettant pas qu'une chose d'apparence douteuse entrât dans l'intimité de la toilette de sa fille donnait une estampille, une marque de contrôle à tant de charmes naturels. Elle les garantissait à l'homme qui devait s'en éprendre...

Ces pratiques sont celles qui ont remplacé pour nous les ennoblissements de la paresse, les longs ongles certifiant que l'odieux travail n'a pas avili la pureté des mains, la blancheur et l'impassibilité du visage, certifiant que l'effort n'a pas défiguré des traits voués au

rêve et que le rêve sculpte de ses doigts légers...

Pour Georgette, il y avait là une seconde nature... Elle évitait le laid comme on évite une tache... Son goût, formé de bonne heure semblait un caprice et n'était qu'une habitude... Au début de leur liaison, San Giorno, dans la secrète avarice indulienne, avait souvent été fâché qu'elle se jetât vers ce qu'elle voyait de plus coûteux... Il croyait reconnaître là une rapacité de bourgeoise pressée de se faire un pécule... A la longue, il avait su que c'était seulement l'attraction pour les choses bien faites; coûteuses parce qu'on ne réalise rien sans le concours du temps et de la matière... Elle écartait le truqué, le faux, le plaqué, comme un animal repousse un aliment que la nature ne lui destinait pas ou qu'il n'a jamais mangé dans sa jeunesse...

Sa manière à elle d'être économe eût été le renoncement... Jetée à la misère et à la faim, une chambre nue, de couleur aimable, une jupe simple comme un cotillon, mais du bon faiseur, l'auraient contentée... Elle apportait dans sa charité l'élégance qu'elle mettait dans son luxe, et dans le moindre de ses gestes... Les pauvres y gagnaient... Nous avons ainsi.

au milieu d'une civilisation de goujats et de crétins, des créatures éthérées par la finesse du goût autant que les saintes de jadis par les béatitudes de la prière... Ne sont-elles pas d'ailleurs le plus sublime chemin vers la perfection?... Qui s'y trompe?... La foule est à leurs genoux: elles la consolent de tant d'infamie; leurs petits gestes, au cinéma, rencontrent de frustes adorateurs, et leurs silhouettes, au bord des trottoirs, domptent les fureurs de la brute...

San Giorno, fin et fort, buvait à cette beauté comme à une fontaine. Il se rendait compte qu'elle n'était pas seulement le plaisir de ses lèvres, la joie de son cœur, la volupté et l'amour, qu'elle était aussi ce qui ouvre et ferme l'univers, le « sésame » de l'habileté à vivre, du talent, de l'élégance, d'une chaude et perpétuelle initiation. Regardés sans elle, aucun paysage, aucun tableau ne lui plaisait... Il goûtait par sa bouche et touchait par ses doigts... Elle était sa mesure et sa lumière. Epouvanté parfois d'une telle sujétion, il essayait de rompre, d'élargir, tout au moins, le lien qui le rattachait à elle, mais il retombait brisé, adorant son esclavage et jusqu'à la prévision de son martyre...

André de Gérard était d'autre mesure... Si ému par la présence de Georgette, il n'abandonnait aucun de ses égoïsmes... Son désir d'elle tournait certes à la passion, mais il dominait ce désir au point de calculer, comme font les acrobates des hautes voltiges, le point où il perdait pied et le point où il se raccrocherait à la corde salutaire...

— Curieux appartement que celui-ci, dit-il...

— Il n'y a d'intéressant que la pergola et le jardin d'hiver...

Elle souleva une draperie... Il vit une galerie qui reliait un jardin d'hiver à une terrasse treillagée...

— Vous avez le génie des ameublements! J'en ai retrouvé quelque chose à l'ambassade d'Indulie...

Elle rougit de plaisir... Dans cette singulière intimité qu'elle avait avec la marquise de San Giorno, celle-ci lui avait abandonné le sceptre du goût... L'Indulienne riait bien de la Française, pour ne pas en perdre l'habitude, mais elle sentait cette force sur elle et lui obéissait en toutes choses, sachant, comme elle le disait, la différence qui sépare le goût indulien du goût français... Peut-être

pensait-elle « du mauvais goût français »...

Georgette tenait toujours la portière au bout de son bras et força André de Gérard d'entrer...

Il lui parut être dans quelque rêve, et qu'un magicien lui donnait l'âme libre, épanouie de ces couleurs...

— Vous êtes une artiste, chère madame, dit-il, et je vous aime...

Une rougeur envahit à la fois tout le corps de Georgette... Cet aveu qu'elle attendait lui arriva sous la forme d'une effusion de la nature entière. Ses petits seins tressaillirent; son ventre de femme, par un irrésistible instinct, se rapprocha d'André, pendant qu'il la prenait dans ses bras et baisait ses beaux cheveux bruns, ses grands yeux, sa bouche fiévreuse...

— Ah! que je vous aime, disait-il, avec sa voix des séductions... Quel bonheur! Dites-moi que vous m'aimez aussi, que vous serez à moi...

Elle s'abandonnait, petite fille, hier rieuse et légère, aujourd'hui, profonde de sa passion, esclave et soumise... A peine put-elle murmurer, à moitié évanouie :

— Oui, moi aussi!

— Elle m'appartient, pensa-t-il, goûtant son triomphe...

La petite serre était muette... Tant de fleurs, et cette atmosphère où le rouge, le pourpre surtout, la couleur du sang, prenait son regard, lui versaient un philtre amoureux...

Il hésita un moment, puis il sentit sa virilité ardente et forte. Avec une sorte de précipitation, il saisit la contessina par la taille, lui baisa les lèvres...

Elle lui rendait ses baisers, vaincue, ardente, serrée contre lui, par ce mouvement naturel qui ressemble à celui des palombes...

Avec une douceur invincible, il soulevait la jupe fragile, quand, tout à coup, il trouva une résistance, et le raidissement d'un ventre qui se retire et s'effraie...

— Non, non, dit-elle, pas maintenant.

Un flux chaud ruisselait le long de sa cuisse... Ses règles étaient venues dans l'émotion de cette heure suave... Elle repoussait d'un instinct plus fort l'amant qu'elle adorait.

Lui, sans comprendre, poursuivait son projet...

— Oh! je vous en prie, murmurait-il... Je vous aime, aimez-moi... Donnez-moi cette preuve...

Elle balbutiait, malheureuse de refuser un don qu'elle s'était promis de faire avec tant de joie, sa joue chaude, sa bouche fiévreuse en quelque sorte ruées sur le visage d'André :

— Plus tard, mon chéri... Nous ne pouvons pas rester plus longtemps. On nous cherche...

Il était à cent lieues d'imaginer les motifs de cette soudaine obstination... Mille sentiments le poussaient, parmi lesquels celui du temps perdu, de cette cour à refaire; car il crut se trouver devant un manège de coquetterie...

— Je vous en prie, murmura-t-il... Vous ne savez pas ce que vous faites en vous refusant ainsi... Tout notre amour est menacé!

— Oh! pas cela, chéri, pas cela, dit-elle... Je ne veux pas vous perdre... Mais comprenez donc... Je suis, j'ai...

Et avec une violence subite, elle appliqua sa bouche à l'oreille de son amant pour lui murmurer le fatal secret.

Elle n'en eut pas le temps... Il l'avait renversée; mais, au moment même où elle se livrait avec une sorte d'ardeur désespérée, une interrogation cruelle barra le front du jeune homme d'une ride verticale...

Sa virilité, jusque là triomphante, s'eteignait en lui.

— Georgette, murmura-t-il avec terreur, Georgette, qu'avez-vous fait?

Elle cachait son visage dans ses mains; elle attendait éperdument une caresse qui ne venait pas.

CHAPITRE VI

Quand André de Gérard rentra chez lui, il avait l'impression de fin du monde que laissent ces disgrâces... Il se murmurait rageusement :

— Je m'en fous!

Mais rien n'arrêtait la honte, cette sensation d'échec, cette impuissance ridicule qui a poussé tant de gens au suicide. Il avait beau résumer sa colère dans un ricanement :

— J'ai fait mes preuves!... Est-ce que je tiens tellement à augmenter ma collection!

Les mots ne guérissent pas les états d'âme... Il avait fait ses preuves avec d'autres, pas avec Georgette, et l'opinion de Georgette importait seule...

Combien il regrettait sa hâte...

Le temps qu'il voulait épargner, il allait le perdre; car, de toute son humiliation. de

tout son besoin de revanche, il voudrait posséder Georgette, il aimerait Georgette.

Sans le savoir, la jeune femme avait choisi le meilleur moyen de mettre André de Gérard à ses pieds.

Ce n'était pas seulement son amour-propre qui saignait : sa blessure atteignait son âme même.

Comme il faut toujours que la nature balance nos avantages, le beau séducteur recélait cette disgrâce auprès de laquelle, sans doute, celle d'avoir une loupe sur le front ou quelque cicatrice mal placée au visage n'eussent été que des enfantillages... Stendhal l'a connue, et aussi, Balzac avec la Castries, Jean-Jacques avec d'Houdetot.

Tout jeune, à seize ans, il avait voulu faire l'hommage de sa virginité à une femme de chambre... C'est l'âge où on ne sait pas encore que les femmes succombent tout à coup... Celle-ci, inexpérimentée, elle-même s'avisa de céder dans une alcôve où il l'avait suivie, fourrageant des jupes qu'on lui livrait, goûtant des baisers qu'on lui laissait prendre et ne comptant guère sur rien de plus... Or, elle s'était abandonnée soudain,

avec un soupir, et avait attendu l'attaque du jeune mâle.

A sa grande surprise, cette attaque n'était pas venue.

Le plus surpris, ne fut pas elle.

Inquiet, confus, désespéré, André s'affola...

On a, à cet âge, de si longues preuves de puissance, un éveil si vif à la moindre image, des nuits si entières de volupté criante et dressée, qu'il n'imaginait pas une telle déconvenue possible...

Elle le fut hélas, et si complète, qu'il crut tout perdre à jamais... Plus il s'interrogeait pour savoir si le flot allait remonter, plus la nature, lâchement reployée, l'abandonnait. Son cœur se glaçait, une espèce de rictus douloureux errait sur son visage...

Le moindre abandon, une parole aimable, un prétexte pouvait le sauver...

Ce fut un éclat de rire qui vint.

La petite se tordait à le voir penaud et bouleversé!... Elle se rendait très bien compte, ayant eu, pendant les heures où il se pressait contre elle sans oser rien lui demander, la preuve qu'il était un homme, qu'il ne s'agissait que d'une défaillance momentanée... Mais elle ne songea guère à l'aider... Elle rit de le

voir pitoyable, trouvant la chose comique, nullement dramatique. Partie remise, voilà tout!... Sa raillerie se fit d'autant plus cruelle qu'elle ne disposait, ce soir-là, que d'un temps limité...

Resté seul, il fut un orgueil saignant... Il se crut déshonoré, flétri, retranché de la communion des hommes.

Il dormit cependant, et le rêve lui accorda ce que la réalité lui avait refusé... C'eût été mal le connaître que de supposer qu'il y prit même garde... Séducteur né, la possession, pour lui, ne se confondait pas avec la jouissance... Il voulait posséder, triompher ardemment, puissamment, d'une créature féminine... Le jour qui suivit, rassuré par certains témoignages, il risqua, sous l'aiguillon de son amour-propre à vif, ce qu'il n'aurait jamais osé la veille : il monta la nuit, en retenant son haleine, l'escalier de service qui menait chez sa belle, gratta à la porte.

Elle ouvrit volontiers, mais elle fit encore une plaisanterie sur sa défaillance.

De nouveau, sa virilité mourut...

Il était maintenant dans le lit d'une femme, chose si surprenante pour lui, qu'elle aurait dû, pensait-il, le transporter jusqu'aux plus

formidables exploits amoureux, et, voilà qu'il cherchait, pâle et contraint, à trouver une vigueur qui n'apparaissait pas, à lutter comme un malheureux vieillard à la recherche d'un coup de surprise... Lui, André de Gérard, un des meilleurs athlètes de sa classe!

Le dompteur qu'il rêvait d'être était dompté.

S'il avait pu pleurer, sans doute, l'heureuse diversion se serait produite; ou si cette femme, sotte et légère, eût été une petite mariée adorable d'innocence, la crise n'aurait laissé qu'une trace passagère. Sous le rire profanateur, les insultes même, la volonté essaya d'intervenir dans le domaine propre à l'inconscience, et tout sombra...

Il ne fut qu'une épave.

Les dents serrées, tremblant, indécis, ne lâchant pas une proie qui se révoltait, essayant des caresses qu'on lui refusait, ou qu'on acceptait avec dérision, il dut rentrer chez lui, passer cette nuit dans la honte...

Mais l'homme était de la race qui se ressaisit... Si jeune, il s'analysa et reconnut bientôt qu'il fallait avant toutes choses, un abandon, un oubli, fussent-ils artificiels... Il chercha, tâtonna, se dressa lui-même, comme on

dresse un cheval rétif... Enfin, un jour, un peu d'opium, un peu d'ivresse aidant, dans une de ces heures où il semble à la jeunesse qu'elle peut affronter même la honte, il vainquit, se retrouva...

Mais il lui resta une défiance.

En effet, faisant la cour à d'autres femmes, trop souvent au seuil du paradis, il fut précipité en enfer...

Alors, il devint un séducteur professionnel... La tare secrète qu'il redoutait toujours, fut la cause profonde de son immoralité; chacune de ses conquêtes achetée par la ruse, par de longs travaux d'approche...

Il fallait amener la victime jusqu'à la situation incertaine où il pouvait la refuser sans blesser son amour-propre.

Ainsi sa faiblesse était le plus puissant moyen de sa séduction : car les femmes étonnées prirent pour du dédain sa crainte, et, plus il reculait, plus elles le pressaient...

Il vivait sur le tranchant de ce rasoir.

Son geste de défense, devenu instinctif, ajoutait à la fascination de sa personne... Il n'en était pas moins un pauvre être toujours sur le qui-vive, toujours dans la crainte d'un coup d'assommoir...

Pour ne laisser dans l'ombre aucun coin de cette nature singulière et exquise à la fois, il faut signaler sa rancune contre les femmes... Sans doute, s'il les avait eues comme tout le monde, la gratitude eût éteint le mépris; les sentir si bien gagnées par lui, si prêtes à lui offrir les indicibles joies avec le parfum de leur âme, l'aurait apaisé... Mais ses premières déconvenues, la peur qu'il eut ensuite, la nécessité de se faire chasseur au lieu d'amoureux, lui firent découvrir chez elles plus de défauts que de qualités... Les prenant par la ruse et le calcul, il crut qu'elles y étaient plus sensibles qu'à la franchise et au génie...

En somme, elles ne se donnaient pas : il les forçait.

Rançon terrible du bonheur, rançon sans laquelle il est probable que l'humanité n'existerait pas... Bonaparte, tout puissant sur le champ de bataille, est presque démuni dans les alcôves, et Casanova, qui a des qualités de nègre, n'est dans la vie qu'un aigrefin...

Le médiocre, ignorant les lois universelles, se contente de vivre sous des coups qui sont tantôt ceux de la fortune, tantôt ceux du malheur; mais André de Gérard, trop intelli-

gent, organisait sa vie comme il organisait ses vices, et avait ainsi une raison secrète à son pessimisme...

L'Ecclésiaste a tort quand il dit que le prix de la course ne va pas au fort; en réalité, la vitesse n'est qu'un des éléments de la course... André, beau, sain et riche, en se cassant le nez sur une petite faiblesse, apprit les règles d'un jeu supérieur; ces règles l'avaient rendu sarcastique, mais plus grand que ses rivaux...

Une question se pose qui vaut d'être résolue... Pourquoi, ayant vaincu, ne choisissait-il pas d'être le beau vainqueur? Pourquoi pas le bel amour, le noble amour? Tous les jours, une réponse nous vient de la vie : le scepticisme qui sauve, tue en même temps... André gardait le plaisir de vaincre et perdait le bonheur de posséder... C'est pourquoi, homme de toutes les instabilités, son idéal était Clotilde de Martemort, sa dot, son nom...

Les désillusions de la veille le faisaient se prémunir contre les blasements du lendemain! Il croyait de bonne foi que le pain quotidien de la vie était de cravates et de plaques...

Peut-être aussi n'était-il pas constitué pour mener jusqu'au bout la lutte vers une supériorité dont il goûtait trop les amertumes... Se

laisser tomber le plus tôt possible dans l'*aurea mediocritas* peut devenir le secret effort d'un homme d'esprit... Il n'y a pas moyen de mieux mépriser le monde... Mais, — puissante excuse de la nature qui fait souffrir les hommes —, il eût été dommage qu'une sensibilité exquise ne fût pas épuisée avant que l'univers la rejetât comme un citron vidé... Georgette devait être le lieu des suprêmes épanouissements de Gérard : de ses dernières douleurs, de ses ultimes effrois?... Après cela, un abîme s'ouvrant, il serait reçu sur le mol oreiller des Martemort et suivrait toute sa vie le fastueux corbillard de sa propre existence, couvert des fleurs de sa jeunesse...

Le lendemain, Georgette recevait la visite d'André de Gérard, pâle d'une nuit sans sommeil, mais d'autant plus beau, par ce privilège de la jeunesse qui rend les yeux étincelants dans la fatigue et la bouche passionnante dans la souffrance...

Elle ne dit qu'un mot, le mot qu'il fallait :

— M'aimez-vous encore? Ne vous ai-je pas déplu?

Après quoi, il ne pouvait que la prendre dans ses bras, et elle lui murmura dans l'oreille, le motif de sa résistance.

Cette situation était la meilleure qu'André put souhaiter : une excuse derrière laquelle cacher sa faiblesse, puisque la nature lui rendait sa virilité quand il n'en avait pas besoin...

Au cours des plus tendres effusions, il feignit un emballement irrésistible et passa outre à l'indisposition de Georgette... Leur étreinte eut ainsi le caractère sanglant du viol habituel de l'épousée. Ravie et craintive, elle connut le bonheur dans l'ivresse du triomphe d'André; car sa joie à lui fut indicible.

Des semaines splendides suivirent...

Sceptique, tranchons le mot, cynique dans le fond de sa nature, il goûta d'être le *héros*, ce personnage qui, tout à coup, domine une situation, reçoit sans donner, brille sans esprit, est aimé sans cœur... Les domestiques couraient sur ses pas avec des sourires, avides du moindre de ses ordres, et même, chez les femmes, il rencontrait une offre timide, le don de leur corps si cela lui avait plu...

Georgette vivait la vie double et triple de l'amour, ne faisant pas un geste qui n'eût pour objet de séduire son amant, ne cherchant, du soir au matin, qu'à trouver comment elle pourrait lui plaire, et montrant tou-

tefois cette singulière ardeur de la femme qui, parmi les plus grandes joies comme parmi les plus grands chagrins, s'occupe de ses fleurs, de ses oiseaux, de ses poissons et de son petit chien...

Son bonheur était une chose essentielle dont elle n'aurait pas, pour elle-même, cherché d'amplification, mais elle pressentait qu'André n'en jouirait pas ainsi, que tout était, pour lui, images voluptueuses, joies extérieures, moments d'orgueil, esclavage et domination...

Et alors, ces moments, elles les préparait, feignant des fantaisies, des caprices, dînant au restaurant, soupant au sortir des théâtres, allant passer une semaine dans les bois de Fontainebleau, revenant à Paris pour courir les couturières, les thés, les bals, les conférences et les salons...

Il n'avait pas eu de maîtresse comme elle, ce jeune et charmant corps, cet adorable et piquant esprit, cette courtisane avivant le désir, cette amie créant l'atmosphère de la volupté, cette brillante créature soumise comme un enfant, ce papillon posé sur toutes les fleurs de la vie.

LIVRE DEUXIEME

CHAPITRE PREMIER

Il y a des heures pour tout. Dix ans auparavant, San Giorno aurait fait le jeune homme, essayé d'oublier Georgette dans les bras d'une autre... Cela lui était impossible aujourd'hui. Georgette était ce dernier amour dont on a bien tort de ne pas parler autant que du premier, ce dernier amour qui donne lieu à plus de crimes que l'autre et à plus de suicides.

Le vieux sang latin impitoyable, malgré la sentimentalité italienne, se réveilla chez San Giorno avec le dégoût de la vie. Tuer André de Gérard lui paraissait, comme à un bandit corse ou à un bandit sicilien, la seule forme où se pût apaiser une insupportable fureur, une humiliation qui croissait avec les jours,

une passion qui le livrait à tous les diables...

Dans la première poussée de sa haine, il crut n'avoir qu'à courir, à gifler le jeune premier... Mais il sentit ses liens : ces formes plus compliquées encore pour un ambassadeur que pour un autre homme. Et il y avait surtout Georgette... L'idée de la perdre à jamais lui était encore plus insupportable que l'idée de l'offense subie... Dans ces contradictions, un soir, dans sa chambre, il sentit ce chancellement de tout l'être qui est comme le déracinement des hommes sous les tempêtes de la vie. Deux ou trois crises comme celle-là, ce serait la vieillesse. Il les supportait facilement autrefois, maintenant, elles le terrassaient... Pour la première fois, dans cette existence si bien étayée par la nature, par la fortune, par l'Etat, une lézarde, la crainte de l'attaque finale, la crainte de mourir sans avoir repris Georgette.

— Ah! pensait-il, tout est dans la fin!..

C'est le cri que nous poussons au long de notre existence, jeune parce que nous avons le temps de préparer cette fin, plus tard, parce qu'un dernier espoir nous dupe et nous mène au bord du tombeau...

Pour San Giorno, ce cri n'avait qu'un sens;

il ne voulait pas mourir sans avoir serré de nouveau Georgette dans ses bras.

Des jours passèrent où il tourna dans sa pensée comme un fauve en cage, cherchant l'issue, ne la trouvant pas... Quelle issue, d'ailleurs, à une situation tellement compliquée, où l'amour pour Georgette et la crainte de Georgette saturaient les acides de sa haine? Il finit par décider que l'action par elle-même, quelle qu'elle fût, procurerait une solution, et c'est ainsi qu'il devint un de ces loups rôdeurs que l'amour fait de nous, circulant autour de l'îlot où se trouvait la maison de Georgette, levant dans la nuit son pauvre regard de vieux homme énergique vers cette jeunesse et cette beauté.

Des rapports de police apprirent ce vagabondage à Duroc. San Giorno, bien reconnu, fut signalé comme n'abandonnant pas le quartier de sa maîtresse. Duroc s'en lava les mains. Tient-on jamais mieux les gens haut placés que par des rapports de police? Si San Giorno commettait quelque sottise, on la lui ferait payer. C'est la guerre d'ambassade!...

Toutefois, afin de ne pas sortir des règles, crainte d'un trop vif scandale, on le sur-

veilla... Lui, si fin à l'habitude, s'en aperçut à peine... Il parlait tout haut dans la rue, brandissait une canne, levait une main d'orateur... A peine si cette agitation le calmait. Le jour, il guettait, d'une automobile à conduite intérieure dans laquelle il se calfeutrait, les entrées et les sorties des amants...

Généralement, Georgette allait faire des achats dans les magasins. San Giorno abandonnait sa voiture, entrait derrière elle, et, tout à coup, elle l'apercevait comme un remords. Saisie, pâlie, apitoyée, elle avait le courage de poursuivre sa route; il s'effaçait, triste, courtois, plus réduit devant sa grâce qu'un esclave devant un bâton...

C'était le temps où une lassitude venait à André. Refoulés d'abord, les intérêts, l'ambition, Clotilde, revenaient en foule l'assiéger. Il les écartait avec cette colère qui dénonce une volonté faiblissante.

Quand André eut enfin une auto qu'il conduisait lui-même, San Giorno ne lâcha plus les amants... Il les suivit d'abord à distance, mais, petit à petit, il se rapprocha.

Un jour, sur la route de Chartres, ayant une fois de plus l'impression d'être suivie, la contessina regarda par la lucarne arrière

de sa voiture, et vit San Giorno au volant d'un cabriolet... Il avait sa plus mauvaise figure, et, une crainte invincible la saisissant, elle cria :

— Fuyons, fuyons!...

— Vous ne voudriez pas, ma chérie!

Elle l'aima d'être brave; mais elle avait la certitude que San Giorno était le plus fort. Elle connaissait aussi bien la puissance de ce bras que la redoutable passion de cet esprit!

— C'est un fou, André. On peut le fuir comme on fuirait une avalanche.

A ce moment, San Giorno corna.

— Laissez-le passer, murmura-t-elle, laissez-le passer tout de suite. Il est capable de se jeter sur nous...

André se rangea.

Alors San Giorno les dépassa sans gagner davantage, roulant juste devant leur voiture...

— Ralentissez, murmura Georgette, je vous en supplie, André... Et prenez la première route qui se présentera... Semez-le à tout prix...

Elle n'eut pas le temps de finir. San Giorno venait de s'arrêter si brusquement que le radiateur de la voiture d'André entra dans l'ar-

rière bien défendu de la Fiat de l'ambassadeur...

Le choc jeta Georgette en arrière, tandis qu'André de Gérard, pâle de fureur, hurlait au moment où San Giorno sortait de sa voiture.

— Bougre de maladroit et d'insolent!

La contessina lui mit, trop tard, une main sur la bouche.

San Giorno se tenait devant eux sur le chemin.

Il avait entendu...

— Monsieur de Gérard, vous me rendrez raison d'une telle injure.

— C'est une querelle cherchée, dit la contessina, n'y répondez pas, mon ami.

— Au fait, dit André, nous ne nous battons plus, depuis la guerre, pour des bêtises!

— Je serai donc obligé de vous gifler, monsieur, dit le marquis en s'avançant et en ôtant le gant de sa main droite...

— Mettons que c'est fait, dit André.

Et il devint extrêmement pâle.

— Je suis l'offensé, continua San Giorno...

— Vous êtes un spadassin, vous choisissez vos armes! cria la contessina...

— Qu'à cela ne tienne!... Admettons que je sois l'offenseur...

— Vous êtes un lâche, monsieur de San Giorno, vociféra Georgette, et je vous hais...

Il la regarda plus pâle qu'un mort... S'il avait obéi à ses sentiments, il se jetait dans la poussière et demandait pardon, pitié, secours. Il n'eut qu'un sourire de dément et tira son chapeau...

— Voulez-vous bien accepter ma voiture, dit-il.

Et, sans attendre la réponse, il se jeta dans un sentier à travers champs.

— Vous avez raison, chérie, dit André, c'est un fou, mais il a du galbe!

— C'est un méchant... Vous n'allez pas vous battre, André!...

— Nous sommes dans la main des témoins, la pire race, ricana André... Mais voyons sa voiture.

Une Fiat parfaitement en règle...

— Ma foi, dit-il, je ne vois pas comment nous nous en tirerions sans cette auto? Je vais toujours vous conduire jusqu'au prochain bourg d'où nous enverrons quelqu'un... Heureusement que j'ai connu toutes sortes de moteurs pendant la guerre; je vous reconduirai

dans la Fiat de M. l'ambassadeur d'Indulie, qui agit à la fois comme un goujat et comme un parfait gentilhomme... Il a des raisons pour être fou, ajouta-t-il en prenant à Georgette un long baiser où il trouvait une sorte de revanche...

— Ah! je t'aime, je t'aime, chéri... Tu es brave! Mais il faut arranger cela.

— Témoins, témoins, répondit André.

Dès le soir il alla trouver deux anciens combattants, Régis et Ardote, qui, tout aussitôt, se récrièrent : « On ne se bat plus en duel »... Les preuves du courage faites, un homme comme André de Gérard n'allait pas donner le mauvais exemple. Il n'y avait qu'à tourner le dos à cet imbécile... « Sans doute un embusqué! »

— Eh bien, allez le voir, dites-lui ça...

— Il a beau être ambassadeur!

Quand ils arrivèrent à l'ambassade, impressionnés par le genre du marquis, ils lui déclarèrent cependant que leur client ne se battrait pas.

— Ça a été décidé implicitement après la guerre, ajouta Régis... M. de Gérard est un grand blessé. Ses preuves ne sont pas à faire...

— Et, ajouta imprudemment Ardote, il ne

se battrait qu'avec un grand blessé de sa catégorie.

Il n'avait pas fini que San Giorno, sans se soucier d'être surpris dans son salon, enlevait son veston, son gilet, sa chemise et montrait sur un buste de vieux Romain la cicatrice d'une balle qui était entrée dans sa poitrine, juste au-dessous du pectoral droit... En se retournant, il montra de l'autre côté la cicatrice énorme de la sortie... Puis il fit tomber son pantalon, son caleçon, et exhiba, parmi la nudité herculéenne et virile de son ventre, une cuisse ravagée par un éclat d'obus.

Les témoins saluèrent.

— Est-ce assez, demanda San Giorno, pour que vous permettiez à M. de Gérard de me faire l'honneur de se battre avec moi... Faut-il que j'ajoute mon âge?...

— Mon cher, dit en sortant Régis, il nous a eus; car nous ne pouvons plus reculer maintenant.

— Nous sommes les témoins éternels! dit Ardote.

Quand André apprit le résultat de la consultation, il haussa les épaules...

— Les imbéciles, pensa-t-il, ils se soucient bien que cet homme veuille ma peau... Il fal-

lait refuser sans explication... Qui oserait m'accuser de lâcheté?

Il revoyait la guerre où il avait si bravement fait son devoir... Certes, devant les épouvantables moyens de la destruction, la notion ancienne de la bravoure, qui comportait un pourcentage de vies sauves, avait croulé; il n'était demeuré que le sacrifice par paquets, les enfants liés sur le plateau mobile disparaissant dans la gueule de Moloch... La race, une fois perdue à ce néant, le courage devenait un sommeil...

Il avait passé à travers une pareille horreur, et voilà que ce Karagueus international menaçait de nouveau sa vie!...

— C'est arrangé? demanda Georgette.

— Mais oui, répondit-il avec une affectation de gaieté. Un duel cela s'arrange toujours...

Elle s'affola. Mais elle appartenait à ces Parisiennes qui traversent le feu sans faiblir. Il fallait atteindre San Giorno à tout prix. Au besoin, elle irait elle-même. Seulement, elle comprenait que, sous cette forme, elle déshonorait André.

— A qui confier une pareille mission?

Elle finit par se décider pour Rivanne...

Le bohème commençait à trouver que M. de Gérard abusait... La maison avait un autre genre quand San Giorno y régnait. Alors, Georgette s'ennuyant, elle multipliait les occasions de mettre entre elle et son amant la présence de ses parasites accoutumés. Avec André, les petites fêtes s'espaçaient. Comme tout se sait à Paris, et que, d'ailleurs, il courait après les renseignements, il n'ignorait pas que le *signor marchese* dépérissait d'amour et que, si l'on pouvait évincer l'intrus, la maison de Georgette retrouverait son ancienne splendeur... A tout hasard, il avait fait des sondages du côté de la Vasantena... S'il pouvait la jeter dans les bras du jeune diplomate, le tour serait joué.

Mis dans le secret du duel, il tomba de son haut:

— Comment, il ose?

— C'est un homme de la Renaissance, expliqua Georgette.

Ce mot galvanisa Rivanne auquel il ouvrit le monde des Borgia, des Benvenuto...

— Il faudrait, observa-t-il, une finesse italienne...

— Mais vous l'avez... Vous trouverez... Un homme d'imagination comme vous!

— C'est un peu limité... Un jour, une nuit!

— Ne perdez pas de temps... Soyez gentil pour votre amie qui n'a plus d'espoir qu'en vous... Un duel si absurde, si inégal!... Car André est bon; il ira sur le terrain sans penser qu'il a devant lui un criminel... San Giorno veut tuer : je l'ai lu dans son regard.

Rivanne hésita un moment... L'idée que le marquis tuerait ce poseur de Gérard lui plaisait entre toutes... Mais il vit aussi la gloire et le profit de réussir une affaire comme celle-là, de gagner la reconnaissance de Georgette, des gâteries sans fin... Et un second râtelier : le *signore marchese!*

— Je le verrai ce soir.

Georgette l'aurait serré dans ses bras. Cependant, elle mettait un bien autre serpent parmi les fleurs de son parterre d'amour! Mais la première chose était de sauver André... Elle le voyait avec une épée dans la poitrine, vomissant le sang.

— Ecoutez-moi, Rivanne... Vous trouverez aujourd'hui le marquis au concert; c'est son jour. Il n'y manque jamais.

— C'est que, dit Rivanne, gagné par la folie de Georgette, mon portefeuille est vide.

Déjà elle poussait dans sa poche une liasse de billets.

— Et je téléphone... Vous aurez une loge...

— Une place d'orchestre, dit-il... Pour ce que j'ai à faire, cela suffit bien... Je pourrai plus facilement manœuvrer.

CHAPITRE II

San Giorno n'était pas Indulien pour rire... La musique lui déchirait le cœur mais lui calmait l'âme... La moitié de sa personnalité se développait sur des thèmes musicaux. Pour la première fois depuis longtemps il éprouvait la sorte de contentement fallacieux que donne l'action... Avoir vu, entendu Georgette!... Ce lien fugitif semblait un renouement! Telle est la sottise du grand amour...

Rivanne, arrivé tard, vit le marquis installé dans une petite loge. Il n'eut garde de donner le moindre signe de sa présence, et attendit l'entr'acte pour se faire bousculer par l'ambassadeur dans les couloirs...

— Monsieur, commença-t-il, respectez ma myopie... Eh! mais c'est le *signore marchese*... Vous m'avez poussé, monseigneur!

— Excusez-moi, monsieur Rivanne, dit San

Giorno qui acceptait la rencontre comme un moyen de la Providence.

Rivanne ne faillit point à cette mission providentielle.

— Combien vous nous manquez, marquis!...

— Oh! dit-il tristement, je ne manque pas à tout le monde...

— Qu'en savez-vous? répliqua Rivanne.

A ce mot, San Giorno crut tomber... Il entraîna Rivanne au buffet pour lui raconter l'histoire du duel.

— *Signore marchese,* dit Rivanne qui écoutait ce récit avec tous les signes de la plus vive surprise, vous avez fait un pas de clerc.

— Comment cela?

— Vous rallumez une flamme...

— Elle s'éteignait donc?

— Je ne vais pas jusque-là, mais, s'il ne s'agissait pas d'une flamme, j'oserais prétendre qu'elle s'usait... Oh! pas du côté de Mme Dorini...

— Il se détacherait! s'écria ardemment San Giorno, saisissant ce honteux espoir...

— Peut-être plus que vous ne pensez...

— Vous savez quelque chose?

— On ne peut pas causer ici, dit Rivanne qui avait son idée.

— Un mot, un mot seulement : qu'est-ce qui vous fait supposer?...

— Mais c'est toute une histoire, *marchese,* et qui ne se raconte pas entre deux portes, au milieu de cent curieux!

— Vous dînerez avec moi, Rivanne... Nous pourrons causer...

Rivanne, arrivé à ses fins, bluffa :

— Je suis attendu, *signore marchese.*

— Un coup de téléphone, peut-être, insista San Giorno pour qui la présence de cet homme devenait une nécessité... Je vous promets un lacryma christi, un samos, un falerne...

— Je ne résiste pas au samos et au falerne... J'ai la naïveté de les aimer avec quelque turbot sauce hollandaise, bien que des vins si chauds soient hérétiques.

— Ne commettons pas d'hérésie, s'écria le sobre San Giorno, entrant par amour dans la peau d'un gourmand. Avec le plus merveilleux turbot, je vous réserve mon Riesling 1919, une grande année... Et une bouteille de Romanée-Conti 1904, dont vous ne boirez que ce que vous voudrez... Champagne ou asti... Et tout cela dans les verres *ad hoc,* continua le marquis, sachant l'importance que Rivanne attachait au décor.

— *Signore marchese,* vous me ferez damner certainement... Vous prenez par tous ses faibles à la fois un pauvre poète... Et je connais votre asti... Il m'astise!

— Nous serons seuls, ma femme dîne en ville... Des lasagnes avec un os à moelle? C'est le fond de mon dîner; on peut y ajouter un pâté de chez Julien pour accompagner la salade.

— Eh bien! ça va... Mais je vous dérange, monsieur l'ambassadeur?

— Un homme comme vous!... Que diriez-vous d'un jambon de Milan arrivé ce matin par avion?...

— Exquis! Le voilà le grand seigneur de la Renaissance, reprit Rivanne... Charles V ramassant le pinceau du Titien! Il ne manquera qu'une musique cachée et des courtisanes...

Il le disait dans l'espérance d'avoir au moins la musique, jouissant doublement de ce dîner splendide quoique impromptu et de mettre en frais son hôte...

— Pas de courtisanes, dit le marquis en riant, mais de la musique tant que vous voudrez... Vous êtes en Indulie... J'ai toujours quelque virtuose sous la main... Préférez-vous

le violon?... La harpe peut-être?.... Une harpe délicieuse : je n'ai qu'à téléphoner...

— La harpe! s'écria Rivanne dans l'extase... Oui, ce sera beau, *signore marchese*... Comment résister à cette harpe, à ce pâté, à ces petits fours, de chez Blanche, à cette glace peut-être?

Il faisait son menu avec effronterie.

— Oui, tout ça, Rivanne... Une glace de chez Latinville : un bouquet de violettes.

— Je me rends, cria Rivanne... Et n'en jetez plus... Vous seriez capable d'y ajouter le café d'Arabie, et la liqueur des Iles?

— Il n'y a plus de moka que pour les ambassadeurs : je vous ferai goûter le mien. Il est d'origine... Et le combava dont vous voulez l'arroser est celui même que vous buviez chez Georgette, s'écria le marquis s'oubliant jusqu'à taper sur l'épaule du poète. Ah! quels festins, quels inoubliables délices si l'heureux temps pouvait revenir!

— Voilà qu'on rappelle aux artistes, monsieur l'ambassadeur... Me permettez-vous de déguster l'*Or du Rhin?*

— Allez, dit San Giorno à regret... Et venez de bonne heure, monsieur Rivanne... Le dîner sera prêt à sept heures et demie.

— J'y serai, répondit Rivanne... Vous n'aurez pas perdu votre temps, car l'histoire est savoureuse...

Il se frottait les mains en regagnant son fauteuil, avec la perspective de satisfaire deux de ses vices et d'embrouiller le jeu de tout un monde qui s'agitait trop à son gré. André de Gérard lui paraissait un gêneur dont la fortune n'approchait pas de celle du marquis...

— Je le sacquerai, pensa-t-il avec son cruel sourire...

Dès la fin du concert, il envoya un mot à la contessina pour lui annoncer qu'il dînait avec San Giorno et qu'il était en bonne voie de réussir. Puis il courut s'habiller, acheta une fleur pour sa boutonnière, se paya un taxi et gagna l'ambassade.

San Giorno l'attendait. Il lui avait fait les honneurs du petit salon violet, arrangé par Georgette. C'était la première fois que Rivanne dînait à l'ambassade : il fut ébloui...

— La salle à manger est trop imposante, mon cher Rivanne... Nous mangerons ici où toutes les aises de l'intimité nous sont réservées... Et puis, comme vous voyez, nous ne sommes séparés de la galerie que par cette

tenture; il nous viendra de là, des torrents d'harmonie. Oyez plutôt.

Dès qu'il eut pressé un bouton, une harpe rendit des sons argentins... Rivanne les écouta avec toutes les apparences de l'extase...

— Quand nous causerons, vous aurez deux violons en sourdine placés un peu loin, ajouta San Giorno.

— Vous êtes un enchanteur!...

— A table, donc, s'écria le marquis...

Tout s'illumina soudain... La tenture en s'ouvrant montra la galerie pleine de fleurs étendues au loin sous les regards charmés de Rivanne... Deux violons, cachés par les arbustes, se mirent à jouer la berceuse de Fauré.

— A la bonne heure, dit Rivanne, voilà comme je comprends la vie!

— Et maintenant, monsieur Rivanne, votre histoire s'il vous plaît?

— *Signore marchese,* vous n'ignorez certes pas que je suis un pauvre diable de poète et que je fais cent petits métiers pour combler les trous à la lune de ma sacrée existence... Ceci pour vous expliquer que je suis assez répandu de par le monde et que j'ai pu assister à une soirée chez le duc de Martemort où

l'histoire dont je vous parle est venue jusqu'à mon oreille...

Rivanne, en bon acteur, fit une pause et but un verre de Riesling où les parfums concentrés des fleurs de la vigne s'éveillaient avec art parmi les sucres et les acides.

— Je l'ai sue par hasard, dit-il, en graduant ses effets et en prenant un air de gentilhomme... Je n'en dois le secret qu'à moi-même :

C'était à une soirée, et chez les Martemort,
On y claque du bec, mais on y danse fort.

— Ah! fit San Giorno trépidant d'intérêt...

— Méritin est mon ami... Les Martemort l'ont fait venir pour leur soirée, vous savez bien, l'unique soirée qu'ils donnent de la saison... Il est complaisant Méritin, et il leur fournit quelques fantaisies au rabais dont ils sont friands... Pour corser la fête, il m'a amené... Peut-être ignorez-vous que j'ai la réputation de dire du Baudelaire, du Mallarmé, du Gérard de Nerval avec un certain art?...

— Voyons, fit le marquis, je vous ai entendu cent fois... *Hérodias, L'Après-Midi d'un Faune..* Et Verlaine, Hugo!...

Un frisson de vanité satisfaite passa dans

Rivanne... Il murmura pour fixer son émotion et sa gouaille :

J'ai de mes jours épars connu la nullité!

Le marquis mourait d'impatience. Rivanne fit durer le plaisir :

— Bien entendu, nous étions là comme invités, moi particulièrement... Pas de cachet, un droit aux babas, aux petits fours et à l'orangeade... C'est le genre de la maison!... Je me promenais dans un habit qui a beau avoir trente ans me gante encore aux entournures...

— Vous êtes svelte, remarqua San Giorno.

— Je suis maigre... Et puis, la mode a retapé mon habit... Sans compter que le père Martemort a le même, peut-être plus vieux... On me regardait... Vous connaissez, marquis, ce regard des femmes qui a l'air de vous soupeser... Etais-je un gendre? A défaut, un amant? Moi, vous savez, je ne marche plus... La neurasthénie, et aussi le prix de toute chose!... Même pour coucher avec la duchesse de Martemort, il faudrait payer une chambre dans un hôtel, un goûter chez Rumpelmayer, un tas de fleurs ruineuses... Et la duchesse de

Martemort est un os! ...Quant à Mme Rivanne, elle a oublié la gaudriole dans les austères devoirs de la maternité. Mais elle a eu son heure, *signore marchese*... Une femme superbe! Cette heure, elle l'a perdue à grogner...

Il soupira :

— Elle ne l'a plus... Je suis un poète : je couche avec les sylphides de monsieur de Chateaubriand!...

Le marquis déclama pour se donner une contenance, car il envoyait l'épisodiste à tous les diables :

Poète prends ton luth et me donne un baiser!

Rivanne voyait combien tout cela ennuyait le pauvre amphitryon, mais il profitait de la situation pour vendre son piano... C'était une sorte de chantage... Sans cela, on ne l'écoutait guère.

Le marquis, pour l'engager à ne pas s'arrêter, lui versa une pleine coupe d'asti. Rivanne regarda monter les bulles du fond de son verre.

— Me voilà, dit-il... Comme fortune, ceci me suffit : je suis un bullionnaire. On ne sait pas d'où ça sort... Mes pensées jaillissent, pé-

tillent! Ça fait riche et ce n'est, à ce que disent messieurs les chimistes, que du gaz carbonique...

Un rire amer vibra entre ses dents.

— Vous êtes chrétien, Rivanne? interrompit le marquis pour presser la conversation : votre épicurianisme est de surface...

— Je suis chrétien à la manière de Pascal, mais en retournant son paradoxe : « On risque gros à ne pas croire; on ne risque rien en croyant ». Moi, je pense : « Si Dieu est toute intelligence, je suis sauvé, agissons donc comme si Dieu était bête. » Ça fait que, des fois, je donne un sou à l'aveugle du Pont des Arts avec l'espoir qu'il me sera rendu au centuple, et je brûlerais facilement un cierge comme les braves gens qui écrivent sur leur ex-voto : « remerciements pour un héritage ». Ils ont prié pour la mort de leur oncle!...

— C'est drôle, en effet, dit le marquis, mais c'est irrésistible... Georgette, qui ne croit à rien, va toucher l'orteil du Christ de Saint-Sulpice... Ma nation est si superstitieuse que...

— Votre nation? interrompit Rivanne en avalant un de ces petits fours faits de crème au moka, délicieusement fondants, où éclatent, comme des chandelles romaines dans un

feu d'artifice, des grains de sucre remplis de café, votre nation? Dites toute la terre... Seulement, vous êtes méditerranéen : vous ne savez pas cacher vos sentiments... Les gens du Nord trébucheraient sur leur seuil, vous les verriez pâlir sans rentrer chez eux... Nous n'avons plus, comme les amis de César, le courage de nos superstitions, voilà tout... Mais nos radicaux socialistes meurent avec les secours de l'Eglise : leur négation de l'au-delà aboutit, à leur heure dernière, au mépris de l'en deçà... Après nous, la fin de l'hémicycle! Pourvu qu'ils aient le bon Dieu, les autres peuvent se tâter... Ils misent comme moi sur la bêtise d'un ciel qui se laisse tromper par leurs ultimes salamalecs!

Il s'arrêta. Le marquis venait d'appuyer sur le bouton d'une sonnerie et une voix céleste accompagnée de la harpe parvint jusqu'aux dîneurs. Rivanne eut un élan de joie véritable, et se perdit dans une extase...

Ayant ainsi coupé son bavardage, San Giorno le pressa de continuer. Le bohème s'exécuta :

— Vers onze heures, je vois arriver André de Gérard... Il est de la maison...

— Mais comment ?

— Des fiançailles presque certaines avec Clotilde de Martemort!

— Ah! le monstre! s'écria le marquis... Il brisera le cœur de Georgette pour s'amuser... Je le tuerai demain...

— La contessina devrait vous en avoir la plus vive reconnaissance, *signore marchese*, mais je crains qu'elle n'y voie pas clair et qu'elle ne vous haïsse merveilleusement...

A cette idée, le visage de San Giorno se couvrit des ombres de la mort.

— Tandis que, poursuivit implacablement Rivanne, rien ne vous empêche de rentrer dans ses bonnes grâces, si elle apprend la traîtrise du Gérard... Après tout, peut-être n'y tenez-vous plus, *signore marchese?*

S'il n'y tenait plus! Le pauvre ambassadeur tremblait de tous ses membres... Rivanne l'acheva en murmurant :

— Et chez elle aussi je remarque une lassitude, oui, une subtile intuition de la scélératesse de son séducteur... Qui sait, un regret...

Un regret!... San Giorno se revit aux pieds de Georgette.

— Ah! madonna, balbutia-t-il, avec le retour fervent à toutes les superstitions de son enfance...

Rivanne poussa son avantage :

— J'avais cru, *signore marchese*, que vous teniez plus à la vengeance qu'à l'amour.

— Moi, se récria San Giorno, et que m'importe un paltoquet!

— Alors, vous avez fait fausse route avec ce duel...

L'évidence foudroya le marquis.

— Vous avez raison, dit-il... Mais il est trop tard.

— Il n'est jamais trop tard. A votre place, je donnerais ce soir, à mes témoins, l'ordre d'arranger les choses... Pensez à la gratitude de madame Dorini, après les affres d'une pareille journée. Tout l'avenir est là... Votre réputation de courage est assez établie pour que nul ne s'étonne...

— Eh! je me moque bien de ma réputation de courage!...

— D'ailleurs, on ne se bat plus... C'est passé de mode...

— Les plus plates excuses pour sauver une larme à Georgette, s'exclama le pauvre San Giorno... Attendez-moi là quelques instants, je vais téléphoner à Montefiore... Il réglera l'affaire en cinq secs...

— Ne vous gênez pas pour moi, dit Rivanne

goguenard, en choisissant la plus belle poire d'un compotier...

Quand le marquis reparut, il avait un visage extatique :

— Répétez-moi, Rivanne, sur quoi vous vous basez pour juger que Georgette a des regrets...

Rivanne eut un sourire ironique.

— Comme vous l'aimez encore, *signore marchese!* s'exclama-t-il, en montrant de la compassion.

San Giorno ne s'arrêta pas à l'espèce d'outrage que supposait la pitié d'un pareil homme... Il voulait conserver le moindre fil qui le reliait à Georgette, ce fil fût-il pourri...

Rivanne, le regardant souffrir, jouissait odieusement; car le parasitisme est à base de haine et de vengeance.

— Une chose m'étonne, dit-il enfin...

— Laquelle?

— Pourquoi ne faites-vous pas envoyer monsieur de Gérard, aux antipodes?

Car Rivanne n'imaginait pas le marquis de San Giorno incapable de se débarrasser d'un chétif secrétaire d'ambassade.

— En Indulie, dit San Giorno, ce serait déjà fait... Il me faut compter ici avec Duroc, l'homme qui a jeté ce pavé dans mon

bonheur... Mais du moment que monsieur de Gérard se prêterait à la combinaison...

Rivanne eut un éclair de joie à imaginer que San Giorno précipiterait cette rupture qui pouvait tuer Georgette...

— Ne craignez-vous pas d'atteindre à travers lui la pauvre contessina? demanda-t-il, pour jouir de l'embarras du marquis.

— Ne disiez-vous pas qu'une fatigue la prend... Ne remplirai-je pas le secret espoir de Georgette? Ne la sauverai-je pas?

— Elle fera tout pour partir avec lui, dit Rivanne en jetant un regard diabolique sur le malheureux San Giorno qui pâlit et parvint toutefois à surmonter son émotion :

— Je l'enverrai au delà des mers... Georgette a l'appréhension de toute traversée... Une mission temporaire, de façon qu'elle le voie partir avec tranquillité...

— Vous êtes du pays de Machiavel, marquis, je ne pourrais lutter avec vous!... Sans doute pensez-vous qu'en renouvelant la mission?...

— Je me base sur l'hypothèse que la liaison pèse à monsieur de Gérard...

— Elle lui pèse, soyez-en sûr...

La joie de San Giorno fut intense. Il la mar-

qua par une soudaine amitié pour Rivanne... Celui-ci n'eût pas été un bon parasite s'il n'avait lu dans le cœur du marquis comme dans un livre.

— Oui, dit-il, croyez-moi, le ver est dans le fruit!...

Ce mot si simple remplit San Giorno d'une sorte d'ivresse... Rivanne aurait pu supputer ce que lui rapporterait la situation s'il savait l'exploiter; mais c'était un véritable parasite, sans aucune envergure, bornant ses ambitions au vivre, au couvert, aux gâteries... La grande intrigue dépassait ses moyens.

— N'oubliez pas, *signorè marchese,* que je serai avec vous et que je saurai pousser le Gérard à suivre ses mauvais instincts, son intérêt...

— Son intérêt, je le vois, dit San Giorno, mais ses mauvais instincts m'échappent?

— Ils ne m'échappent pas à moi, *signore marchese...* Je les vois sous la forme d'une cantatrice.

— La Vasantena

— Eh oui!... Elle en tient pour le beau gas...

— Croyez-vous qu'il puisse hésiter entre cette Slave un peu bécasse et la divine Georgette?

— A son âge, on a toujours envie de la dernière... J'ai surpris des regards de l'un et de l'autre... La Vasantena aime monsieur de Gérard ou le désire : c'est tout un...

— Ce serait l'idéal, soupira le marquis... Mais ne vous leurrez-vous pas?

— Celui qui joue la noire gagne toujours, monsieur de San Giorno...

— Il reste une question, dit San Giorno, jugulant son dégoût, monsieur de Gérard ne s'apercevra-t-il pas?...

Rivanne ferma un de ses yeux où l'ivresse allumait les tisons de l'enfer :

— Voyons, marquis, est-ce que vous le croiriez plus malin que vous?

C'était la sorte d'outrage que Rivanne pouvait assener d'une voix sûre... San Giorno baissa la tête : pour Georgette, il aurait marché sur un bien autre feu...

Rivanne ricanait avec délice... Sa face narquoise disait : « Puisque je vous tiens là, « sous la puissance de mon génie, vous le « Machiavel indulien, est-ce que ce petit se- « crétaire d'ambassade, ce chieur d'encre, ne « tombera pas sous ma coupe? »

Il ne dit pas la phrase, même il essaya

d'adoucir l'amertume d'une telle complicité à San Giorno :

— Nous sommes tous des enfants, *signore marchese*, quand un de nos intérêts se trouve en jeu!... Napoléon l'a dit...

Toujours lui! lui partout! — Ou brûlante ou glacée,
Son image sans cesse ébranle ma pensée.

— Oui, dit le marquis, si vous ajoutez les intérêts d'âme...

— Je ne serais pas un poète, cria Rivanne, plus narquois que jamais... Des intérêts d'âme!... Des intérêts d'amour!... Ces mots jurent, signor San Giorno... Mais Napoléon n'était pas un amoureux... Il ne voyait vraiment que l'intérêt le plus vil... Il se trompait de peu... Car, allez donc demander de l'amour aux reîtres de l'Empire!... Des places, des titres, des grades, des châteaux... Il n'y a qu'un homme désintéressé en ce monde, *marchese*, c'est l'artiste... Quand celui-là s'abaisse, — et il s'abaisse bien, — il a toujours une arrière-pensée de rime, de rythme ou de couleur... Et tenez, la topaze de votre vin, montée dans quelque épithète racinienne, voilà tout ce que désire un homme comme moi!

CHAPITRE III

Lorsque Georgette reçut au téléphone la nouvelle que San Giorno renonçait au duel et faisait des excuses, elle fut si troublée qu'elle pensa aimer encore le vieil homme. Une courte conversation avec Rivanne la fixa sur le caractère de la grâce qui lui était accordée. L'amour de San Giorno ne pouvait l'effrayer, mais ce qui l'effraya, ce fut le sourire du poète quand elle eut déclaré qu'elle lui serait reconnaissante toute sa vie...

— Mon sort est de gagner des reconnaissances, dit-il, outre celles du Mont-de-Piété. Le *signor marchese* m'assure de la sienne... Il ne me reste qu'à recueillir celle de monsieur de Gérard.

— Pas un mot! souffla Georgette, épouvantée.

— Soyez tranquille, je connais mes auteurs... Seulement, celui-là aussi aura un jour

quelque chose à me dire... Mes vertus brillent d'un trop faible éclat pour que je puisse leur attribuer tant de succès... Il faut que ce soient mes vices...

— Mais, répliqua-t-elle avec l'idée enfantine de refouler les mauvais sentiments du bohème, André a pour vous une sincère admiration : il s'attachera à vous, certes, mais ce sera parce que vous êtes bon et généreux...

L'escogriffe se prit à rire :

— Passe pour l'admiration... Quant à ma bonté et à ma générosité, j'aime à croire que je les montrerais si j'en avais les moyens... En tout cas, je dois vous prévenir que le *signore marchese* n'a pas renoncé à l'espoir de vous plaire et qu'il escompte une faiblesse de votre ami...

— Une faiblesse de Gérard! s'exclama-t-elle.

Le regard faux et railleur de Rivanne s'attacha aux doux yeux de la jeune femme... Elle eut un frisson, et il comprit que l'heure n'était pas venue, qu'elle aimait comme aux premiers jours, qu'elle ne laisserait pas l'ombre d'un soupçon ternir la pureté de son amour...

— C'est l'autre, pensa-t-il, qu'il faut travailler.

Georgette sortit de cet entretien avec une

secrète angoisse... Elle crut devoir avertir André d'être sur ses gardes; sorte d'erreur que les femmes commettent volontiers...

— Ce n'est pas un mauvais homme, dit-elle... Son existence pénible lui a faussé le caractère...

— Il n'a pas du tout de caractère...

— Trop juste, fit Georgette... Une amoralité prodigieuse et quelque sadisme...

— Il m'amuse et me dégoûte, reprit André.

— Il me fait peur...

— Vous si courageuse!

— On n'est pas courageux avec son amour... J'ai peur du maquignonnage de cet homme-là... Il est très capable de vous entraîner auprès d'une autre femme... Il doit me haïr, pour le bien que je lui ai fait...

— Aussi quelle idée de lui en faire?... Rien à tirer de ces natures-là... On devrait l'écrire dans le catéchisme, pour sauver les naïfs...

— On l'y a mis, dit Georgette, sous la figure du serpent... Mais on a quelquefois besoin du serpent.

— Oui, quand on s'appelle Eve...

Elle se serra contre lui en levant ses yeux les plus enjôleurs :

— Ne vous laissez pas tenter, mon chéri...

— Vous exagérez, Georgette...

— Je souhaite du fond du cœur me tromper...

Cette conversation laissa un double résidu... La Vasantena évoquée par Georgette rappelait trop à André la trouble nuit de la partouze... Il se répétait intérieurement, avec une perversité dangereuse : « Elle n'avait pas mis de culotte...» Tout son être bouillonnait à l'évocation d'une Vasantena culbutée dans l'herbe... Ce serait une maîtresse facile... Puis, il pensa à ce que Georgette lui avait dit de Rivanne... Le poète le fascinait, par le préjugé littéraire et aussi par d'adroites flatteries... Le brillant jeune diplomate ressemblait à ce député tout rempli, dans sa province, des histoires de la corruption qu'on attribue aux banques et qui attend, inquiet de ne pas voir venir les offres alléchantes...

Rivanne ne bougeait guère, ses vices étant pour le moment saturés par San Giorno... Quand il finit par s'apercevoir du désir d'André, il lança quelques ballons d'essai avec insouciance... A sa grande surprise, on les accueillit bien... Alors, il accentua sa manière...

André aimait encore Georgette ou plutôt, pour employer une expression qui, dans son

réalisme, rend mieux une semblable situation, il était comme un enfant tout barbouillé du lait maternel et qui en veut toujours... Georgette restait délicieuse, avec les mille ressources de son cœur, de sa chair et de son esprit... Le goût si vif qu'il avait eu d'elle au début persistait... On l'a appelé des gluaux; c'est à quoi cela pouvait le mieux se comparer : rassasié d'amour, voletant, culbutant, s'aveuglant, donnant de la tête aux barreaux de sa cage, il avait la folie de sa volupté parmi la sagesse de ses calculs...

Le succès le liait aussi: tout ce que cette passion de la plus jolie femme de Paris avait de flatteur; le murmure des admirations qui se transmettaient d'oreille à oreille, et les regards éperdus des jalouses mêlés aux coups d'œil aiguisés des envieux.

Georgette, soûlée de bonheur comme une enfant, gardait trop d'esprit pour ne pas s'apercevoir qu'André tirait un plaisir mondain de sa conquête... Elle le combla, là comme ailleurs, mettant les couturières sur les dents, allumant ses lampions, pavoisant pour lui. Ils fréquentèrent les courses, le théâtre, le monde ouvert à une courtisane, ce qui, de nos jours, n'est pas très loin d'être le grand

monde... Des amis comme les Valmore ne la lâchaient pas... Ils dansèrent chez Lola Bénita, chez la Vasantena, chez la princesse de Tussor... Outre les soupers au restaurant, elle reprit les soirées où Lanoton donnait la réplique à Rivanne...

C'est en somme avec ces deux personnages, avec les amis qu'il avait rencontrés le premier jour, Lola, la Vasantena, les Valmore et la petite Hindoue, qu'Andrée prenait le plaisir le plus vif... Bien que la Vasantena lui inspira quelque inquiétude, Georgette se jugeait assez forte pour lutter contre elle et s'en servir comme d'un thermomètre à vérifier l'ardeur d'André...

La pauvre contessina ne connaissait pas l'histoire de la clairière, le charme d'impureté que la cantatrice cachait sous son profil d'ange!

CHAPITRE IV

— Quel homme vous êtes, dit un soir à André, le bohème qui tournait autour de lui... Vons menez les femmes à la baguette... C'est le contraire de Circé...

— Vous allez loin, répliqua André... Vous seriez vous-même un homme à bonnes fortunes, je n'en éprouverais aucune surprise...

— Si c'était vrai! Mais vous me flattez... On a beaucoup parlé du « si vieillesse pouvait ». Il faudrait dire : « Si on offrait à la vieillesse de pouvoir »... Car, il y a un âge intermédiaire où la face est déjà flétrie et où les passions conservent toute leur ardeur... Rien pour la vieillesse, voilà le mot d'ordre...

— Je le crois erroné, dit André avec cette superbe de l'homme en plein épanouissement. Je vois autour de moi beaucoup de vieux qui ont du succès auprès des femmes...

— Bonbons, bijoux, automobiles! cria Ri-

vanne avec la voix des crieurs de limonade dans les théâtres... Il n'y a, en effet, pas d'âge pour les riches... Si un homme comme *il signore marchese* avait voulu, il aurait trouvé vingt remplaçantes...

— Même bénévoles... Car celui-là n'est pas vieux...

— Je le reconnais, dit Rivanne constatant avec plaisir que le nom jeté par lui... comme une sonde... n'éveillait pas de jalousie active dans le cœur d'André, seulement, il est la proie d'une passion exclusive...

André pensa : « Voilà le serpent. » Et il éprouva une sorte de joie profanatrice, tandis que Rivanne poursuivait :

— Et puis non, tout de même... Bien des choses lui manquent... Vous, je ne dis pas... Vous êtes un vainqueur : l'âge, la beauté, la distinction. Est-ce que la Vasantena ne dénouerait pas sa ceinture?...

— Ah! vous avez remarqué, dit nonchalamment André.

— Je serais une triple buse!... D'autant plus remarqué qu'une femme comme celle-là est un régal des dieux... Naturellement, je le dis avec désintéressement; je ne compte pas...

— Et pourquoi donc, Rivanne!... Vous seriez

beau si vous vous en donniez la peine... Et de cette beauté satanique, si prisée chez les femmes du genre de la Vasantena...

Rivanne eut son regard moqueur :

— Si bon marché que soit « pour rien », c'est encore trop cher pour ma bourse... Il faudrait au moins commencer par une mise de fonds... Aujourd'hui l'eau de jouvence s'appelle chèque sur la Banque de France! Et je suis honnête homme... Ou plutôt, ajouta-t-il, comme s'il fût fâché de dire une sottise, je suis un pauvre honteux de l'honnêteté. Je ne franchirai pas le fossé des lois, crainte d'un cul-de-basse-fosse... Alors, je préfère les plaisirs permis... C'est encore assez large... On a médit de la vie, croyez-moi, mon cher... Le jour où je trouve un beau vers, je ne donnerais pas ma destinée pour celle d'un banquier.

La conversation suivait maintenant le rail que voulait Rivanne... Il ajouta effrontément:

— Ces choses ne s'appliquent pas à un diplomate de carrière, riche, heureux, aimé...

— De sorte qu'à ma place, vous tâteriez de la Vasantena?

— A quoi bon résister quand le fleuve vous emporte.

— Je veux jeter l'ancre... Mon cher, il n'y a

pas de bonheur là où il y a trop de bonheur... L'unique joie du diplomate est de réaliser ce qu'il a conçu...

— De quoi donc parlez-vous? dit à ce moment Georgette inquiète de leurs rires profanateurs...

— De la Vasantena, répondit audacieusement Rivanne... Je pariais avec monsieur de Gérard que je l'enlèverais dans mes bras jusqu'à la hauteur du plafond, et il doutait que jamais elle y consentît...

— Il avait bien raison, s'écria la Vasantena... Qu'est-ce que je ferais au plafond avec monsieur Rivanne?

Mais elle remercia le bohème du regard parce qu'il avait parlé d'elle à André.

Cette femme vivait dans le trouble profond des âmes slaves.

Elle aimait André, ou plutôt il lui semblait que de lui appartenir la laverait d'une faute commise en un soir de folie. Pendant qu'elle y rêvait, Georgette l'avait emporté, et la chose s'était faite avec une soudaineté si foudroyante, que la Vasantena n'y comprit rien. La passion d'André lui semblait une anomalie... Elle ne s'aveuglait pas sur le diplomate comme le faisait Georgette, et n'imagi-

nait pas qu'il pût accepter d'être autre chose qu'un amant de passage... S'étant effacée pour rassurer son amie, elle attendait, échangeant par-ci par-là un regard avec André... Dans l'ensemble, son attitude était froide et correcte... Il fallait la perversité de Rivanne pour découvrir le feu sous cette cendre...

Elle croyait d'ailleurs avoir des droits... Georgette lui avait pris son amant : si elle pouvait le lui reprendre, ne serait-ce pas de bonne guerre?... Devant la flamme qui dévorait sa vie, l'amour de Georgette paraissait une chose sans conséquences... C'est l'éternel malentendu des natures... Vasantena ne se rendait pas compte de la profonde tendresse de l'amour français tissé avec la trame des jours et des heures. Pour cette Slave, il n'existait qu'une passion sensuelle, terrible, qui vous roulait, vous livrait, et dont on se dégageait comme on pouvait... Possession et exorcisme!... Quand Rivanne, ce soir-là, l'attira dans un coin, elle était prête à l'écouter.

— Je connais votre secret, dit-il... Ne vous défiez pas de moi.

— Il y a donc un secret?

— Il y a que vous aimez monsieur de Gérard, et que monsieur de Gérard vous aime...

Elle ne trouva rien à répondre, revoyant dans son esprit la clairière de Fontange, et André sur elle...

Rivanne profita de son silence pour foncer:

— Ça ne peut pas durer... Pour monsieur de Gérard, pour la comtesse, c'est une situation sans issue... Le marquis est derrière la porte... Et puisque André vous aime...

— Le croyez-vous? balbutia-t-elle frémissante.

— Il vous désire... Il n'y a que la différence d'un cheveu.

Elle pensa défaillir... Il n'avait donc pas oublié!... Il gardait, lui aussi, cette soif ardente qui la consumait depuis l'étreinte nocturne...

— Pourquoi me dites-vous cela?

— Parce que vous pouvez m'aider à sauver Georgette d'un destin pire que la mort... Monsieur de Gérard sera envoyé prochainement en mission... Il ne faut pas qu'il en revienne avec la hantise de la contessina... Partez avec lui... Ou je me suis bien trompé, ou vous êtes capable de le consoler... Seulement, entendons-nous bien... André sera fiancé avec Clotilde de Martemort avant son départ... Cela n'empêchera pas votre liaison...

Bien qu'elle ne comprît rien à l'esprit fran-

çais, et particulièrement à l'ironie, l'audace de Rivanne la gagna... Pour avoir André à elle une semaine entière, pour effacer la honte dans l'amour, elle se serait damnée... Comment aurait-elle reculé quand on lui offrait l'espérance de deux, trois ans, de bonheur... Car tel est le caractère féminin que la sensualité en fait une feuille au vent, quand l'amour en fait une pierre d'assise...

— Vous pouvez compter sur moi, murmura-t-elle... Prévenez-moi le plus longtemps à l'avance possible.

Georgette interrompit leur tête à tête.

— Je vous y prends à flirter s'écria-t-elle... Quelle ardeur, mon cher Rivanne!

Un peu pâle de sa trahison, il dit en ricanant :

— Il y a un Dieu. Il nous jugera tous!

La contessina aurait poussé le diable dans les bras de la Vasantena... Si improbable que fût une aventure entre la cantatrice et Rivanne, l'imagination de la pauvre amoureuse écartait les obstacles... Un mot d'André l'aidait : « Je crois, Dieu me pardonne, que Rivanne en tient pour la Vasantena! »

CHAPITRE V

— Rue de la Clef, dit San Giorno à son chauffeur.

Il était très excité par la nouvelle que, le ministère décidément tombé, on envoyait Duroc à Berlin, avec tous les honneurs... Roitat qui succédait au Quai d'Orsay à Villiers ne refuserait rien à San Giorno, et Vidraquin, rival et remplaçant de Duroc, aiderait à toutes brimades contre les favoris du fonctionnaire évincé...

Le déplacement d'André devenait une affaire d'heures. San Giorno voulut en prévenir Rivanne, avec le fallacieux espoir que le bohème amortirait le choc et viendrait lui rapporter ce que Georgette avait ressenti...

Or, ce jour-là, Rivanne allait au théâtre avec un billet de faveur. Le dîner étant en retard, le poète enrageait. Mme Rivanne avait fait la lessive de ses quatre enfants, le linge sé-

chant sur des cordes dans la cuisine emplissait l'appartement d'une odeur fraîche à la fois et âpre, d'une buée où le poète trempait sa tête mécontente... Les enfants, rassemblés dans un coin, l'observaient comme ils eussent fait d'un tigre, mais d'un tigre qui menaçait leur dîner, un fricot à l'oignon...

— J'arriverai une fois de plus trop tard!...

— Je sers, cria de loin Mme Rivanne... Espère un moment...

Il espérait et désespérait, grognait, menaçait de claquer le petit Robert, trop turbulent, la petite Michelle, trop sage, et les deux autres qui se pressaient autour des casseroles. Enfin, la ménagère apporta à Rivanne sa part sur une assiette...

Il eut un éclat terrible :

— Je veux le plat, dit-il... Je veux choisir... Tu me donnes ce qu'il y a de plus mauvais...

— Un jour de théâtre! Tu mangeras tout. Je t'ai choisi ce qu'il y a de meilleur.

— Voyons cela, dit-il en marchant vers la cuisine...

Mais les enfants s'accrochèrent à ses basques.

— Marmaille enragée, s'écria-t-il... Je vous conserve un père, et voilà votre gratitude!

— Je t'assure, Charles, que je t'ai donné ta part... Les enfants se sont déjà passé de dîner hier... Rappelle-toi?... Tu nous a amené Aubredanne...

— Il le fallait, s'écria Rivanne... N'est-ce pas lui qui m'a fait gagner cinquante francs au *Mercure?*

La dispute se joignait aux piaillements... On n'entendit pas le coup de sonnette de San Giorno... Cependant, Michelle en perçut quelque chose... Elle alla dans l'entrée, vit l'ombre des pieds du marquis sous la porte...

Elève en rosserie de Rivanne, elle ouvrit sans rien dire. L'ambassadeur tomba dans ce singulier hourvari.

L'épouse se vengea :

— Voilà quelqu'un pour toi, Charles... Je te servirai plus tard...

Il savait bien que, s'il attendait, les petits mangeraient le plus gros de la pitance... Il préféra présenter le marquis à sa femme :

— Vous m'excuserez, monsieur l'ambassadeur, je vais faire un court repas avant d'aller au théâtre.

— Oh! monsieur, s'écria Mme Rivanne, excusez-nous de vous recevoir ainsi...

— C'est à moi de m'excuser, madame... Je

venais prendre monsieur Rivanne pour l'emmener dîner en ville.

Rivanne était maniaque, nous le savons : plaisir promis, plaisir dû... Renoncer au théâtre, jamais. Il montra son billet.

— Mais vous avez le temps, voyons, dit San Giorno.

— Pas avec ces billets-là... Si je ne fais pas la queue, j'aurai une mauvaise place.

— Rivanne, vous prendrez ma loge... Vous serez là à neuf heures toquant... Je vous enlève...

Les autres regardaient, le cœur tumultueux, ce seigneur authentique : ils allaient avoir le fricot pour eux tout seuls.

— C'est que, fit Rivanne afin de contrarier ce répugnant égoïsme, je n'ai pas faim; mes nerfs se croisent sur mon estomac...

Toute la nichée protesta... Elle les connaissait ces fameux nerfs. Jamais il ne mangeait davantage, faisant le malin, choisissant les morceaux les plus délicats, raflant le beurre et le fromage, réclamant des confitures, du café et du sucre, mettant le ménage au plein pour plusieurs jours...

— Voyons, Rivanne, laissez-vous convaincre... Nous choisirons, parbleu, ce qui vous

réussit le mieux... Qu'est-ce que vous diriez de la poularde à la crème, chez Bourgeois?

Rivanne résistait encore... Et tout à coup, il eut une trouvaille de génie pour désespérer la bande famélique :

— Non, je ne me sens pas en verve... Vous pourriez dîner ici, *signore marchese.*

Mme Rivanne devint pâle et les enfants, saisis, se pressèrent contre son tablier.

— C'est impossible, balbutia San Giorno à qui l'idée de dîner à l'improviste dans cette étrange famille semblait une énormité...

Et puis, il lui fallait Rivanne seul à seul...

— Ma voiture attend en bas, poursuivit-il... Vous n'aurez pas la peine de marcher.

Il avait tiré son portefeuille; il distribua aux enfants des billets de cent francs comme il aurait distribué des prospectus.

— Vous permettez, madame... Ce sera pour leur tirelire... Ils ont bien envie de quelque chose : une poupée, un polichinelle, une trompette?...

Cette largesse déplut à Rivanne parce qu'elle ne passait pas par lui :

— Vous allez me les débaucher, *signore marchese*... Donnez-moi ces beaux billets... Je saurai les employer à leur avantage... Ils ont

besoin de culottes et de chaussures. Le diable sait comment ils arrivent à user tant de souliers!

— Vous venez, n'est-ce pas? demanda timidement San Giorno après avoir glissé un billet de mille francs dans la main du bohème.

Rivanne jouit de son triomphe, et declara :

— Ma foi, oui, j'accepte... Seulement, je vous rappelle qu'il me faudra des ménagements... Je ne dis pas de mal du poulet à la crème; mais je sens que je ne le digérerai que précédé d'une pince de homard à la mayonnaise...

— Ce que vous voudrez, s'écria San Giorno qui se rendait compte de la cruauté qu'il y avait à parler de ces friandises devant Mme Rivanne et ses enfants...

Rivanne traîna encore un moment pour faire durer le plaisir :

— Tâchez de me trouver un coin où nous ayons un bon entremets, une croûte aux fruits, par exemple.

Quand le poète quitta la place, il laissa toute la nichée à mi-chemin du désespoir, en pensant à la ripaille du papa, et du délire joyeux, à l'idée du fricot reconquis, de toutes les gâteries qu'allaient payer les billets du bon seigneur indulien. Ils ne savaient pas que

Rivanne, avant de partir, avait pris sa femme à part :

— Tu réponds des billets des enfants sur ta tête!

Réminiscence des drames populaires qu'il adorait...

Le coupé de San Giorno n'était pas en marche que Rivanne savait la grande nouvelle :

— Le ministère tombera demain. Roitat remplacera Villiers. Duroc sera envoyé à Berlin. Nous ferons tout ce que nous voudrons de monsieur de Gérard, s'il veut y consentir.

— Chic! s'exclama le bohème...

Installés chez Bourgeois, un de ces restaurants nouveaux créés après guerre, le poète et l'ambassadeur se mirent d'accord sur le plan des opérations... Duroc à Berlin, ne pouvant intervenir, on envoyait André à Washington, mais seulement en mission...

Il resterait là le temps qu'il faudrait pour que sa rupture avec Georgette fût définitive; on assignait officiellement deux ou trois semaines à son absence.

— Pas prudent, quand même, fit observer Rivanne... Que voulez-vous, moi, je suis pour le coup de foudre, aussi bien pour finir que pour commencer... Si vous les laissez se sé-

parer en douce, ils se rabibocheront, ça traînera, ça se gâtera... Georgette, malgré son horreur de la mer, ira le chercher... Monsieur de Gérard a la volonté de rompre, mais il n'en a pas l'envie... Ils remettront ça, croyez-moi...

— Alors?

— Il faut la Vasantena et il faut Clotilde de Martemort : le présent et l'avenir...

— Vous m'effrayez, dit San Giorno.

— J'ai le génie de l'intrigue... Tous les poètes l'ont.

— Mais vous allez désespérer Georgette, reprit le marquis inquiet, dans tout ce que son amour avait de paternel.

— Vous imaginez-vous donc obtenir l'amour de Georgette si vous ne la désespérez pas?... Il faut qu'elle se jette vers vous comme les anciennes amoureuses se jetaient au couvent... Un âge pour tout, marquis; celui de l'impérieuse conquête, celui de la consolation... Vous pourrez changer de rôle plus tard... La petite se sera brûlé les fesses : elle restera longtemps penaude, assise sur les cloques!... Vous recueillerez une blessée, pensez-y et pansez-la...

Le marquis était devenu pâle... Il sentait bien que cette vérité ironique et cruelle n'en

était pas moins la vérité et il eut une seconde d'hésitation que Rivanne lut sur sa physionomie. Cela n'aurait pas fait son affaire que San Giorno se reprit :

— Ne vous frappez pas, *signore marchese*, votre œuvre est une œuvre pie... Sait-on jamais ce que devient une femme abandonnée?... De fil en aiguille, cette toute charmante contessina pourrait tourner à la galanterie, ce cimetière de l'amour... Voici l'époque des vacances... Vous allez l'emmener dans quelque solitude; elle se recueillera, se retrouvera dans votre affection...

— Vous avez raison, Rivanne... Je suis un sot... Les circonstances m'indiquent mon rôle.

— Un rôle de premier plan, marquis. Il faudrait que vous soyez bien maladroit pour ne pas le jouer admirablement... Je vous sais gré, moi Rivanne l'ultra-sceptique, d'avoir tiré la pauvre enfant des griffes de monsieur de Gérard et de lui dessiller les yeux... L'instinct du drame! Comme le titi de l'Ambigu ou de la Gaîté, je veux que le traître soit puni.

— Agissez en douceur, Rivanne.

— En douceur? Un coup d'assommoir!... La seule tactique humaine... Convaincue du coup, elle s'évanouira et renaîtra, courbaturée,

mais guérie... Quelle mission superbe que de la réveiller à la joie de vivre!... *Signore marchese,* vous me devrez le plus délicieux épisode de votre existence :

Que de soins m'eût coûté cette tête charmante!

Une fleur flétrie, rempotée, ressuscitée... Nous ne sommes jamais assez tendre avec les femmes!

San Giorno pensa à Mme Rivanne, et, toutefois, ne s'attarda pas à cette pensée...

CHAPITRE VI

Ce soir-là même, Rivanne trouva André chez Georgette où l'on dansait... Les bruits de démission du ministère commençaient à courir.

— Je puis vous certifier que ce sera chose faite à la séance du Palais-Bourbon, demain... Roitat succède à Villiers...

— Me voilà dans les choux, dit André... Mais de qui tenez-vous la nouvelle?

— De San Giorno... Il peut tout auprès de Roitat... Duroc s'en va à Berlin. Le *signore marchese* brûle du plus noble espoir... Il n'y a pas un homme comme celui-là sur mille pour aimer une femme...

Il soupira :

— Ah! c'est le véritable avenir de Georgette!

Sans doute, André n'aurait pas tressailli si son propre avenir n'eût été en question :

— On ne protège bien une femme qu'à partir de cinquante ans... Mais vous qui êtes poète, Rivanne, que faites-vous de l'amour dans tout cela?

— Je dirais volontiers que pas trop n'en faut. D'ailleurs, la vénusté d'une Georgette excuse toutes les faiblesses... Elle-même ne devrait pas en avoir, et son véritable charme vient de ce qu'elle les partage comme la plus vulgaire mortelle... Contradictions de l'amour!... On les accepte aussi longtemps que la passion a le dessus : on les regarde avec terreur quand le feu se ralentit.

— Je suis donc à vos yeux le bourreau de Georgette?

— Plût au ciel que vous ayez la décision du bourreau!... Mais l'égoïsme masculin préfère toutes les tortures à une résolution bienfaisante...

Il avait lancé le trait décisif, il le laissa dans la plaie. André réagit brutalement :

– En somme, pour vous, San Giorno étant le meilleur destin de Georgette, je devrais lui laisser la place?

Rivanne eut son rictus des grands jours :

— Je suis pour les exécutions capitales : ce

sont les seules qui permettent à la condamnée de vivre...

Ils rirent tous deux, puis le bohème continua :

— Vous n'êtes pas un sentimental, vous, monsieur de Gérard.. Vous ne condamneriez pas une femme à un éternel supplice, afin de laisser dans son souvenir une silhouette aimable...

— Je n'aime pas plus que les autres à donner l'impression d'une brute, dit lentement André, comme s'il réfléchissait... Les intimités qu'on tue vous suppriment une partie de l'avenir en tuant le passé... Le souvenir d'une femme aimée avec tout ce qu'il comporte de jolis tableaux et de moments divins restera toujours, pour moi, parmi les deux ou trois choses qui rendent la vie supportable... Mais il faut ce qu'il faut... Nous avons vu cela clairement pendant la guerre : l'image d'un cadavre étripé nous faisait de la peine; nous devions bien l'accepter...

— Et puis, ajouta cruellement Rivanne, un clou chasse l'autre... Poète, je ne discute pas les droits de la passion; mais, dans une vie harmonieuse, — que je ne connaîtrai pas, hélas —, faut-il laisser la partie empiéter sur le

tout?... On ne voit guère Napoléon se sacrifiant pour Mlle Georges...

— Ni pour Joséphine...

— Il y a, trancha Rivanne, une logique de l'ambition... Je peux en parler avec désintéressement puisque je ne suis pas ambitieux... Une rime riche, une image pompeuse, voilà mon bâton de maréchal!... Quand on ne sait pas résister à un mot d'esprit, on renonce aux honneurs en gardant l'espérance de la gloire. C'est mon cas...

— C'est peut-être vous le sage, Rivanne...

Le bohème rit jaune...

— Trop de couleuvres à avaler, dit-il... Mais je suis fataliste; une existence en petits bonheurs volés ne me déplaît pas... Vous, vous êtes le héros; de ces héros qui, depuis Homère, nous sont représentés comme ayant leur jour de gloire et d'argent... Diomède, dompteur de chevaux, se lève un matin avec l'*aura* sacrée sur le front, et les dieux l'aident à conquérir renommée et ceinture dorée...

Ils se regardèrent avec la rare pénétration qui les laissait chacun à leur place, sans mensonge conventionnel... Rivanne dit alors la parole qu'André attendait :

— A votre retour, vous pourriez avoir Londres...

— Il faudrait que ce soit bien vite, murmura André, car Vidraquin revenu aux affaires, à la place de Duroc, me sera fatal...

— Vous partiriez avec votre nomination en poche.

Il était très fier de conclure un pareil pacte... Toute la galerie des Marsay, des Rastignac, des Fouché, des Talleyrand de Balzac hantaient sa mémoire... Cependant, s'il avait le sourire de Méphisto, il avait aussi la mine basse d'un procureur...

— Il s'agit d'un sacrifice à l'avenir de Georgette. ricana-t-il avec une ironie profonde.

CHAPITRE VII

Trois jours plus tard, André disait à Georgette :

— Le départ de Duroc me porte un coup fatal. Ils croient m'assommer et ils me rendent service en m'envoyant pour quelques semaines à Buenos-Ayres... Mes amis travailleront à mon retour...

La phrase dans sa simplicité avait les finesses qu'on peut attendre d'un diplomate; elle atténuait le chagrin du départ, rendant actif ce qui eût été mortel en demeurant passif, et elle obligeait Georgette à rester à Paris. N'était-elle pas la plus fervente amie?... Celle qui travaillerait la mieux à son retour?

Pourtant, le coup fut dur.

— On peut les affronter à Paris, murmura-t-elle après un cri de douleur... Ne partez pas, mon chéri... Je trouverai moyen de vous faire rester...

— Toujours dangereux de résister quand on

n'a pas l'assurance d'avoir le dernier mot... Une mission de quelques semaines, est-ce que je peux rêver mieux?... Fais un signe, je m'immole...

Elle le prit tendrement dans ses bras, le couvrit de baisers :

— Un signe de ta chérie qui interrompe ta carrière, mon ambitieux adoré!... Non, va, je t'attendrai... Mais j'ai peur, j'ai si peur, mon amour. Il me semble que toutes les femmes te guettent, et que, là-bas, à Washington, ces souples Américaines...

— Je voudrais voir l'Américaine qui me ferait oublier ma Georgette!

L'ardeur qu'il apporta à la calmer aurait trompé une femme moins éprise que Georgette. C'était, en vérité, un arrachement, et son regret eut les apparences de l'amour... Mais qu'y faire? Peu importe aux hommes de l'espèce d'André, le désenchantement, la vie morne, les jours de soif et de désert... Ils ne cherchent pas le bonheur; ils cherchent le triomphe...

— Oh! murmurait Georgette couchée sur sa poitrine, te perdre déjà!... J'aurais dû le savoir en aimant un diplomate...

— Que sont quelques semaines!

— Des années pour moi, André!... Je t'aime... Tu es mon unique, mon dernier amour...

— Ne tombons pas aux poncifs, Georgette... Tu m'aimes et je t'aime, cela suffit... Ne limitons pas, ne départageons pas.

Le soir les trouva aux bras l'un de l'autre... André jugea dangereux de prolonger ces effusions. Elle s'amollissait davantage, n'était plus sur la poitrine de l'aimé qu'une pauvre chose trempée de larmes.

Après le dîner, il coupa court.

— Il faut que je me rende à la soirée des Lardrieux, dit-il... Je tenterai un dernier effort... Il peut beaucoup...

— Oh! oui, n'est-ce pas, mon chéri?... Trouve un biais... Tu es si intelligent, si fin, si habile...

Elle l'eût paré de tous les dons du diable pour le garder :

— Veux-tu que nous allions à pied. Je vais t'accompagner par les rues... Il me serait insupportable d'attendre ta réponse ici... Je me réfugierai à la gare d'Orsay. Reviens m'y prendre le plus vite possible... Apporte-moi une bonne nouvelle...

Ils partirent tous deux comme des écoliers...

Elle était vêtue d'un de ces tailleurs à jupe courte qui rendent la femme si jeune... En la regardant marcher, il connut la misère de sa vie, Vasantena instable et traîtresse, la sottise de Clotilde, le sec et dur triomphe... Qu'elle était belle, sa Georgette, presque une enfant, avec le cœur de femme le plus parfait... Toutes les ivresses des sens et toutes les joies sentimentales!... Mais il avait trop vécu pour ne pas savoir que ces richesses ne lui sembleraient plus si précieuses quand elles lui auraient coûté le sacrifice de ses ambitions, quand il verrait de l'autre côté de la barricade le titre et la fortune des Martemort, les ambassades pompeuses, la fin prestigieuse de ses amis, les Talleyrand de la Carrière...

— Je ne veux pas être un pauvre diable qui tire la langue en regardant ceux qui ont bu!

Ils s'étreignirent devant le Palais de la Légion d'honneur... Elle fut comme étonnée de le sentir plus tendre que d'habitude...

— Il réussira, pensa-t-elle... Il y tient autant que moi...

Elle l'attendit en marchant le long du quai, sur le pont Royal... Le soir, très doux, sans une brise, et le fleuve encore très gonflé de pluies récentes, la gare en face des Tuileries,

palais du Voyage qui flamboie et arrondit sa vaste horloge; tout lui donna confiance. Nulle part le fleuve n'est plus brillant, plus libre, plus souverain... Les parapets sans libraires encadrent l'eau d'une ligne droite exquise. Les lampes électriques se projettent en longues colonnes, et, devant les ponts, un miroir reçoit et renvoie le flot brisé qui brise les lumières... C'est la ville de pureté et de majesté que la lune en son plein pâlit et bleuit encore...

— Paris bleu, un peu farouche, le lâcheras-tu, le laisseras-tu partir?

Son pas élastique martelait, de la précipitation des hauts talons, l'asphalte du trottoir... Une cloche serrée enveloppait sa jolie tête, découpait, sur le dessin arrondi de la passe, un profil de dieu païen... Elle s'étonnait d'être là, à rôder comme font les filles, et ne pouvait retrouver de minutes semblables que dans son enfance d'écolière, quand elle franchissait le pont Notre-Dame pour gagner le Marais... Mais, là-bas, c'est plus vivant, plus près du cœur de la ville... Ici, le fleuve large évoquait quelque cité antique, une Babylone, une Ninive, où l'Euphrate, le Tigre coulaient ainsi entre les jardins suspendus du Palais Impérial...

Une heure passa, puis une autre. Elle dut se réfugier dans la gare. Pour la première fois, elle connaissait la détresse des pauvres gens qui rôdent dans la rue, à la recherche du pain, du bonheur ou de la quiétude... Ce fut une impression terrible. Elle ne put la supporter. Toute une existence d'enfant gâtée protestait contre ces minutes trop rudes. Un moment elle songea à chercher André chez Lardrieux. Puis cette vague de force et de colère passa :

— Je vais l'attendre à la maison, murmura-t-elle, en bonne petite femme soumise et dévouée.

A une heure du matin elle l'attendait encore, ne pouvant dormir, ravagée par la fièvre... Quand elle s'endormit, très tard, elle n'était plus qu'un oiseau blessé.

CHAPITRE VIII

Sa nuit avait été si mauvaise qu'elle eut au matin une réaction nécessaire. Justement, un beau soleil entra par les grands rideaux que la femme de chambre écartait. Elle crut revivre. Pourquoi ces affres, ces détestables idées? André viendrait dans quelques minutes lui annoncer son départ? Mais qu'était-ce qu'une séparation de six semaines dans un amour comme le leur? Elle allait travailler pour son chéri; elle allait remuer le ciel et la terre; gagner les protections indispensables...

La toilette qu'elle fit marqua sa certitude de la visite d'André... Elle voulut lui plaire une dernière fois avant le départ, se donner toute, pour qu'il gardât aux lèvres le goût de ses baisers, dans son cœur les effusions de son amour, dans son esprit les paroles qui revivraient dans la solitude avec le désir de la revoir, de la posséder... Baignée, frisée, pres-

que nue, sous les vêtements légers de notre temps, elle orna sa chambre des plus belles fleurs et se coucha sur une chaise longue afin qu'il trouvât une femme plus fraîche que les roses, offrant dans la froideur du marbre, les flammes de ses caresses, le parfum de ses lèvres...

Les heures s'ajoutant aux heures, l'inquiétude revint.

Elle téléphona chez André, ne reçut aucune réponse.

— Viendra-t-il déjeuner?

Il ne vint pas déjeuner... Une peur indicible la recroquevilla sur le divan de son salon. Elle revit les premières heures de ce grand amour, la soirée de fièvre et d'anxiété suivie de ce lendemain triomphant où elle lui avait enfin appartenu.

L'après-midi se passa tout entière sans qu'André se montrât... Elle se plongea dans l'annuaire des téléphones.

— Ségur 16-47, Littré 00-34...

Rien... Elle s'énervait...

— Il court pour se dégager? N'est-ce pas bon signe!

A cinq heures, elle se décida à sortir... Comme elle ouvrait la porte, on sonna :

— Lui! c'est lui!...

Elle mourait d'impatience...

Le battant s'ouvrit enfin.

Rivanne se présenta.

Il avait sa mine des grands jours, quelque chose de léger dans l'allure, l'œil pétillant d'esprit. Elle crut voir le bourreau s'introduisant dans la cellule du condamné...

— Vous sortiez, dit-il, savourant l'effet qu'il produisait...

— J'allais rejoindre André.

— Rejoindre André! s'exclama-t-il.

— Mais oui... Pourquoi cela vous fait-il crier?

— Monsieur de Gérard n'est donc pas en voyage?

— Pas encore.

— Tous les journaux annoncent qu'il est parti hier soir.

Si elle eût douté de son malheur, elle l'aurait lu dans l'œil émerillonné du bohème... Il jouissait férocement :

— Je venais vous consoler.

— Parti? Les journaux? murmura-t-elle sans l'écouter...

— Je dois avoir sur moi le *Figaro*.

Il se fouillait avec lenteur. Elle était mou-

rante; elle suivait ses gestes avec une sorte d'effroi... Il tâtait toutes ses poches et finit par tirer le journal de sa poitrine.

— Le voilà... Tenez, vous pouvez lire vous-même.

L'émotion était trop forte... Elle s'assit...

— Un écho, dit le tortionnaire... Très long... Payé sans doute... Je l'avais mal lu.

Elle eut encore la force de lui arracher le journal. Deux passages étaient lourdement marqués au crayon bleu : fiançailles d'André avec Clotilde de Martemort, et, plus loin, départ de la Vasantena pour Washington...

— Curieux, prononça Rivanne, sur le même bateau!

Alors, elle s'abattit privée de souffle.

FIN

Paris. — Ker Lannec, juin 1927, août 1928.

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE MODERNE
177, ROUTE DE CHATILLON, A MONTROUGE:
LE DIX JANVIER
MIL NEUF CÊNT VINGT NEUF

ÉDITIONS J. FERENCZI ET FILS
PARIS - 9, Rue Antoine-Chantin, 9 - PARIS

COLETTE

LE VOYAGE ÉGOÏSTE

Date Due

TS

IN

ALE"

(1929

[redacted]
University of British Columbia Library
DUE DATE

MAR 1 1967	
MAR 1 RECD	
NOV 30 1979	
Dec. 14/79.	
NOV 30 1979 RECT	

FORM 310

UNIVERSITY OF B.C. LIBRARY
3 9424 02293 8291